This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

27223.1

Harvard College Library

FROM THE

LUCY OSGOOD LEGACY.

"To purchase such books as shall be most needed for the College Library, so as best to promote the objects of the College."

Received Jul 21, 1902

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La Littérature russe. 2e édit. 1 vol. in-18 jésus. (Armand Colin et Cie, éditeurs.) 4 fr.

Chrestomathie russe. 1 vol. in-18 jésus. (Armand Colin et Cie.) 4 fr.

Chants héroïques et chansons populaires des Slaves de Bohême. 1 vol. in-8. (Librairie internationale.) 3 fr. 50

La Bohême historique. 1 vol. in-8. (Librairie internationale.) 10 fr.

Cyrille et Méthode. *Étude historique sur la conversion des Slaves au christianisme.* 1 vol. in-8. (Librairie Frank.)

Le Monde slave. 2e édit. 1 vol. in-12. (Hachette et Cie, éditeurs.) 3 fr. 50

Études slaves. 1 vol. in-12. (Leroux, éditeur.) 3 fr. 50

Itinéraires de l'Asie centrale. 1 vol. grand in-8. (Leroux, éditeur.)

Grammaire russe. 1 vol. in-18. (Maisonneuve, éditeur.) 5 fr.

Les Racines de la langue russe. In-18. (Maisonneuve, éditeur.) 5 fr.

Nouvelles Études slaves. 2 vol. in-12. (Leroux, éditeur.) 7 fr.

La Chronique dite de Nestor. 1 vol. grand in-8. (Leroux, éditeur.) 15 fr.

La Save, le Danube et le Balkan. 2e édit. 1 vol. in-18. (E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.) 3 fr.

La Bulgarie. 1 vol. in-18. (Cerf, éditeur.) 3 fr. 50

Contes slaves. 1 vol. in-18. (Leroux, éditeur.) 5 fr.

Russes et Slaves. 3 vol. in-18. (Hachette et Cie, éditeurs.) 3 fr. 50

Histoire de l'Autriche-Hongrie. 4e édit. (Hachette et Cie, éditeurs.) 5 fr.

Voyage en Orient de Son Altesse Impériale le Cesarevitch. (Sa Majesté l'Empereur Nicolas II.) 2 vol. in-4°. (Ch. Delagrave, éditeur.) 100 fr.

L'Évangéliaire de Reims. Édition fac-similé en héliogravure avec introduction. (Michaud, éditeur, à Reims.) 100 fr.

Id. Édition aquarellée. 300 fr.

Paris — Imprimerie G. Maurin, 71, rue de Rennes.

Digitized by Google

LA MYTHOLOGIE SLAVE

PAR

LOUIS LEGER

MEMBRE DE L'INSTITUT

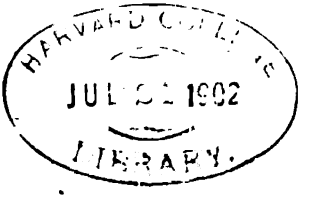
ASSOCIÉ OU CORRESPONDANT DES ACADÉMIES D'AGRAM, BELGRADE
BUCAREST, PRAGUE, SAINT-PÉTERSBOURG, ETC.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1901

Digitized by Google

JH 10166.5
27223.1



Digitized by Google

A MON VIEIL AMI ET CONFRÈRE

V. JAGIĆ

CE LIVRE EST CORDIALEMENT DÉDIÉ

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION

I

Il y a fort longtemps que mon attention a été appelée pour la première fois sur la mythologie slave. Lorsque vers 1865 je commençai mes recherches sur la conversion des Slaves au christianisme, je dus nécessairement me demander quelles avaient été les conceptions religieuses des Slaves païens. Je leur ai consacré une vingtaine de pages dans mon ouvrage sur Cyrille et Méthode (1). Elles étaient assez neuves pour le temps ; mais elles s'appuyaient en partie sur des documents dont on admettait alors l'authenticité et qui depuis on été reconnus apo-

(1) Paris, Vieweg, 1868.

Digitized by Google

cryphes. Vers 1880 feu M. le doyen Lichtenberger me fit l'honneur de me demander pour son *Encyclopédie des sciences religieuses* un résumé de la mythologie slave. Ce fut pour moi l'occasion de revenir sur des études que je n'avais d'ailleurs jamais perdues de vue. Ma traduction de la Chronique russe dite de Nestor à laquelle j'ai consacré tant d'années rappelait sans cesse mon attention sur ces questions délicates.

L'article de l'*Encyclopédie des sciences religieuses* considérablement agrandi et remanié reparut en 1882 dans la *Revue de l'Histoire des Religions*. Un tirage à part fut mis dans le commerce sous ce titre : *Esquisse sommaire de la mythologie slave* (Paris, Leroux, 1882). Ce travail tiré à un petit nombre d'exemplaires est depuis longtemps épuisé. Il a été réimprimé dans le deuxième volume de mes *Nouvelles études slaves* (1).

En écrivant ce résumé j'avais songé avant tout à satisfaire la curiosité du public français auquel

(1) Librairie Leroux, 1886.

Digitized by Google

les travaux slaves sont inaccessibles et qui en général ne sait même pas dans quels livres allemands il pourrait rencontrer des indications sérieuses sur ces questions difficiles. Il se trouva que j'avais rendu service aux Slaves eux-mêmes auxquels un résumé critique faisait absolument défaut. M. Stojan Novaković, ministre de l'Instruction publique à Belgrade et l'un de nos plus érudits confrères, fit traduire mon travail en serbe dans le *Prosvetni Glasnik* (Bulletin de l'Instruction publique, n° 1, année 1883). Cette traduction fut reproduite dans la Revue *Slovinac* qui paraissait alors à Raguse. D'autre part, un slaviste distingué, M. Polivka, me fit l'honneur de traduire mon Esquisse en langue tchèque dans le *Sbornik Slovanský* (*Recueil slave* dirigé par feu Edouard Jelinek, année 1883, n°s 8 et 9). Il joignit à sa traduction des notes intéressantes. Plus récemment, il a paru une édition russe par les soins de M. Gornickij (Gornitsky), professeur au gymnase de Penza, dans les *Filologičeskie zapiski* (*Mémoires Philologiques*, Voronežŭ, 1898).

D'autre part les slavistes les plus distingués, Ralston dans l'*Athenæum* (8 avril 1882), Jagić dans l'*Archiv für slavische Philologie* (t. VI, p. 318),

Digitized by Google

Beaudouin de Courtenay, dans la *Revue Russe d Ministère de l'Instruction publique* (mars 1882) avaient accueilli mon modeste essai avec une sympathie qui ne pouvait que m'engager à le reprendre et à le développer. Malheureusement les nécessités de mon enseignement au Collège de France devaient pendant longtemps appeler mon attention sur d'autres objets. Le premier devoir d'un professeur c'est d'enseigner. Il n'a le droit de poursuivre des problèmes de science pure que lorsqu'il a satisfait aux premiers besoins de ses élèves.

En 1895, j'ai pu enfin consacrer deux semestres à l'exposé de la mythologie slave. Revisées avec soin, les leçons de ce cours sont devenues des mémoires qui ont paru depuis 1896 dans la *Revue de l'Histoire des Religions*. Trois des plus importants ont été tirés à part (l'essai sur *Pérunŭ et Saint Élie*, sur *Svantovit et les dieux en vit*, sur *l'empereur Trajan dans la mythologie slave*) (1). Deux ont été communiqués à l'Académie des Inscriptions qui a paru prendre quelque intérêt à la nouveauté de ces études.

(1) Quelques exemplaires de ces travaux ont été mis dans le commerce à la librairie Maisonneuve.

Digitized by Google

En réunissant dans le présent volume ces travaux de longue patience, je ne me dissimule pas tout ce qui leur manque pour constituer un monument définitif. Ce monument, personne ne l'a encore élevé : et je doute qu'il puisse jamais exister. Il n'y a point lieu d'espérer que nous ayons jamais pour les Slaves des travaux analogues à ceux dont la mythologie des Hindous, des Grecs, des Latins, des Celtes ou des Germains a été l'objet dans notre siècle. Les matériaux sont trop rares et l'on ne saurait à aucun prix remplacer les textes et les monuments par des hypothèses.

II

Bien des travaux ont paru sur la mythologie slave depuis le jour où un jeune savant russe, Kajsarovŭ, fit paraître à Gœttingue — en 1803 — son ouvrage *Versuch einer slavischen Mythologie in alphabetischer Ordnung* (1). Ce travail attira l'attention de

(1) Né en 1782, tué en 1813 à la bataille de Hanau, Kajsarovŭ a été à plus d'un point de vue un précurseur. En 1806 il présenta à l'Université de Gœttingue une thèse sur l'émancipation des serfs : *De manumittendis per Russiam servis. Dissertatio inauguralis philosophico-politica.* Son essai sur

Digitized by Google

Dobrowský qui lui consacra une étude critique dans le volume de mélanges intitulé *Slavin* (2e édition, p. 263 et suivantes). Dobrowský n'était point particulièrement versé dans la matière; mais avec le sens critique qui le caractérise, il mettait Kajsarovŭ et ses successeurs en garde contre une tendance fâcheuse de la paresse humaine.

« Je conseille aux futurs mythologues, disait-il, de ne pas s'en tenir aux écrivains postérieurs, mais de citer à propos de chaque article le plus ancien texte. »

Hélas ! nous avons bien peu de ces textes anciens. En ce qui me concerne je crois avoir suivi ce sage conseil du patriarche de la *slavistique*; je me suis imposé de relire dans l'original tous les textes latins, grecs ou slaves relatifs à l'objet de ces études. Je crois avoir découvert chemin faisant quelques détails qui avaient échappé à mes prédécesseurs. Je me suis permis également de présenter quelques nouvelles hypothèses.

la mythologie slave a été traduit en langue russe (Moscou, 1807; 2e éd., ib., 1819). M. Suchomlinovŭ lui a récemment consacré une fort intéressante notice dans le tome LXV du *Sborniků* de la Section russe de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg (St.-Pbg., 1899).

Digitized by Google

En dehors de l'étude sur Kajsarovů, Dobrowský n'eut point l'occasion de s'occuper de la mythologie slave. Elle devait nécessairement appeler l'attention de Schafarik. Outre ses mémoires sur les Rusalki, sur Svarogů et hélas! le travail sur le prétendu Černoboh (dieu noir) de Bamberg, réimprimé dans le volume III des œuvres complètes (*Sebrané Spisy*, Prague, 1865) il avait dressé un index des noms mythologiques slaves qui figurent dans les appendices du IIe volume des *Antiquités* (2e édition, Prague, 1863). Cet index était le programme d'une mythologie slave qu'il n'a point écrite. On y voit figurer bien des noms qui doivent aujourd'hui être rayés des cadres mythologiques et renvoyés dans le domaine de la fantaisie (*Karus*, *Karevit*, *Krodo*, *Polel*) ou du folk-lore (*Kośćej*, *Hasterman*, *Vesna*, etc).

En 1842 Hanuš publiait à Lwów (Lemberg) son livre *Die Wissenschaft des Slawischen Mythus*; l'ouvrage ne pourrait pas être consulté aujourd'hui sans danger. On en peut dire autant des travaux de Hanuš en langue tchèque relatifs à la mythologie (sauf toutefois son *Bajeslovný Kalendář* qui est plutôt un répertoire de folk-lore). Tous les ouvrages

Digitized by Google

de cette période sont d'ailleurs défigurés par l'emploi de documents apocryphes.

En Russie, Sreznevskij fit paraître à Charkovů, en 1846, son mémoire fort instructif sur les sanctuaires et les rites des Slaves païens.

Dans les articles qu'il donna au *Slovnik Naučný* (Encyclopédie tchèque) de Rieger et à la Revue du Musée de Prague, Charles Jaromir Erben a fourni d'importantes contributions pour l'étude de la mythologie slave. Il méditait de la résumer dans un ouvrage qui eût été à coup sûr intéressant, mais qui n'aurait pas eu un caractère absolument critique et définitif. La mort ne lui a point permis d'accomplir cette entreprise. Outre qu'il employait des documents apocryphes, Erben confondait volontiers la mythologie et le folk-lore. Ainsi en 1866 il lut à la Société royale des Sciences de Prague et publia dans le *Časopis Českého Musea* (même année, p. 35) un travail sur la Cosmogonie des Slaves païens d'après les chansons des Ruthènes de Galicie. Ce mémoire, je m'en souviens, fit grand bruit dans le monde des mythologues. En réalité il n'apprenait rien de slave et rien de neuf. Les chansons ou légendes galiciennes dont Erben s'occupait sont

Digitized by Google

purement et simplement empruntées aux livres apocryphes, c'est-à-dire à la littérature chrétienne.

Pour que la mythologie slave entrât définitivement dans le domaine de la science, il fallait que le terrain fût déblayé des matériaux apocryphes qui l'encombraient. Les progrès de la critique dans ces dernières années ont enfin permis de réaliser cette condition préalable. Sans doute le domaine de la mythologie slave est devenu fort étroit, mais l'on sait au moins d'où l'on doit partir — si l'on ne sait pas toujours où l'on va.

Le grand ouvrage russe d'Afanasievŭ : *Vues poétiques des Slaves sur la nature* (3 vol., Moscou, 1866-69) constitue encore aujourd'hui un répertoire des plus précieux, mais l'auteur veut tout ramener aux théories mythologiques en faveur à l'époque où il écrivait et la mythologie s'y noie dans le folklore (1). Il est d'ailleurs fort peu critique.

(1) Voir sur Afanasievŭ la notice très juste de M. Kirpičnikovŭ dans l'ouvrage de Vengerovŭ : *Kritiko bibliografičeskij slovarĭ russkichŭ pisatelej* (Dictionnaire des écrivains russes, tome I, p. 860 et suivantes) C'est en grande partie à Afanasievŭ que feu Ralston a emprunté les matériaux de ses deux ouvrages sur les chants et les contes du peuple russe : The songs of the Russian people (Londres, 1872); Russian folktales (ib., 1873).

Digitized by Google

Il y a aussi de sérieuses réserves à faire sur le livre de feu Kotljarevskij : *Les usages funéraires des Slaves païens* (Moscou, 1868). J'avais lu ce livre dans le temps en compagnie de mon regretté ami Bergaigne. Il était fort enthousiaste et m'avait proposé d'en faire à nous deux la traduction; malgré tout mon respect pour la mémoire de Bergaigne et de Kotliarevskij qui furent tous deux pour moi des amis très chers, je crois pouvoir dire que notre travail eût été du temps perdu. Sur les deux cents pages qui composent le volume (1) il n'y en a plus aujourd'hui qu'une cinquantaine à retenir. Kotliarevskij mettait à profit des textes apocryphes — et bien qu'il s'en défendit, — les textes arabes qu'il cite me paraissent beaucoup moins se rapporter aux Slaves de Russie qu'aux Varègues, c'est-à-dire aux immigrés scandinaves.

Il n'y aurait pas dix pages à utiliser dans le livre de M. Famincynŭ (Famintsyne) sur les divinités des anciens Slaves (*Bozéstva drevnichŭ Slavjanŭ*, Saint-Pétersbourg, 1884).

(1) Le titre russe de l'ouvrage est : *O pogrebaljnychŭ obyčajachŭ jazyčeskichŭ Slavjanŭ*, Moscou, 1868. Une seconde édition a été publiée par l'Académie de Saint-Pétersbourg (dans l'édition générale des œuvres de Kotljarevskij, 1891).

Digitized by Google

Dans la critique justement sévère qu'il a faite de cet ouvrage (*Archiv für Slavische Philologie*, t. IX, p. 168) M. Jagić a donné de sages conseils aux mythologues (1). Il les mettait notamment en garde contre l'abus du folk-lore, contre la manie de voir partout des mythes. Il faisait remarquer qu'à force de mettre la mythologie partout, on provoquait une réaction de scepticisme, qu'on discréditait la science tout entière. Musicologue distingué, M. Famincynŭ n'était nullement préparé à des études sur la mythologie slave, moins encore à des études comparatives sur cette mythologie dans ses rapports avec celles des autres peuples indo-européens (2).

Comme spécimen de cette réaction du scepticisme je citerai un curieux article de M. Kirpičnikovŭ dans la *Revue* (russe) *du Ministère de l'Instruction publique* (septembre 1885). Après cet essai qui exé-

(1) Je ne mentionne que pour mémoire les livres polonais de Casimir Szulc : *Mythologija Slavianska* (Poznań, 1881). Il est absolument nul. J'en dirai autant d'un ouvrage plus récent signé M. K. *O religii poganskich Slowian.*

(2) Voir sur ce livre outre l'article de M. Jagić celui de M. V. Miller dans la *Revue* (russe) *du Ministère de l'Instruction publique*, année 1884, première livraison.

Digitized by Google

cute toute la mythologie slave dans une vingtaine de pages absolument négatives, il semble qu'il n'y ait plus qu'à renoncer à toutes recherches sur le le sujet qui nous occupe. Il y a cependant quelque chose à faire.

En 1870, dans les pages très rapides qu'il écrivait pour l'Encyclopédie tchèque publiée à Prague par M. Rieger (*Slovník naučný*, t. VIII, p. 603) Erben disait :

« La mythologie slave est l'une des branches les plus difficiles de la slavistique ; on a beaucoup écrit sur elle; mais sauf quelques bons articles sur des points isolés, on attend toujours un travail d'ensemble définitif. » Quelques années plus tard M. Krek écrivait dans l'*Archiv für Slavische Philologie* : « En ce qui concerne la mythologie slave, les résultats positifs obtenus jusqu'ici ne sont nullement en rapport avec le travail dépensé. Personne ne se rend mieux compte de cet état que celui qui entreprend de jeter par-dessus le bord tout ce qui appartient au chaos des hypothèses contradictoires fondées le plus souvent sur l'arbitraire ou sur l'*a priori* » (année 1876, p. 134).

Digitized by Google

Ces résultats si difficiles à obtenir, M. Krek a entrepris de les condenser dans un certain nombre de pages de son bel ouvrage *Einleitung in die Slavische Literaturgeschichte* (2e édit., Graz, 1887, pp. 378-440). Elles offrent dans une langue accessible à la plupart des érudits un résumé très sommaire, à peu près complet et suffisamment clair de ce que les sources nous apprennent sur la mythologie slave. Dans ce résumé les notes sont souvent beaucoup plus longues que le texte auquel elles se réfèrent. Le lecteur étranger à nos études risque de s'y noyer ou de s'y perdre. Tout en rendant justice à ce beau travail, j'estime qu'il n'a point épuisé la matière et que dans un livre écrit en langue française et à la française il y a lieu de procéder tout autrement.

Le livre de M. Krek s'adresse surtout aux lecteurs slaves; il néglige une foule de détails qu'il suppose déjà connus et que peu de lecteurs auront l'idée de chercher dans les textes originaux. Il admet encore des textes reconnus aujourd'hui apocryphes.

Un ouvrage complet et clair sur la mythologie slave doit à mon avis épuiser les textes fondamentaux en les dégageant de tous les rapprochements fantaisistes, de toutes les hypothèses oiseuses, de

Digitized by Google

tout le fatras du folk-lore slave, germanique ou même indo-européen.

J'avais espéré trouver ce travail dans le livre publié à Prague en 1891 par M. H. Máchal : *Nákres slovanského bajesloví* (Esquisse de la mythologie slave).

« Les essais sur la mythologie, disait M. Máchal dans sa préface, sont pour la plupart dispersés dans divers recueils slaves, il n'y a point de travail d'ensemble. On en proclame pourtant le besoin. J'ai donc résolu de grouper les principaux faits de la mythologie slave dans un ensemble qui offrirait le résumé des idées légendaires du peuple slave (1). »

Malheureusement sur les deux cent vingt pages que renferme ce précieux volume, une soixantaine seulement appartiennent à la mythologie slave. Le reste est consacré au folk-lore, aux légendes auxquelles donnent lieu les phénomènes météorologiques, aux récits cosmogoniques, à des personnages ou à des traditions qui peuvent bien avoir

(1) Voir sur le livre de M. Máchal, *Archiv für Slavische Phil.*, tome XVII, p. 583 et suivantes. Malgré les lacunes ou les erreurs qu'on lui reproche, l'ouvrage est un très précieux répertoire de mythologie et surtout de folk-lore.

Digitized by Google

cours chez les Slaves mais qui sont venus chez eux de la tradition chrétienne ou des légendes étrangères. Ainsi il débute par un chapitre sur les idées cosmogoniques des Slaves qui se rattachent aux légendes chrétiennes, aux livres apocryphes. Voir encore ce qui concerne les Rachmanes, Perchta, Lucia, les jours personnifiés, Lundi, Mercredi, Vendredi.

Assurément toute cette partie empruntée au folklore mériterait d'être traduite. Le folk-lore des Slaves est infini; des revues spéciales lui sont consacrées : en Bohême (*Český Lid*), en Pologne (*Wisła*), en Russie (*Živaja Starina*), en Croatie (*Sbornik za Narodni Život*), en Bulgarie (*Sborniků za Narodni Umotvorenia*). Il faudrait pour résumer tout ce qui a paru jusqu'ici je ne sais combien de douzaines de volumes.

Tout en rendant justice au noble et utile labeur de M. Máchal, il m'a été impossible de le suivre sur un terrain aussi vaste et aussi mal délimité (1).

(1) Miklošich écrivait à propos de la première édition du livre de M. Krek : (*Jenaer Literaturzeitung*, 1875, p. 43) : « Nous déclarons que nous n'appartenons pas à ces mytho-

Digitized by Google

A côté de ces ouvrages spéciaux je dois encore mentionner comme m'ayant été fort utiles des travaux de MM. Jagić, Brückner, Maretić, publiés dans l'*Archiv für Slavische Philologie*, ceux de M. Alexandre Veselovskij publiés dans les *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*. Ces travaux et d'autres encore dispersés dans les recueils les plus divers seront mentionnés en temps et lieu.

Le domaine de la mythologie slave me paraît uniquement délimité par les textes ou les monuments — s'il en existe — relatifs à la période païenne de la vie historique des Slaves : si ces textes ou ces monuments peuvent être expliqués ou complétés par quelque tradition populaire, j'invoque cette tradition (par exemple, ce qui concerne le culte des pénates, les idées sur la vie d'outre-tombe). Mais je ne considère pas le folk-lore comme faisant partie inté-

logues qui croient pouvoir tirer des contes la foi païenne des peuples slaves. » M. Polivka cite ce passage dans une note de sa traduction tchèque de mon *Esquisse* (Sbornik Slovanský, 1883, p. 392) et il ajoute : « On ne peut nier cependant que plus d'une idée païenne peut être conservée sous une forme chrétienne. Mais il faut procéder avec beaucoup de précaution et de critique. » C'est ce que j'ai essayé parfois de faire (voir par exemple le chapitre sur Perunü et saint Élie).

Digitized by Google

grante de la mythologie. Je m'en défie à *priori*. Il serait trop long de rechercher dans quelle mesure il a pu être modifié par les légendes chrétiennes, par les emprunts faits aux peuples voisins (les Grecs et les Albanais, chez les Slaves méridionaux ; les Finnois, les Varègues, les Tatares, chez les Russes ; les Allemands, chez les Tchèques ou chez les Polonais). Je me refuse à recommencer sur de nouveaux frais le livre tout ensemble utile et dangereux d'Afanasievŭ.

Si j'ai écarté par principe le folk-lore — sauf dans certains cas nettement déterminés,—j'ai également par esprit de prudence ou par scepticisme, comme on voudra, résolument laissé de côté la mythologie lithuanienne sur laquelle je ne sais rien. Je repousse à dessein toutes les théories, tous les systèmes; je néglige tous les rapprochements — si séduisants qu'ils puissent être — avec la mythologie des peuples orientaux, du monde classique ou germanique. Je ramasse des fragments épars dans les textes avec lesquels m'ont familiarisé plus de trente ans d'études assidues; mais je ne prétends pas les grouper en système.

Digitized by Google

Tel qu'il est, ce livre comblera une lacune de notre littérature scientifique, j'oserais dire de la littérature scientifique européenne. La sympathie avec laquelle mes confrères Slaves ont accueilli les essais qui l'ont précédé me permet d'espérer qu'ils feront également bon accueil à ce volume; ils y trouveront des détails qui ne figurent point dans les ouvrages antérieurs et un certain nombre d'hypothèses ou d'interprétations, que je ne prétends pas imposer mais dont je revendique nettement la responsabilité. La lecture de ces pages sera certainement pour beaucoup de lecteurs non slaves une révélation ; elle fera, je l'espère, disparaître définitivement de nos livres, de nos répertoires les erreurs qui les ont jusqu'ici déparés et que l'on va sans cesse répétant. Cet essai inspirera peut-être à de plus savants ou de plus habiles que moi le désir d'approfondir encore ces délicates recherches. Mais hélas ! tant que les textes et les monuments de l'époque païenne s'obstineront à nous faire défaut, il sera bien difficile de mettre la mythologie slave sur le même pied que celles des autres peuples indo-européens.

Digitized by Google

P.-S. La transcription suivie dans cet ouvrage est la transcription scientifique employée dans les ouvrages de philologie slave, écrits en allemand. Je demande d'avance l'indulgence du lecteur pour les fautes qui seraient restées dans ce livre malgré la revision très attentive dont les épreuves ont été l'objet de ma part et de la part de mon très dévoué élève et ami, M. Jules Preux.

Mai 1901.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

Les Sources de la Mythologie slave.

Les chroniqueurs indigènes; la Chronique russe dite de Nestor, les Chroniques tchèques de Cosmas, du prétendu Dalimil, la Chronique polonaise de Długosz. — Les chroniqueurs étrangers; Adam de Brême, Helmold, Thietmar, Saxo Grammaticus, la Knytlinga Saga, les historiens d'Otto de Bamberg, les Byzantins. — Les monuments figurés. — La langue. — Documents apocryphes.

Les sources de la mythologie slave sont assez nombreuses; mais chacune d'elles ne nous fournit qu'un petit nombre d'indications; elles ne nous permettent pas de nous faire une idée complète de l'ensemble de cette mythologie; elles nous éclairent cependant sur la nature d'un certain nombre de divinités, sur le culte dont elles étaient l'objet, sur les rites et les superstitions des Slaves païens.

Nous n'avons pas de monuments figurés de ce culte, du moins de monuments d'une authenticité

Digitized by Google

incontestable; ceux qu'on a longtemps considérés comme tels, les idoles de Prillwitz, le lion de Bamberg ont été reconnus apocryphes. Quelques vagues fragments du temple d'Arkona dans l'île de Rügen, une idole — un peu suspecte — découverte en Galicie, quelques sculptures conservées au Musée de Dantzig et qui ne sont peut-être ni slaves ni mythologiques, voilà tout ce qui nous reste de ce culte si riche, dont Adam de Brême, Helmold, Saxo Grammaticus, Thietmar, les biographes d'Otto de Bamberg, la Chronique russe dite de Nestor se sont plu à nous décrire les temples et les idoles (1). Nous n'avons aucun texte slave de la période païenne. Les chants, les contes populaires dont l'origine se perd dans la nuit des temps se sont modifiés insensiblement sous l'influence des idées chrétiennes ou des littératures étrangères.

Les principaux textes relatifs à la mythologie sont dus à des prêtres chrétiens, parfois slaves, comme l'auteur de la Chronique russe, le plus souvent étrangers, et qui pis est, prêtres allemands. Ils ont une profonde horreur pour le paganisme

(1) « Invaluitque in diebus illis per universam Sclaviam multiplex ydolorum cultura... Mira autem diligentia circa fani diligentiam affecti sunt » (Helmold, I, 52) : « Preter penates enim et ydola quibus singula oppida redundabant... » (*ib.*, I, 83). Helmold note comme une particularité remarquable : « Prove deus Aldenburg quibus nulle sunt effigies expresse. » « Quot regiones sunt in his partibus, tot templa habentur et simulacra demonum singula ab infidelibus coluntur... » (Thietmar, VI, 24). Je pourrais multiplier à l'infini ces citations.

Digitized by Google

slave et n'y font guère allusion qu'à leur cœur défendant, pour retracer les abominations des païens, la chute de leurs idoles, la ruine de leurs sanctuaires (1).

Les textes relatifs à la mythologie slave doivent être cherchés :

1° Dans les chroniques primitives des pays slaves rédigées par des écrivains nationaux;

2° Dans les chroniques latines allemandes ou danoises, comme Thietmar, Adam de Brême, Saxo Grammaticus, la Knytlingasaga, ou dans les hagiographes allemands (par exemple les biographes d'Otto de Bamberg);

3° Dans les textes byzantins : Procope, Constantin Porphyrogénète, qui ne fournissent que des indications très brèves;

4° Dans les textes arabes (Masoudi, Ibn Fozlan) qui sont très vagues et qui demandent à être très sérieusement contrôlés; car il faut déterminer s'ils entendent parler des Slaves de l'ancienne Russie ou des Varègues scandinaves;

5° Dans le folklore actuel, dans les rites, contes ou chansons, en tant que ces faits ou ces documents confirment les indications des textes;

(1) Cf. Thietmar : « Quamvis autem de hiis aliquid dicere perhorrescam, tamen ut scias, lector amate, vanam eorum superstitionem inanioremque populi istius executionem, qui sunt vel unde huc venerint [dii Liuzicorum] strictim enodabo. » (VI, 23.) Cf. p. 9.

Digitized by Google

6° Dans les écrits théologiques du moyen âge qui font allusion à des usages païens interdits par l'Église;

7° Enfin dans la langue qui, sous ses formes les plus anciennes et même sous ses formes modernes, sert de témoin aux siècles passés et qui notamment par la toponomastique nous permet de retrouver ou de soupçonner des lieux de culte, et qui nous apprend quelles idées s'attachaient aux personnages, aux idoles, aux rites, aux phénomènes de la vie religieuse chez les Slaves païens.

I

LES CHRONIQUEURS INDIGÈNES DES DIVERS PAYS SLAVES

La Chronique dite de Nestor constitue pour l'étude de la Russie primitive un document inappréciable. Le chroniqueur écrivait à la fin du XI° siècle ou au début du XII°. Or la Russie avait été convertie officiellement au christianisme en 988. L'annaliste avait pu connaitre les fils des premiers chrétiens et recueillir des renseignements précis sur le culte de leurs pères. Il nous donne des détails plus ou moins précis sur Perunŭ et Velesŭ, sur Dažbogŭ, Stribogŭ, Mokošĭ, Simarglŭ. Si certains noms ont été défigurés par des souvenirs classiques ou des interpolations maladroites, il en est qui sont absolument hors de doute et dont l'existence

Digitized by Google

est attestée par d'autres textes. Il nous fournit des indications plus ou moins détaillées sur ces idoles, les sacrifices, sur les magiciens, les Rusalias (fête païenne), les banquets funèbres. La Chronique de Novgorodŭ confirme certains textes de la Chronique dite de Nestor.

L'un des continuateurs de la *Chronique primitive* (manuscrit dit hypatien) donne sous l'année 1114 une assez longue digression sur le dieu Svarogŭ, digression dans laquelle interviennent le dieu Soleil, Dažbogŭ, les Égyptiens, etc... Dans ce passage comme dans les noms de certaines divinités cités par la chronique fondamentale il n'est pas malaisé de soupçonner des influences étrangères.

Les données fournies par les chroniques russes sont complétées par certains documents de la littérature du moyen âge, par les *Sborniks* ou recueils de mélanges religieux, les traductions des textes byzantins qui interprètent des noms de dieux helléniques par celui des divinités slaves ou prétendues telles. Les sermonnaires ne font que des allusions assez vagues aux rites païens. Le morceau épique intitulé *Le dit de la bataille d'Igorĭ* contient quelques allusions mythologiques. J'avoue qu'elles me paraissent fort suspectes. Est-il possible qu'un chrétien du moyen âge, un homme éclairé, un clerc, se soit plu à évoquer les souvenirs païens, qu'il ait appelé les vents *les petits-fils de Stribogŭ*, qu'il ait appelé à deux reprises un prince russe, *le petit-fils*

Digitized by Google

de Daždbogŭ, qu'il ait identifié le soleil au grand dieu Chorsŭ en disant que le prince Všeslavŭ devançait la marche de Chorsŭ? J'avoue que ces blasphèmes me paraissent absolument invraisemblables sous la plume d'un chrétien du moyen âge (1).

Les Slaves méridionaux serbes et bulgares ne nous ont pas légué de chroniques qui nous renseignent sur le culte de leurs ancêtres païens. Les légendes latines ou slaves relatives aux apôtres Cyrille et Méthode nous apprennent bien que les habitants de la Grande-Moravie et de la Pannonie furent définitivement convertis au christianisme par les deux missionnaires, mais elles ne nous donnent aucune indication sur le culte que ces Slaves professaient auparavant. Certains Sborniks russes sont primitivement de rédaction iougo-slave; mais ils ne nous fournissent pas de renseignements nouveaux.

Le chroniqueur tchèque Cosmas de Prague (XIIe siècle), le père de l'histoire bohême, raconte dans un latin tour à tour barbare et fleuri, les aventures des princes légendaires, Krok, Libuša, Přemysl, Neklan, Hostivit, etc., mais se montre fort réservé pour tout ce qui concerne la mythologie slave. Quand

(1) Pour la Chronique dite de Nestor, je ne puis que renvoyer à mon édition française (Paris, Leroux, 1884); pour les textes slavons-russes, aux éditions de la Commission archéographique russe. J'ai déjà exprimé mes doutes sur le poème d'Igorĭ dans ma *Littérature russe* 2e éd., p. 21-23).

Digitized by Google

il se trouve obligé de faire quelque allusion aux dieux de la période païenne, Cosmas leur donne des noms classiques (1) : « Ergo litate diis vestris asinum ut sint et ipsi vobis in asylum. Hoc votum fieri summus Jupiter et ipse Mars, sororque ejus Bellona atque gener Cereris jubet... » Peut-on conclure de ce texte que les Tchèques adoraient Perunü (Jupiter), Svantovit (Mars), une déesse de la guerre et un dieu des enfers dont rien d'ailleurs ne nous révèle l'existence ou le nom ? Ailleurs (livre II, 8) Cosmas nous apprend que la princess Teta apprit au peuple à adorer les Oréades, les Dryades, les Hamadryades, et il ajoute — ce qui est plus précis — *sicut et hactenus multi villani vel pagani*, hic latices seu ignes colit, iste lucos et arbores aut lapides adorat, ille montibus sive collibus litat, alia quæ ipse fecit, idola surda et muta rogat et orat (2) ». Ce texte nous apprend bien que les Tchèques adoraient des idoles ; malheureusement il ne nous donne pas le nom de ces idoles. Un autre texte non moins intéressant nous est fourni au début du chapitre III. Il énumère les rites païens que le prince Brétislav II supprima, les magiciens, les sorciers qu'il fit expulser (3). Et c'est tout.

(1) *Fontes rerum bohemicarum*, tome II, Prague, 1874, p. 21.
(2) *Ib.*, p. 8.
(3) Voici ce texte en entier :
« ... Novus dux Bracislaus junior... omnes magos, ariolos et sortilegos extrusit regni sui e medio, similiter et lucos sive arbores, quas in multis locis colebat vulgus ignobile

Digitized by Google

La chronique rimée dite de Dalimil qui s'inspire de Cosmas n'ajoute rien de positif aux renseignements déjà si vagues de son prototype. Toutefois, comme elle est écrite en tchèque, elle nous fournit certains détails qui ne figurent pas dans la phraséologie latine de son prototype. Ainsi elle nous apprend que les anciens Tchèques appelaient *nav* le séjour des morts :

> *Potom Krok jide do navi.*
> Ensuite Krok alla dans le *nav*.

Elle nous apprend encore — si on corrige le texte d'une certaine façon — (II, vers 6) que Cech émigra de Croatie en Bohême, portant sur ses épaules ses ancêtres (dědky své), c'est-à-dire ses pénates.

La Chronique de Pulkava (XIVe siècle) basée sur celle de Cosmas est absolument muette sur la religion des Tchèques païens. Elle renferme des allusions assez vagues au culte des Slaves du Brandebourg : « cum in dicta marchia gens adhuc permixta

extirpavit et igne cremavit. Item et superstitiosas institutiones, quas villani adhuc semipagani in Pentecosten tertia sive quarta feria observabant, offerentes libamina super fontes mactabant victimas et dæmonibus immolabant, item sepulturas, quæ fiebant in silvis et in campis, atque scenas, quas ex gentili ritu faciebant, in biviis et in triviis, quasi ob animarum pausationem, item et jocos profanos, quos super mortuos suos, inanes cientes manes ac induti faciem larvis bachando exorcebant; has abominationes et alias sacrilegas adinventiones dux bonus, ne ultra fierent in populo Dei, exterminavit. »

Digitized by Google

Slavonica et Saxonica gentilitatis ritibus deserviret et coleret ydola (1) » et un peu plus loin (vers l'année 1153) nous révèle l'existence à Brandebourg d'une idole à trois têtes (2) adorée par les Slaves et les Saxons.

La chronique de Gallus (3) (premières années du XIIe siècle) qui d'ailleurs n'était pas d'origine polonaise, néglige à dessein d'insister sur la période païenne. Tout ce qu'il nous apprend des Polonais avant le christianisme, c'est qu'ils étaient polygames : « Istorum gesta quorum memoriam oblivio vetustatis abolevit et quos error et ydolatria defœdavit, memorare negligamus (4). » Ailleurs (livre II, ch. XLIII) il compare les Prussiens païens à des bêtes brutes.

La Chronique de maître Vincent n'est pas moins dédaigneuse des choses païennes ; elle n'y fait aucune allusion.

Le premier chroniqueur ou plutôt historien polonais du moyen âge qui se soit occupé de la religion

(1) *Fontes rerum bohemicarum*, tome V, p. 15.

(2) *Ib.*, p. 88.

(3) *Galli Chronicon*, ap. Bielowski, *Monumenta Poloniæ historica*, tome I, Lwów, 1864. Consulter sur Gallus le récent mémoire de M. Max Gumplowicz : *Bischof Balduin Gallus von Kruszwica* (*Sitzungsberichte der kais. Akademie*, Vienne, 1895).

(4) Cf. Ad. Brem., *Descriptio insularum Aquilonis* à propos des rites des païens scandinaves : « Cæterum neniæ quæ in ejusmodi ritu libationis fieri solent multiplices et inhonestæ ideoque melius reticendæ. » (28.)

Digitized by Google

des Slaves païens, c'est l'archevêque Długosz ou Longinus qui écrivit vers la fin du xve siècle (de 1455 à 1481) son *Historia Poloniæ*. A cette époque le paganisme avait depuis plusieurs siècles disparu de la Pologne proprement dite et jusqu'à ces dernières années on attachait peu d'importance aux indications que Długosz fournit sur les anciennes divinités de son pays. Récemment M. R. Brückner s'est efforcé de réhabiliter Długosz au point de vue de la mythologie slave. Długosz a la passion de la patrie polonaise ; il ne néglige rien de ce qui concerne ses origines. Seulement, comme il est imbu de la mythologie classique, il cherche à retrouver ses dieux chez les anciens Polonais ; il arrive à en retrouver six (2). Il identifie Jupiter à Yesza, Mars à Liada, Vénus à Dzydzilelya, Pluton à Nyja, Diane à Dzewana, Cérès à Marzana. Il connait un dieu de la température (temperies) qui s'appelait Pogoda, un dieu de la vie, Żywie. Il prétend qu'il y avait à Gniezno un temple de premier ordre : « *delubrum primarium* ad quod ex omnibus locis fiebat congressus. » Il est évidemment influencé par les idées chrétiennes. Gniezno étant la métropole catholique, le siège du primat, il veut qu'elle ait joué le même rôle dans les temps païens. Il parle de temples, d'idoles, de prêtres, de bois sacrés, de sacrifices (même de sacrifices humains),

(1) *Archiv für slavische Philologie*, tome XIV, p. 170 et suiv.
(2) Voir Długosz. *Opera*, tome X, Cracovie, 1873, p. 47 et suiv

Digitized by Google

de fêtes annuelles, dont quelques-unes se sont conservées malgré le christianisme, et dont l'une s'appelait *Stado*. Il subit l'influence de réminiscences classiques ou chrétiennes ; il prend pour des noms de divinités des formules qui reviennent dans tel ou tel refrain populaire. Néanmoins, vu l'indigence des sources slaves chez les peuples occidentaux, son témoignage n'est pas absolument à rejeter. Si l'identification de Pluton et de Nyja est contestable, il n'est pas moins vrai que ce *nyja* est apparenté au *nav* des Tchèques et qu'il nous permet de mieux l'interpréter.

M. Brückner a encore trouvé (1) quelques indications mythologiques dans un recueil de sermons polonais-latins conservé à la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg et qu'il a récemment publiés. Elles se rapportent particulièrement aux êtres mythiques inférieurs. Telle d'entre elles nous explique les erreurs de Długosz.

II

LES CHRONIQUEURS ÉTRANGERS

Si les chroniqueurs tchèques et polonais ont négligé à dessein la période païenne de l'histoire de leurs nations, les étrangers qui nous racontent les luttes

(1) *Arch. für slavische Philologie*, *loc. cit.*, p. 183 et suiv.

Digitized by Google

des Allemands ou des Danois contre les Slaves baltiques aujourd'hui disparus, ou les efforts des missionnaires germaniques pour les convertir, sont en général mieux informés. C'est surtout grâce à leur témoignage que nous pouvons, en somme, nous faire une idée assez nette de la vie religieuse des Slaves des pays Baltiques et de l'Elbe, particulièrement des habitants de l'île de Rügen. N'oublions pas qu'au xe siècle tous les pays situés sur la rive droite de l'Elbe et de la Saale (sauf la région située entre l'embouchure de l'Elbe et le cours de la Trave) étaient encore habités par la race slave.

Adam de Brême, maître des écoles de cette ville, chanoine de la cathédrale, est l'auteur des *Gesta Hammaburgensis ecclesiæ pontificum*. Il vivait dans la première moitié du xie siècle ; il résidait sur la frontière de la Slavie dans une ville qui avait la prétention d'être leur métropole chrétienne ; il avait fréquenté les Danois ; il avait pu consulter les archives de l'évêché, entendre les récits des missionnaires. Dans ses *Gesta Hammaburgensis ecclesiæ pontificum* il raconte l'histoire de cette métropole et celle des peuples voisins, particulièrement des Scandinaves et des Slaves baltiques ; au livre III il expose les efforts du prince Gottschalk pour convertir les Obotrites, riverains de l'Elbe et de la Baltique. Il a pour principe de ne pas insister sur les choses païennes : « Inutile est acta non credentium scrutari. » Néanmoins il lui échappe plus d'un détail

Digitized by Google

intéressant pour nos études. Ainsi (livre II, ch. XVIII) il décrit sommairement la ville de Rhétra avec son temple élevé en l'honneur des démons, *quorum princeps est Redigast*; il atteste (II, 40, 41) la répugnance des Slaves pour le christianisme et les mauvais traitements qu'ils infligeaient à ses prêtres; il raconte (III, 60) que dans cette même ville de Rhétra l'évêque Jean fut immolé au dieu Redigast (1). Il nous atteste que les Rugiens sont plus attachés au culte des démons que les autres Slaves (*Descriptio insularum*, 18). Il énumère à différentes reprises les tortures infligées aux chrétiens par des Slaves païens ou relaps. Malheureusement il n'a pas eu l'idée de donner sur les idoles slaves et sur leur culte des détails aussi complets que ceux qu'il donne (ch. XXVI, XXVII, XXVIII) sur les divinités scandinaves Thor, Wodan et Fricco. Il croit à une certaine parenté de la superstition des Saxons, des Slaves et

(1) Adam de Brême a été publié par Lappenberg ap. Pertz (*Mon. Germ.*, tome VII). Il a été réimprimé à Hanovre, *in usum scholarum*, 1 vol. in-8°, librairie Hahn, 1876. La préface indique les meilleures éditions, traductions ou commentaires. Récemment la géographie d'Adam de Brême a été étudiée par M. Auguste Bernard, *De Adamo Bremensi geographo* (thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, Hachette, 1896), et par M. S. Günther, *Sitzungsberichte der kön. bœm. Gesellschaft der Wissenschaften*, Prague, 1894.

L'ouvrage d'Adam de Brême s'arrête à 1072. Il est complété par un curieux chapitre géographique : *Descriptio insularum Aquilonis*. — Voir encore Wattenbach, *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter*, 4e éd., Berlin, 1877.

Digitized by Google

des Suédois (I, 8) (1). Sa haine pour le paganisme ne l'empêche pas de proclamer les bonnes qualités des Slaves païens (II, 19).

Il cite souvent des relations de témoins oculaires. Sa bonne foi n'est pas douteuse, nous n'avons à regretter que l'indigence des renseignements qu'il nous fournit.

L'ouvrage de Helmold, *Chronicon Slavorum*, est, ainsi que le titre l'indique, une des sources principales pour l'histoire des Slaves au moyen âge. Originaire du Holstein, Helmold fut prêtre de l'église de Lübeck, curé de la paroisse de Bosau (sur le lac Plœn) dans le pays des Slaves Wagriens. Lié avec les évêques d'Oldenbourg, Vicelin et Gerold, il fut associé à leurs efforts pour évangéliser les Slaves païens. Il fut envoyé en mission chez eux, vers 1155 et reçu par le prince Pribyslav dont il loue l'hospitalité. Pribyslav était chrétien. Helmhold a d'ailleurs des Slaves une idée assez mauvaise, sans doute à cause de leur attachement au paganisme : « Slavorum animi naturales sunt infidi et ad malum proni ideoque cavendi. » Il les traite de « natio prava et perversa » (I, 27); leur pays est pour lui *terra horroris et vastæ solitudinis.* Il reconnait d'ailleurs que

(1) Orderic Vital (XIIe siècle) identifie la religion des Slaves Lutices à celle des Germains : « In Leuticia populosissima natio constitebat quæ Guodenen et Thurum Freamque aliosque falsas deos colebat » *Monum. Germ. hist.*, tome XX, p. 55.

Digitized by Google

les Allemands se sont mal conduits vis-à-vis d'eux. Ceux dont il s'occupe sont, outre les Wagriens, les Lutices et les Obotrites situés entre l'Elbe et l'Oder. Leur conversion ou leur retour à la foi chrétienne après leur défection est l'objet principal de sa chronique; il écrit *ad laudem Lubeccensis ecclesiæ* (dédicace du livre). Il a profité d'Adam de Brême, auquel il fait de nombreux emprunts (testis est magister Adamus), mais il met aussi à contribution des traditions écrites et les récits des vieillards slaves, « qui omnes barbarorum gestas res in memoria tenent » (I, XVI). Il parait avoir connu la langue des Slaves : il en cite quelques mots, et reproduit les noms asez exactement. Il donne plus de détails qu'Adam de Brême sur la religion des Slaves païens, sur le culte du Dieu noir (I, 52), sur celui de Proven (83), sur l'idole de Podaga, le temple de Rhétra et sur le dieu Radigast, sur Siva, déesse des Polabes, sur les dieux qui ont des idoles et sur ceux qui n'en ont pas; il nous apprend que les Slaves aiment à faire des idoles polycéphales (détail confirmé par d'autres textes), qu'ils reconnaissent l'existence d'un dieu supérieur dont les autres descendent, qu'ils ont des bois sacrés (83). Il connait l'existence de Svantovit, dieu de l'ile de Rügen, et il imagine la confusion de cette divinité avec le saint Vit des moines de Corvey. Les chapitres 52 et 83 de son premier livre, le chapitre 12 du second constituent l'une des sources les plus importantes pour nos études, mais

Digitized by Google

non pas la seule, toutefois, comme l'imagine un des commentateurs de la Chronique, M Vœlkel. Cette Chronique ne dépasse pas l'année 1170 (1).

Thietmar (né en 976, mort en 1018) fut chanoine de Magdebourg et accompagna l'empereur Henri II dans une expédition contre le prince de Pologne, Boleslav le Vaillant. Il devint en 1009 évêque de Mersebourg. Cette ville située sur la Sale à la frontière même de la Saxe et de la Slavie était d'origine slave. Son nom veut dire situé entre les forêts : *mese*, entre ; *bor*, forêt. Thietmar, inspiré par ses souvenirs classiques, lui prête une autre étymologie. Il veut rattacher ses origines aux Romains :

(1) Publiée pour la première fois à Francfort en 1556, la Chronique de Helmold a été plusieurs fois réimprimée, notamment par Leibnitz dans les *Scriptores rerum brunswicensium* et dans les *Monumenta* de Pertz (tome XXI). Une édition *in usum scholarum* a été publiée à Hanovre par Pertz en 1868. Elle a été étudiée par Vœlkel, *Die Slawenchronik Helmolds* (thèse de Gœttingue), Dantzig, 1873 ; par Hirsekorn, *Die Slavenchronik des Presbyter Helmold*, Inaugural Dissertation, Halle, 1874 ; par Broska, *Forschungen zur deutschen Geschichte*, tome XXII (1882) ; par Paplonski dans la préface de sa traduction polonaise (Varsovie, 1862) ; par Lebedevŭ, en russe, dans son *Essai sur les sources de l'histoire des Slaves baltiques de 1131 à 1170*. M. Lebedevŭ auquel on doit un important travail sur *La dernière lutte des Slaves contre la germanisation* (Moscou, 1876) a fait suivre ce travail d'une étude critique très consciencieuse sur les sources. Il consacre à Helmold une centaine de pages (p. 119-207). J'aurai occasion de citer encore M. Lebedevŭ à propos de Saxo Grammaticus et de la *Knytlinga saga*.

Digitized by Google

« Et quia fuit hæc apta bellis et in omnibus semper triumphalis antiquo more Martis signata est nomine. » Cependant il n'ignore pas l'étymologie slave et il y fait aussi allusion : « Posteri autem (c'est-à-dire les Slaves) Mese, id est mediam regionis, nuncupabant eam, vel a quadam virgine seducta.» Son patriotisme germanique s'indigne à l'idée d'une étymologie slave. Il néglige à dessein de rechercher les origines païennes de son diocèse et commence son récit vers la fin du IXe siècle. Merseburg était à ce moment aux confins mêmes du monde germanique. Sur la rive droite de la Sale vivaient différents peuples membres de la grande famille des Serbes ou Sorabes.

Bon gré mal gré, Thietmar avait dû acquérir quelques notions de leur langue et il en fait parade à l'occasion : « *Belegori* quod pulcher mons dicitur » (VI, 56) ; « *Bele Knegini*, id est pulchra domina » (IX, 4) ; « *Bolizlaus* qui major laus interpretatur » (IV, 45) ; « *Dobrawa* quæ bona interpretatur » (IV, 55). Toutes ses traductions ne sont pas aussi heureuses, par exemple quand il traduit *Medeburu* (le bois riche en miel) par *mel prohibe*. Il a d'ailleurs toutes sortes de bonnes raisons pour ne pas aimer les Slaves. Deux de ses ancêtres (I, 10) ont été tués en combattant contre eux. Leur religion païenne lui semble naturellement abominable : « Cum execranda gentilitas ibi veneraretur » (VIII, 59). « Quamvis autem de hiis aliquid dicere perhorrescam, tamen,

Digitized by Google

ut scias, lector amate, vanam eorum superstitionem... » (VI, 23). Cependant malgré ses préjugés, il lui échappe de précieuses indications. Il nous donne des noms de lieux sacrés comme la montagne du pagus Silensis (VIII, 59), le bois sacré de Zutibure (1). Il mentionne une déesse anonyme dont les Liutices portaient l'image sur un drapeau (VIII, 65). Il affirme que chez les Slaves païens tout finit avec la mort (I, 14). Mais cette assertion se produit à la suite d'une histoire de revenants. Thietmar est essentiellement superstitieux; il se plait à décrire les rêves, les apparitions; si l'on concluait de son assertion que les Slaves ne croyaient pas aux revenants, ce serait vraiment un curieux témoignage en leur faveur. Il sait qu'ils avaient des idoles (III, 19). Enfin, malgré sa répugnance, il consacre deux pages entières à la description de la ville des Redariens qu'il appelle Riedegost et qui était un des principaux sanctuaires de leur religion. Il est en contradiction avec Adam de Brême, qui donne à la ville le nom de Rhétra, et au dieu celui de Redigast. Ce n'est pas le moment de trancher cette question délicate. Il décrit le temple de cette

(1) Zutibure représente *Sveti* ou *Svantibor*, le bois sacré. Ce nom devint chez les Allemands *Sciudibure*. C'est aujourd'hui *Schkeitbar!* La montagne du *pagus Silensis* est appelée dans une bulle d'Eugène II *mons Silentii*. Ces déformations nous aident à comprendre comment le nom du dieu Svantovit a pu être traduit par *Sanctus Vitus*.

Digitized by Google

ville, les idoles, notamment celle de Zuarasici (1), et le témoignage qu'il nous apporte sur le culte de ce dieu est confirmé par une lettre de saint Bruno à l'empereur Henri II. Thietmar connaît l'existence des prêtres attachés au culte de ce dieu et décrit les oracles rendus par des chevaux sacrés et ici encore son témoignage est confirmé par celui du biographe d'Otton de Bamberg et de Saxo Grammaticus (2). Il sait que les temples et les idoles sont fort nombreux chez les Liutices. Helmold s'exprime presque dans les mêmes termes. Thietmar écrit : « Quot regiones sunt in his partibus, tot templa habentur et simulacra demonum singula ab infidelibus coluntur » (VI, 25). Helmold dit à son tour : « Præter penates et idola quibus singula oppida redundabant » (I, 163) (3).

(1) Voir le chapitre consacré à Zuarasici (Svarožičü).

(2) Voir le chapitre consacré à Svantovit.

(3) Publiée pour la première fois à Francfort en 1586, la Chronique de Thietmar a été réimprimée au tome III des *Scriptores rerum germanicum* par Lappenberg. L'édition de Lappenberg a été rééditée par Fr. Kurze (*in usum scholarum*, Hanovre, Hahn, 1889). Cette édition, très soigneusement revue et annotée, accompagnée d'un commentaire et de deux index, est l'une des meilleures de la collection *in usum scholarum*. C'est à elle que se rapportent mes citations. La partie qui concerne les rapports de l'Empire et de la Pologne a été réimprimée par Bielowski au tome I des *Monumenta historica Poloniæ* (p. 230-318). Elle est accompagnée d'une introduction intéressante. La Chronique de Thietmar a été étudiée par Wattenbach, *Geschichtsquellen*: par Strebitzki, *Thietmarus quibus fontibus usus sit* (Koe-

Digitized by Google

Saxo Grammaticus est un Danois. On sait peu de choses sur sa vie. Il fut clerc, et mourut dans les premières années du XIIe siècle. Il fut attaché à la personne d'Absalon, évêque de Lund en Scanie, l'un des hommes d'État et des prélats les plus remarquables du moyen âge (1). Absalon fut le conseiller intime du roi Valdemar et lui suggéra l'expédition contre les Wendes ou Slaves païens qui aboutit à la chute d'Arkona, en 1168, à la soumission de l'île de Rügen et à la destruction du paganisme slave. C'est sur l'invitation d'Absalon qu'il écrivit ses *Gesta Danorum* : c'est un prosateur élégant et châtié ; il s'inspire des classiques latins, notamment de Valère Maxime. A-t-il été témoin oculaire des événements qu'il raconte ? On peut le supposer, mais rien ne le prouve. En tout cas, l'évêque Absalon, qui prit part à ces grands événements, avait eu soin de lui fournir de sérieuses informations. Son patriotisme danois est peut-être plus ardent que sa foi chrétienne ; il a mis à contribution, il nous l'apprend lui-même dans sa préface, les anciens chants populaires (« majorum acta patrii sermonis carminibus vulgata ») qu'il a pris la peine de

nigsberg, 1870) ; par Fortinsky (*Titmar Merzeburskij i ego Chronika*, Thietmar de Mersebourg et sa Chronique, Saint-Pétersbourg, 1872) ; par F. Kurze dans la préface de son édition.

(1) La Vie d'Absalon a été écrite par Estrup et traduite en allemand par Mohnike : *Absalon Bischof von Roeskilde...* aus dem dänischen, 1832.

Digitized by Google

traduire en vers latins, les récits des Islandais (Tylensium) et ceux de l'évêque Absalon (« Absalonis asserta docili animo stiloque complecti cure habui »).

Son histoire des Danois est le seul document considérable que nous ayons sur les luttes des Slaves de Rügen contre les Danois, sur Arkona, le grand sanctuaire du paganisme slave, sur le culte et la destruction de l'idole de Svantovit. Pour ce qui concerne cette divinité, Saxo est beaucoup plus complet que Helmold et il est évidemment bien informé. Comme Helmold il confond Svantovit avec saint Vit; cette confusion intéressée entre le dieu païen et le saint chrétien s'explique aisément par les idées qui avaient cours à cette époque. Si peu fanatique que paraisse Saxo Grammaticus, on ne peut lui reprocher d'avoir eu des préjugés de son siècle et de sa caste. Nous lui devons encore de précieuses indications sur le culte de Rugievithus, de Porevitus et de Porenutius, sur les oracles, les sacrifices et les superstitions des Slaves de Rügen. Il les tient d'Absalon lui-même dont il rapporte les récits (1).

(1) Imprimée pour la première fois à Paris en 1514, l'*Historia Danica* a été éditée pour la dernière fois par M. Alfred Holder (Strasbourg, librairie Trübner, 1886). Précédée d'une biographie copieuse et accompagnée d'un bon index, cette édition manque malheureusement de sommaires, de commentaires, d'indications chronologiques et n'est pas faite pour faciliter la tâche des historiens qui voudront y recourir.

Digitized by Google

A côté de l'histoire de Saxo Grammaticus se place le *Knytlinga-saga* (*Historia Knytidarum*, c'est-à-dire Histoire des descendants de Knyd). Elle fut rédigée sous l'inspiration de l'évêque Absalon ; elle ne contient que quelques lignes relatives à la période qui nous intéresse. Elle confirme le récit de Saxo Grammaticus; elle le complète même et nous apprend le nom de trois divinités qui ne figurent pas dans Saxo : Turupid, Pizamar et Tiarnoglovius. Les deux premiers noms sont fort difficiles à restituer ; le troisième est plus clair ; il veut dire évidemment le dieu ou l'idole à la tête noire (čar..oglovy). Si minces qu'elles soient, ces indications ne sont pas à dédaigner. La Knytlingasaga comprend l'histoire danoise depuis le commencement du xe siècle et se termine à l'année 1187. On l'attribue à Olaf Tordson ; on peut supposer qu'il a connu le récit de Saxo et qu'il s'en est inspiré. Il défigure abominablement les noms propres. Ainsi le prince Pryslav devient chez lui Freedevus. Il n'a sans doute pas mieux traité ceux des divinités. Comme il est contemporain des derniers événements qu'il raconte, il a pu recueillir des informations qui manquaient à Saxo Grammaticus (1).

M. Holder a relevé dans sa bibliographie tous les travaux dont Saxo Grammaticus a été l'objet jusqu'en 1886. Il a toutefois ignoré celui de M. Lebedevü dans l'ouvrage que j'ai cité plus haut : *Les sources de l'histoire des Slaves baltiques* (en russe, Moscou, 1876).

(1) L'édition que j'ai eue sous les yeux est celle qui a été

Digitized by Google

Les biographies de l'évêque Otto de Bamberg constituent un document particulièrement important pour l'étude de la mythologie slave. Originaire de Souabe, Otto était né dans la seconde moitié du XIe siècle. Dans sa jeunesse il résida pendant quelque temps en Pologne; il contribua au mariage du prince Władysław Hermann avec Judith, sœur de l'empereur Henri IV. Il apprit le polonais dont la connaissance lui fut naturellement fort utile pour ses missions chez les Slaves baltiques (1). De retour en Allemagne, il devint évêque de Bamberg et fut sacré à Rome le 13 mai 1106. Il avait laissé de bons souvenirs en Pologne. En 1123, le prince Bolesław III l'invita à venir évangéliser les Slaves de Poméranie. Il se rendit dans cette province et fut reçu par le prince Vratisław qui était chrétien (il avait été baptisé à Mersebourg). Otto visita les villes de Pyrice, Kamin, Volin (aujourd'hui Wollin), Stettin, Kolobreg (aujourd'hui Kolberg), éleva

publiée dans les *Scripta historica Islandorum* (Copenhague. 1842, tome XI). La *Knytlinga saga* a été étudiée notamment par Dahlmann dans son Histoire du Danemark (*Geschichte von Dänemark*, Hambourg, p. 1840-43), par Wattenbach, par Lebedevŭ. Elle ne comprend en tout que cinq pages relatives au sujet qui nous occupe. Le passage qui nous intéresse a été reproduit texte et traduction dans les *Monumenta Germanica* de Pertz, t. XXIII, dernier volume. Ce volume donne également une partie de la chronique de Saxo.

(1) « Linguam quoque terræ illius apprehendit » (Herbord, III, 32).

Digitized by Google

des églises, institua un évêque de Poméranie à Volin. Dans cette première mission il aurait converti plus de vingt mille païens et construit onze églises. Mais après son départ, les apostasies furent nombreuses. Au commencement de l'année 1128 l'apôtre retourna en Poméranie par Magdebourg, visita Havelberg, Uznoïm, Volegost, Stettin, Volin et retourna dans son diocèse au mois de décembre suivant.

Ebbo, moine de Bamberg, écrivit vers 1151 ou 1152 sa *Vita Ottonis*. Il avait connu l'évêque, il avait profité des récits de ses compagnons, de ceux notamment du prêtre Udalric qui avait accompagné Otto dans sa seconde mission et qui parait avoir été un observateur intelligent et de bonne foi. Ebbo est donc un témoin très digne de créance pour tout ce qui concerne la seconde mission. Il est moins sûr pour la première. Il rapporte une lettre authentique de l'évêque au pape. C'est un homme consciencieux et qui paraît incapable même d'une fraude pieuse. On peut se fier à lui en n'oubliant pas, bien entendu, que c'est un homme du moyen âge et un homme d'église. Il croit naturellement aux miracles et il en raconte qui ne sont, d'ailleurs, pas trop invraisemblables.

Ebbo constate tout d'abord le fanatisme païen des Poméraniens : *Tamtum esse gentis illius ferocitatem*, dit le duc de Pologne, *ut magis necem ei inferre quam jugum fidei subire parata sit.* Il raconte que

Digitized by Google

les habitants de Julin (qui devait son nom à Jules César!) honoraient une colonne élevée en l'honneur de ce grand homme. Après diverses péripéties l'évêque Bernard décide les habitants de Julin à se faire baptiser et leur apprend à enterrer les morts dans les cimetières et non plus dans les forêts ou dans les champs, à ne plus mettre de bâtons sur les tombes (1), à ne plus construire de maisons pour les idoles, à ne plus consulter les pythonisses, à ne plus recourir aux sortilèges. Les prêtres de Julin conspirent la mort de l'évêque. Ils emportent une idole de Triglav et la confient aux soins d'une vieille femme qui la cache dans le creux d'un arbre. L'évêque établit à Julin deux églises chrétiennes et, pour mieux se concilier la faveur des nouveaux convertis, il les place sous le patronage de deux saints slaves : saint Vojtěch (Adalbert) et saint Vacslav, tous deux originaires de Bohême (livre I).

Le livre II revient sur l'histoire de la ville de Julin, construite par Jules César et qui conserve sa lance. Cette ville était célèbre par le culte d'une idole, malheureusement non désignée, qui attirait chaque année un grand concours de peuple. La conversion a été purement superficielle. Certains païens ont caché dans leurs maisons de petites idoles décorées d'or et d'argent. Le peuple accourt en foule à la fête traditionnelle; on lui enlève ces

(1) Sans doute pour les reconnaître.

Digitized by Google

idoles et il retourne au paganisme. Stettin et Julin avaient chacune trois montagnes dont la plus haute portait l'idole de Triglav. Un récit relatif à la deuxième mission d'Otto nous apprend que ces idoles devaient avoir des vêtements ou ornements mobiles (1). Quand l'évêque arrive dans la ville de Hologast un prêtre païen revêt les vêtements de l'idole et se fait passer pour le dieu afin d'exciter ses coreligionnaires. Otto va ensuite dans la ville de Chozegow, aujourd'hui Gutzkow. Il y trouve des temples magnifiques (*magni decoris et miri artificii*) pour lesquels les habitants avaient dépensé la somme de trois cents talents. On ne nous dit pas, il est vrai, ce que valaient ces talents. Les habitants lui offrent de l'argent pour laisser intacts ces sanctuaires. Il refuse; il détruit les idoles. Sur ces idoles, Ebbo nous donne de précieux détails. Elles étaient, dit-il, *miræ magnitudinis et sculptaria arte incredibili cœlata*; privées de leurs bras et de leurs mains, les yeux crevés, les narines coupées, plusieurs paires de bœufs avaient peine à les traîner au bûcher. Ce témoignage concorde d'une façon singulière avec celui de Thietmar (V, 23) : « *Hujus parietes variæ deorum, dearumque imagines mirifice insculptæ exterius ornant... interius autem dii stant manu facti, singulis nominibus insculptis, galeis atque loricis terribiliter vestiti...* »

(1) Cf. Thietmar, VI, 23 : *In pago Riedirierum... dii stant manu facti..., galeis atque loreis terribiliter vestiti.*

Digitized by Google

A Stettin, Ebbo nous décrit (II, 15) des monuments assez difficiles à interpréter du culte païen. Il y avait, dit-il, dans cette ville *pyramides magnæ et in altum more paganico muratæ*. L'évêque prêche sur une de ces pyramides qui avait eu évidemment un caractère religieux. Étaient-ce des tombeaux, étaient-ce des chaires à prêcher? Ebbo n'ajoute malheureusement aucun détail précis à cette trop brève indication. Otto (18) va ensuite prier près d'un noyer (1) ou plutôt d'un noisetier sacré (*idolo consecratum*) situé près d'une source et ordonne de le couper. Les Stettinois le supplient d'épargner cet arbre dont les fruits nourrissent le gardien. Il y consent. Nous rencontrerons plus d'un texte relatif aux arbres sacrés (2).

Herbord n'avait pas connu Otto : *Ipsum autem*, dit-il, *in carne non vidi*, mais il avait rencontré un membre de la première mission qui lui avait fourni des détails ignorés d'Ebbo. Il a donné

(1) Je doute que le noyer prospère à la latitude de Stettin.

(2) Sur la persistance du culte des idoles, le livre récent de M. W. von Sommerfeld, *Geschichte der Germanisirung des Herzogtums Pommern* (Leipzig, 1896), fournit un texte curieux emprunté au *Mecklenburgisches Urkund-Buch*. En 1219, l'évêque de Schwerin, Brunsward, se plaint encore d'avoir à faire la guerre aux idoles.

(3) Sur Herbord l'*Archiv für slavische Philologie* (X, p. 313) cite des travaux de Haag (1874), de Zettwitz (1876), que je n'ai pas eus sous les yeux. Ils ont été résumés et discutés par Petrovŭ dans la *Revue russe de l'Instruction publique*, années 1882-83.

Digitized by Google

à son récit la forme littéraire d'un dialogue entre Timon, prieur du monastère de Saint-Michel de Bamberg, et le moine Sifried du même monastère. Timon avait été attaché pendant cinq ans au service de l'évêque, Sifried pendant quinze ans. Il avait accompagné Otto dans sa première mission. Les récits que Herbord met dans sa bouche sont très vivants, très animés; ils semblent avoir été écrits sous l'impression immédiate des événements et sont racontés par un narrateur intelligent. Herbord se sert du récit d'Ebbo souvent et du moine de Priefling. Il est beaucoup plus lettré que son prédécesseur. Il met dans la bouche de ses personnages de longs discours. Les historiens allemands ne sont pas d'accord sur la valeur de son œuvre. Jaffé se montre très sévère; Kœpke et Klempin sont plus favorables. Kotljarevskij estime qu'on peut en somme se fier à lui. Petrovŭ partage le scepticisme de Jaffé. Herbord et Ebbo se complètent parfois : Herbord est plus complet pour la première mission, Ebbo pour la seconde (1).

(1) Herbord ne connaît pas la langue slave ainsi qu'on en peut juger par l'étymologie qu'il donne du mot *Pomerania* : *Pomerania provincia ex ipsa nominis etymologia qualitatem sui situs indicare videtur. Nam* POME *lingua Sclavorum juxta sonat vel* CIRCA, *moriz autem* MARE; *inde* POMERANIA *quasi* POMERIZIANA, *id est juxta vel circa mare sita.* La forme calquée sur le slave serait évidemment *Pomorania.* (*Pomorie*, le long de la mer, de *po*, le long de, et *more*, la mer; la forme polonaise est encore aujourd'hui *Pomorze.*) De même il cherche à expliquer le mot *contina* par le latin *continere.*

Digitized by Google

Herbord est naturellement mal disposé pour les Poméraniens qu'il traite de peuple perfide (II, 6) et dont il signale la barbare cruauté (4, 7, 11, 24) et le fanatisme païen (II, 26) (1). Il nous apprend l'existence d'une caste sacerdotale chez les Poméraniens (II, 29), de temples qu'il appelle *continæ* et *fana* (*ib.* 31). Ce mot *continæ* l'embarrasse et il s'efforce de l'interpréter par le latin : *Sclavica lingua in plerisque vocibus latinitatem attingit, et ideo puto ab eo quod est continere continas esse vocatas.* Il décrit ces *continæ* auxquelles il prête une rare magnificence et dont il énumère les précieux trésors (2). Il raconte que l'évêque emporta de ces *continæ* une idole de Triglav qu'il envoya plus tard à Rome pour attester le triomphe de la foi ; près d'un de ces temple se trouvaient un chêne et une source sacrée. Il raconte les procédés de divination auxquels servait un cheval merveilleux que l'évêque fit vendre à l'étranger, *asserens hunc magis quadrigis quam propheciis idoneum* (II, 33) (3). Quand toute la

(1) *Apud christianos, aiunt, fures sunt, latrones sunt, truncantur pedibus, privantur oculis et omnia genera scelerum et pænarum christianus exercet in christianum. Absit a nobis religio talis.*

(2) Pertz, édition de Hanovre, interprète *contina* par le polonais *konczyna, limis, fastigium : contina igitur ædificia fastigata.* Cette interprétation est erronée. Voyez plus loin.

(3) Ces procédés de divination se retrouvent dans d'autres textes que nous avons signalés ailleurs (voir le chapitre sur Svantovit). On peut en rapprocher la légende tchèque du cheval de Libuše qui désigne aux Tchèques leur futur prince.

Digitized by Google

ville se fut convertie, le prêtre chargé du soin de cet animal persista seul dans la religion païenne. Les temples païens furent détruits, les idoles brisées (II, 36). Malgré ses préjugés, il rend hommage à la probité et à l'hospitalité des Poméraniens. Au livre III il dépeint l'hostilité des prêtres païens contre le christianisme (III, 4), leurs efforts, leurs fraudes pour s'opposer à ses progrès ; il décrit dans la ville de Hologast (*id.*, 6) le temple du dieu Gerovit *qui lingua latina, Mars dicitur ;* le bouclier sacré enlevé par un clerc audacieux, puis le temple vaste et magnifique de la ville de Gozgaugia (*sic*) (Gutzkow). Les païens tenaient tellement à ce temple qu'ils demandèrent à le conserver, même en le consacrant au culte chrétien, mais l'évêque résista et le temple fut détruit ainsi que les idoles. La ville de Stettin qu'Otto croyait avoir tout entière convertie était en partie retournée au paganisme. Herbord nous atteste les efforts des prêtres païens pour exciter le peuple contre l'évêque et ses compagnons (III, 14), leur résistance acharnée aux efforts des missionnaires (III, 17, 18, 20), la mort tragique d'un de ces prêtres, devenu fou (*ib.*, 25), peut-être de désespoir d'avoir assisté à la chute de la religion nationale (1).

(1) Les textes relatifs à la Vie d'Otto de Bamberg ont été édités par Kœpke dans Pertz (tome XII et tome XX des *Scriptores*).

Le dialogue de Herbord *De vita Ottonis* a été édité à part par Pertz à Hanovre (editio in usum scholarum) en 1868. Voir

Digitized by Google

Une troisième biographie d'Otto de Bamberg est due à un anonyme que l'on suppose avoir été moine au monastère de Priefling; il a profité d'Ebbo et de Herbord, mais il a mis aussi à profit des récits de certains ecclésiastiques (*quæ a notis religiosisque personis*) qu'il ne désigne pas clairement, récits qui ont surtout un caractère légendaire. Son ouvrage est très court. Il croit, lui aussi, à l'histoire de la lance de Jules César qui aurait donné son nom à la ville de Julin. (Étonnez-vous si l'on met Jules César chez les Slaves baltiques, qu'on ait voulu substituer saint Vit à Svantovit !) Il répète l'étymologie fantastique des *continæ*. Il en connait deux. Il mentionne le culte de Triglav et d'un cheval qui servait aux divinations.

Les écrivains byzantins, qui traitent des Slaves païens, Procope, Constantin Porphyrogénète, Léon

encore Jaffe, *Bibliotheca rerum germanicarum*, 1869, p. 580-841. *Ebonis vita Ottonis* (Berlin, 1863); *Herbordi Dialogus de Ottone, episcopo Bambergensi* (*ib.*, 1869).

Klempin a étudié les biographies d'Otto de Bamberg dans les *Baltische Studien* (tome XI, 1er fascicule, Stettin, 1842). Un travail fondamental est celui de M. A. Kotljarevskij, l'éminent slaviste dont la science déplore la mort prématurée : *Les biographies d'Otto de Bamberg au point de vue de l'histoire et de l'archéologie slave* (en russe, Prague, 1874, imprimerie Klaudy). Cet ouvrage est un véritable *Corpus* de textes relatifs aux Slaves poméraniens.

La biographie de Herbord a été étudiée par M. Petrovŭ dans ses articles de la *Revue de l'Instruction publique russe* (années 1882 et 1883).

Digitized by Google

le Diacre sont très sobres en ce qui concerne leur religion. Procope de Césarée vivait au VIe siècle; il accompagna Bélisaire dans ses campagnes en Asie, en Afrique et en Italie. C'est un historien sérieux et qui ne lâche guère la bride à son imagination. La partie de ses Histoires qui nous intéresse est celle qui a pour objet les guerres des Goths, et les récits qu'il a recueillis sont le plus souvent le résultat de ses observations personnelles. Sur la mythologie slave il ne nous fournit que de brèves, mais précieuses indications, peut-être influencées par les idées chrétiennes ou païennes. Il nous apprend que les Slaves adorent un Dieu suprême, fabricateur de la foudre, les fleuves, les nymphes, qu'ils ignorent la notion du destin (*de bello Gothico*, t. III, c. XIV). Cette dernière indication n'est pas confirmée par le folklore moderne, ni par les textes du moyen âge.

D'autres écrivains byzantins, Léon le Diacre, Constantin Porphyrogénète fournissent des indications rapides qui seront examinées en temps et lieu. Léon le Diacre vivait à une époque (Xe siècle) où les Byzantins étaient en contact perpétuel avec les Bulgares et les Russes; Constantin Porphyrogénète, dont le livre sur les thèmes est une contribution si précieuse à l'histoire du Xe siècle, a malheureusement négligé à dessein de nous entretenir des choses païennes.

Digitized by Google

Les théologiens russes nous donnent quelques renseignements. Ainsi Hilarion (XIe siècle), l'un des fondateurs du monastère Pečerskij à Kiev, dans son *Discours sur la loi donnée par l'intermédiaire de Moïse et la vérité venue par l'intermédiaire de Jésus-Christ*, oppose la Russie païenne à la Russie chrétienne : « Nous ne nous appelons plus serviteurs des idoles, mais chrétiens, nous ne construisons plus des *kapišča* (temples païens), mais des églises du Christ ; nous ne nous immolons plus les uns et les autres aux démons, mais le Christ s'immole pour nous (1). »

D'autres textes généralement anonymes citent les noms plus ou moins exacts, plus ou moins mutilés, des divinités que les Russes païens adoraient (2).

III

LES MONUMENTS FIGURÉS — LA LANGUE

Nous n'avons pas de monuments authentiques ou que l'on puisse attribuer avec certitude à telle divinité. Le christianisme n'a rien laissé subsister

(1) Nous aurons plus loin à déterminer le sens de ce mot *kapišča*. Il peut vouloir dire aussi idoles. Je cite ce texte d'après Polevoj (*Histoire de la littérature russe*, 5e éd., p. 19), n'ayant pas sous la main le texte d'Hilarion.

(2) Voir les auteurs cités ap. Krek, *Einleitung*, p. 394 et suivantes.

Digitized by Google

des temples décrits par Helmold, Saxo Grammaticus, Thietmar ou les historiens d'Otto de Bamberg. Les idoles qui étaient innombrables ont été détruites; celles qui subsistent sont — sauf les ruines insignifiantes du temple d'Arkona — d'une authenticité douteuse. Tels sont le bas-relief d'Altenkirchen dans l'ile de Rügen, l'idole trouvée dans le Zbrucz et conservée aujourd'hui dans les collections de l'Académie de Cracovie, que nous reproduisons, les sculptures informes conservées au Musée de Dantzig et qui ont été reproduites pour la première fois dans l'*Archiv für Anthropologie* (1894) (1). On en trouvera la reproduction à la fin de ce volume. Si ces monuments sont slaves, comme on peut le supposer, ils ne répondent point aux descriptions des textes du moyen âge. Ils n'ont rien de commun avec les idoles disparues que Thietmar nous présente complaisamment comme les spécimens d'un art merveilleux (2). Un de mes élèves vient de visiter l'Allemagne du Nord; je l'ai prié de rechercher si dans les musées, il ne trouverait pas quelques débris du culte slave. Il n'a rien rencontré.

(1) On me signale encore des statues slaves (?) dans les collections de l'Académie des sciences de Munich Je n'en ai point de photographies sous les yeux.

(2) *Fanum de ligno artificiose compositum... Hujus parietes variæ deorum dearumque imagines mirifice insculptæ exterius ornant; interius autem dii stant manu facti, singulis nominibus insculptis, galeisque atque loricis terribiliter vestiti...* (*Chron.*, VI, 23, ou 17).

Digitized by Google

La langue. — Si les monuments figurés ont disparu, les vocables sont restés. Dans un mémoire fort intéressant M. Miklošich a étudié la terminologie chrétienne des peuples slaves (1). Cette terminologie a hérité elle-même d'une terminologie païenne qui peut être mise à profit. Elle se compose de deux éléments : les uns sont purement slaves, les autres sont empruntés à des langues étrangères. Sans avoir la prétention de dépouiller tout le vocabulaire païen slave, nous en signalerons ici quelques éléments.

Commençons par le nom de la Divinité. Le mot qui veut dire Dieu est encore aujourd'hui dans toutes les langues slaves *bog*. Il n'a pas été apporté par le christianisme. Nous le trouvons dans les noms de divinités païennes citées par la Chronique russe dite de Nestor : Stribogŭ, Dažbogŭ, dans Helmold (*Zcerneboh, id est deum nigrum*) (2).

Le mot est considéré comme identique au sanscrit *bhaga*. C'est une épithète de Dieu et le nom propre d'un dieu védique (ancien persan *baga*, ancien bactrien *bagha*, dieu). *Bhaga* en sanscrit signifie aussi *bien-être, bonheur*. Il n'est pas facile de déterminer si c'est du premier ou du deuxième sens que procède le mot slave (3). A côté de *bog*,

(1) *Mémoires de l'Académie des sciences de Vienne*, Vienne, 1875.

(2) *Chron. Slav.*, I, 52.

(3) Le germanique *Gott*, le lithuanien *devas* n'ont que le sens théologique.

Digitized by Google

dieu, et de tous les mots qui expriment l'idée de divinité, nous trouvons *bogatŭ*, riche, et *ubogŭ*, pauvre, *zbožje*, *frumentum* en petit-russien, *zbožo*, *fortuna*, *pecus* en wende de Lusace, en tchèque *zboží*, fortune, marchandise. Certains auteurs séparent les deux sens et veulent voir deux racines différentes. Cette distinction ne parait pas nécessaire. L'idée de Dieu et l'idée de bien s'expliquent aisément l'une par l'autre.

Comme antithèse au mot panslave *bogŭ*, nous trouvons le mot également panslave *bésŭ*, le démon, le génie du mal. Il parait antérieur au christianisme qui a tout simplement transcrit les mots διάβολος et δαίμων. Miklošich le rattache à la racine *bi* frapper. C'est peut-être ce mot *bésŭ* que l'on retrouve dans le nom de cette divinité de l'ile de Rügen que la Knytlingasaga appelle Pisamar.

Un autre mot, *ćertŭ*, se rencontre en russe, en petit-russe, en polonais, en tchèque, en wende de Lusace (et en lithuanien) et en slovène dans le verbe *ćertiti*, détester. Ce mot est absolument inconnu en slavon, en serbe et en bulgare. On a ignoré jusqu'ici son étymologie. Je le rattacherai volontiers à l'ancien haut-allemand *scrato* (voir plus loin le chapitre sur les Dieux domestiques).

Les lieux de culte. — Le mot *božnica* (de *bogŭ*, dieu) désigne dans les anciennes chroniques russes des sanctuaires chrétiens. La langue chrétienne a créé pour désigner les temples chrétiens des mots

Digitized by Google

comme *cerkovĭ* et *kostelĭ* qui correspondent à l'ancien haut-allemand *chirichha* (dérivé lui-même du grec κυρίακον) (1) et au latin *castellum*.

Pour la période païenne nous avons un mot attesté par Herbord, l'historien d'Otto de Bamberg. C'est le mot *contina* appliqué par lui aux temples de l'ile de Rugen. Ce mot s'explique suffisamment par le slave. Le slavon *kąšta* (= *kontja*) veut dire tout simplement la maison ; *kontina*, de même que *chramŭ* veut dire la maison des dieux. Cette étymologie me paraît beaucoup plus vraisemblable que celle qui a été proposée par l'éditeur allemand de Herbord : polonais *konczyna*. *Konczyna* veut dire simplement : *extrémité*, *bout*, et n'a rien de commun avec l'idée d'un édifice.

Le mot slavon *chramŭ* a primitivement le sens d'édifice religieux. Le mot *kapište* (2), attesté par de nombreux textes slavons, voulait dire primitivement le lieu où l'on conserve les idoles (*kapĭ*). De même *kumirište* est le lieu où se trouvent les idoles.

Pour désigner les idoles nous avons en slavon cinq mots différents : *kapĭ*, *bolvanŭ*, *istukanŭ* ou *stukanŭ*, *kumirŭ* et *modla*.

Kapĭ veut dire idole, ce mot se rencontre encore

(1) Kluge, *Etymologisches Wœrterbuch der Deutschen Sprache*.

(2) Voir Sreznevskij, *Materialy dlja Slovarja Drevne-Russkago Jazyka* (Saint-Pétersbourg, 1896), *sub voce*.

Digitized by Google

sous la forme *kapište* qui, suivant le sens du suffixe *ište* (1), veut dire à volonté idole, ou temple des idoles. Il me paraît bien difficile de ne pas rapprocher *kapĭ* du mot *kip* qui existe encore aujourd'hui en slovène, en serbo-croate et qui veut précisément dire : statue. Ce mot *kip* se retrouve en magyare *kép*. Il est très probablement d'origine turque : *kep*, *keb* en ouïgour. Il aurait désigné primitivement les idoles des populations turques voisines des Slaves. *Balvanŭ* est un mot turc.

Istukanŭ est simplement le participe présent passif d'un verbe *istukati*, sculpter.

Kumirŭ, à priori, n'a pas une physionomie slave. Le mot a donné *kumirište*, lieu où l'on adore les idoles. Il n'a persisté qu'en russe et n'a pas passé dans les autres langues slaves. On soupçonne, dit Miklošich (*Étymolog. Wœrterbuch, sub voce*), une origine finnoise : *kumarsaa*, honorer (Veske (2) écrit *kumartaa* et rapproche le mordvine *komans*). Mais cette origine paraît peu vraisemblable au savant lexicographe; il n'y a pas, dit-il, d'emprunts si anciens du finnois.

Modla paraît bien être d'origine slave et est évidemment en rapport avec le verbe *modliti*, prier, qui sous des formes diverses est usité dans toutes

(1) *Ište* est un suffixe augmentatif; il désigne aussi le domicile, le lieu où une action se fait habituellement.

(2) *Slavjano-Finskija Kulturnyja Otnošenija*, Kazan, 1890, p. 143.

Digitized by Google

les langues slaves. *Modla*, au sens d'idole, ne se rencontre qu'en tchèque où il a eu aussi le sens de temple, et en polonais où il a aussi le sens de prière. Il manque au russe qui a, d'ailleurs, le verbe *molitĭsja*, prier.

L'idée de sacrifice est exprimée par des mots purement slaves : *obétŭ* (la chose promise), *žréti* (sacrifier), *žrŭtva*. Le mot paraît vouloir dire approximativement louer (Mikl., *sub voce*). Il n'a existé primitivement qu'en slave et en russe.

Zakolŭ, σφαγή, ce qu'on égorge (racine *kol*, égorger).

Tréb (racine *terb*, exiger) *tréba*, c'est ce que les dieux exigent : *I pride* (*Vladimirŭ*) *kŭ Kievu i tvorjase trebu kumiromŭ*, « et Vladimirŭ alla à Kiev et il fit un sacrifice aux dieux » (1).

La racine *tréb* entre dans un très grand nombre de noms géographiques. C'est une question de savoir si les lieux qu'elle désigne sont d'anciens lieux de culte (2). Ces lieux sont fort nombreux en Pologne, en Bohême, dans les pays habités par les Slaves de l'Elbe, fort rares en Russie. Je me propose d'étudier un jour leur répartition et leur signification.

La prière s'exprime par le verbe *modliti sę*,

(1) *Ljetopisĭ po ipatskomu spisku* (Saint-Pétersbourg, 1871).

(2) Miklošić, *Die Bildung der Ortsnamen aus Personenamen im Slavischen*, p. 65, en énumère en assez grand nombre et les rattache à un nom de personne.

Digitized by Google

qui appartient à toutes les langues slaves et qui paraît se rattacher à *modla*, idole. Dans ses études sur la terminologie chrétienne des langues slaves (§ 28), Miklošich l'avait rattaché à la racine sanscrite *mrd*, « conterere », et supposait que ce verbe réfléchi, dont le régime est au datif, exprime primitivement une idée de contrition. *Modliti sę Bogu* : se contrire devant Dieu. Il a depuis renoncé à cette étymologie. Il est en effet bien difficile de séparer *modliti* de *modla* (voy. plus haut).

Le prêtre chrétien s'appelle particulièrement *svęšteniků*. Le mot dérivé de la racine *svęt* est la traduction du grec ἱερεύς, du latin *sacerdos*. Il veut dire celui qui s'occupe particulièrement des choses sacrées. L'idée de sainteté devait être inconnue des païens et l'on s'est demandé si primitivement cette racine *svęt* n'exprimait pas tout simplement l'idée de force et de puissance (1). Le mot païen était, chez les Russes, *źrĭcŭ*, qui veut dire exactement le sacrificateur (voir plus haut). Nous n'avons pas de mot pour les autres peuples slaves.

Chez les Slaves occidentaux, les Tchèques, les Polonais (2), les Serbes de Lusace, on trouve aujourd'hui le mot *knéz*, *ksiądz*, qui proprement veut dire prince et dérive de l'ancien haut-allemand *ku-*

(1) Krek, *Einleitung*, p. 397.

(2) Et chez les Petits-Russes et les Lithuaniens par suite de l'influence du polonais.

Digitized by Google

ning. C'est un terme respectueux analogue au mot « monseigneur » appliqué chez nous aux princes laïques et aux prélats ou à *dom* dérivé du latin *dominus*. Peut-être rappelle-t-il la période païenne où le chef de la tribu était sans doute aussi le sacrificateur, l'exécuteur des rites religieux. Remarquons que ce mot s'emploie surtout chez les Tchèques et les Polonais, c'est-à-dire dans les deux pays où les textes n'attestent ni l'existence de temples païens, ni celle d'une caste sacerdotale.

A côté des prêtres nous trouvons le magicien, sl. *vlŭhvŭ*, russe *volšebnikŭ*. Ce mot ne se rencontre qu'en slavon et en russe. Il se rattache à une racine *vels*, *vlŭsnąti*, balbutier; le magicien est celui qui murmure des paroles mystérieuses. Chez les Tchèques et les Polonais il s'appelle *čarodějnik*, *czarodziej*, celui qui fait des enchantements, *čary*. En tchèque et en wende de l'ouest, *čara* veut dire : trait, raie : ne serait-ce pas celui qui trace des signes, des caractères? On trouve encore en tchèque *černokniźnik*, en polonais *czarnoksiężnik;* celui qui se sert de livres noirs. Ce vocable est évidemment postérieur à l'époque païenne.

Sur les idées que les Slaves se faisaient de la vie d'outre-tombe le vocabulaire, de même que les textes, ne nous donne que d'assez vagues indications. Le mot *navĭ* semble indiquer l'endroit où les morts vont après cette vie. Nous le discuterons à propos des idées des Slaves sur l'immortalité de

Digitized by Google

l'âme (1). Le mot *raj* a été accepté par la terminologie chrétienne où dans toutes les langues slaves il désigne le paradis. C'est qu'évidemment pendant la période païenne il répondait à une idée analogue. L'Église chrétienne a pu l'accepter sans hésitation.

Sur les rites funéraires les anciens textes nous ont laissé deux mots, *strava* et *tryzna*, l'un attesté par Jornandes, l'autre par les annalistes russes. Malgré les opinions contraires (voir la discussion *ap.* Krek, *Einleitung*, p. 435), je n'hésite pas à voir dans la *strava* célébrée après la mort d'Attila un mot slave désignant un banquet funèbre.

Les chroniques russes signalent les *tryznas* célébrées en l'honneur des morts (*Lětopisï po ipatskomu spisku*, p. 36, 37, 44; *po lav. spisku*, p. 77, 81, 87, 116). Je considère la tryzna comme apparentée à la strava de Jornandes. C'est aussi un banquet funèbre. Le caractère de la tryzna me paraît assez expliqué par le message d'Olga aux Drevlianes : « Voici que je vais venir chez vous; préparez beaucoup d'hydromel (*medy mŭnogy*) près de la ville, là où vous avez tué mon mari et je ferai une tryzna à mon mari. »

Après avoir signalé les sources authentiques ou probables de la mythologie slave, il convient de dire un mot des documents apocryphes qui jusqu'à

(1) Krek, *Einleitung*, p. 419. Le mot a été employé pour désigner l'enfer, *vŭ navechŭ*, ἐν τῷ Ταρτάρῳ (Miklošich, *Lexicon Palæoslavenico-græco-latinum*, sub voce).

Digitized by Google

ces dernières années ont défiguré les ouvrages relatifs à nos études et qui ont introduit en de graves erreurs des savants tels que Grimm, Hanusch, Lelewel, Erben, Jireček, Palacký, Kotljarevskij. On a encore recours à leurs travaux et il est bon de mettre le lecteur en garde contre les inexactitudes qu'ils n'ont pas pu éviter.

L'une des mystifications les plus audacieuses du XVIIIe siècle a été la fabrication des idoles dites de Prillwitz et des inscriptions qui les décorent. Potocki, Lelewel, Kollar se sont laissé prendre à ces fictions grossières. Sans entrer dans le détail de cette longue mystification, je me contente de renvoyer le lecteur à l'article de M. Jagić dans l'*Archiv für slavische Philologie* (t. V, p. 193-215, et II, p. 388). A côté des idoles de Prillwitz et des inscriptions soi-disant runiques de Miekorzyn, on peut placer le lion de la cathédrale de Bamberg, parfaitement authentique en lui-même, mais sur lequel Schafarik a cru à tort déchiffrer une inscription runique donnant le nom du dieu noir (1).

Il faut signaler également comme apocryphe, et de pure imagination, le portrait de Radigast qui orne certaines éditions de Helmold (Lübeck, 1659) et d'autres publications allemandes (2).

(1) Il publia sur ce sujet en 1837 dans la *Revue* du Muséum tchèque un mémoire qui a malheureusement été recueilli dans ses œuvres (*Sebrané Spisy*, Prague, 1865, p. 96-110).

(2) Voir sur ce portrait l'article de Jagić (*Arch. für slav. Ph.*, tome V, p. 204).

Digitized by Google

Au XIXe siècle la Bohême a produit toute une série de textes relatifs au moyen âge et dans lesquels les mythologues ont longtemps puisé des matériaux auxquels il faut pourtant renoncer aujourd'hui. Citons d'abord les poèmes connus sous le nom de *Jugement de Libuše* et de *Manuscrit de Kralovedvor* (1). On leur a emprunté des indications sur certaines divinités, *Bies*, *Tras*, *Morana*, sur la destinée des âmes après la mort, etc. Une falsification bien autrement grave est celle de la *Mater verborum*. Elle a empoisonné pendant un demi-siècle toutes les publications consacrées à nos études. La bibliothèque du Musée de Prague possède un manuscrit de la *Mater verborum*, sorte de dictionnaire latin compilé par Salomon III, évêque de Constance, qui paraît dater du XIIIe siècle; il est accompagné de gloses allemandes et tchèques. Un certain nombre de ces gloses sont authentiques. Toutes celles qui concernent la mythologie slave ont été fabriquées au XIXe siècle. Je les ai naguère énumérées dans la *Revue d'histoire des religions* (année 1881, t. IV, p. 134 et 135). Je les reproduis ici pour mettre les lecteurs en garde contre l'usage qu'en ont fait un grand nombre de mes prédéces-

(1) Je les ai traduits en français et publiés à la Librairie internationale en 1866. A ce moment leur authenticité me paraissait établie. Elle a été attaquée depuis par de tels arguments que je n'y crois plus aujourd'hui. Des savants fort distingués y croient encore, M. Krek, par exemple. Voir *Einleitung*, p. 418.

Digitized by Google

seurs (1). Les chants du prétendu *Véda slave* publiés par feu Verković, les chansons serbes éditées en

(1) *Belboh* (le dieu blanc), beel, baal, ydolum.

Besy (les démons), demonibus.

Das (le diable), genius.

Devana letnicina i perunova dci (Dievana fille de Letna et de Perunŭ). Diana Latone et Jovis filia.

Cette glose est une des plus audacieuses. Elle tendait à introduire dans le mythe slave une divinité analogue à Diane fille d'une déesse Letna évidemment identique à Latone et du dieu Perunŭ qui se trouvait ainsi identifié à Jupiter. Or, la religion slave n'offre jusqu'ici aucune trace d'anthropomorphisme; il n'est jamais question des amours des dieux, moins encore de leurs mariages; on voit toute la gravité de la supercherie.

Lada, Venus, dea libidinis, cytherea.

Liutice (La Furieuse), furia, dea infernalis.

Perun (Perunŭ), Jupiter.

Perunova, Jovis sororem. (Les dieux slaves n'ont pas plus de sœurs que d'épouses.)

Prije (agréable), Aphrodis grece, latine Venus.

Radihost, vnuk krtov. (Radihost petit-fils de Krt, c'est-à-dire sans doute du démon.) Mercurius a mercibus et dictus. Cette glose avait pour but : 1° de faire croire au culte de Radhost en Bohême ; 2° de prêter à ce dieu imaginaire une analogie jusqu'alors inconnue avec une divinité latine.

Svatovit, Ares, bellum. Il y avait primitivement dans le manuscrit : Ares bellum nuncupatur. C'est avec *nuncupatur* que le faussaire a fabriqué Svatovit. Dans deux autres endroits il a traduit Mars et Mavors par Svatovit.

Sytivrat, Saturnus. Le mot Sytivrat est fabriqué de façon à prêter matière à des interprétations diverses. Jacob Grimm s'y est laissé prendre dans sa mythologie allemande.

Stracec sytivratov syn (Stracec fils de Sytivrat). Picus, Saturni filius. *Straka* en tchèque veut dire pie.

Trihlav (à trois têtes), triceps, qui habet capita tria capræ. Les mythographes n'ont pas manqué d'exploiter ces trois têtes de chèvres et en ont tiré une foule de conclusions.

Veles, Pan, imago hircina.

Digitized by Google

1870 à Belgrade par Milojević ont été dès leur apparition convaincus d'imposture (1).

C'est vraiment dommage. Ces recueils fantaisistes élargissaient singulièrement l'horizon de nos études.

Ziva (la vie). Dea frumenti, Ceres, *Siva* imperatrix. Ce mot a été fabriqué, une fois avec le mot latin *aiunt*, une autre fois avec le mot *sive*.

Je n'ai donné dans cette liste que les noms de divinités, laissant de côté ceux qui se rapportent au culte et qui sont assez nombreux. Tous les traités de mythologie slave ont été infectés par les citations de la *Mater Verborum*. Il était indispensable que le lecteur fût prévenu une fois pour toutes. Il faut absolument renoncer à chercher en Bohême des divinités sur lesquelles on ne possède que des textes apocryphes.

(1) V. sur le *Véda slave* mes *Nouvelles études slaves* (Paris, 1880, p. 49 et suivantes).

Digitized by Google

CHAPITRE II

Le Dieu suprême.

Les anciens Slaves connaissaient-ils un dieu suprême qui dominait leur Panthéon comme Zeus dominait le Panthéon hellénique et Jupiter le Panthéon latin? Procope de Césarée (VIe siècle), dans un célèbre chapitre consacré aux guerres contre les Goths, décrit les mœurs des Slaves et dit quelques mots de leur religion. Nous les citerons une fois pour toutes : nous aurons plus d'une occasion d'y revenir.

« Les Slaves, dit-il, estiment qu'il y a un dieu producteur de la foudre et seul maître de l'univers; ils lui sacrifient des bœufs et toute espèce de victimes. Ils ne connaissent pas le destin et n'admettent pas qu'il joue aucun rôle dans les affaires humaines. Quand ils se voient menacés de la mort

Digitized by Google

par la maladie ou dans le combat, ils promettent s'ils échappent de faire aussitôt un sacrifice. Ils le font dès qu'ils ont échappé et ils pensent avoir racheté leur vie par cette offrande. Ils adorent en outre les fleuves et les nymphes et d'autres divinités et pendant ces sacrifices ils font des divinations (1). »

Ce témoignage s'applique aux Slaves voisins de l'empire byzantin. En ce qui concerne les Slaves du nord nous avons un texte presque similaire chez Helmold (I, 83). « Parmi les dieux divers auxquels ils attribuent les champs, les forêts, les tristesses et les plaisirs, ils ne contestent pas qu'un Dieu domine les autres du haut des cieux. Ce dieu tout-puissant ne s'occupe que des affaires célestes. Les autres ont chacun leurs fonctions et lui obéissent; ils procèdent de son sang et sont d'autant plus éminents qu'ils sont plus proches de ce dieu des dieux. » Malheureusement ni Helmold, ni aucun autre texte, ne confirme ce qui est dit ici de la généalogie et de la parenté des dieux slaves. Peut-être le chroniqueur s'est-il purement et simplement laissé influencer par ses souvenirs de l'antiquité classique. Parmi toute les divinités que nous connaissons il n'en est que deux dont le nom puisse à la rigueur trahir une filiation : Suarasici (qui serait un Svarožičŭ ou fils de Svarogŭ), Porenutius

(1) *De bello gothico*, livre III, chap. XIV.

Digitized by Google

qui pourrait être un Porenovič, ou Perunovičŭ, fils de Perunŭ... et c'est tout.

Ailleurs, Helmold semble indiquer que Svantovit était ce grand dieu — tout en affectant d'ailleurs de le confondre avec saint Vit (II, 12). « Svantovit, le dieu de la terre des Rugiens, a obtenu le principat parmi tous les dieux des Slaves. De notre temps encore, non seulement le pays des Wagriens, mais toutes les provinces slaves lui envoyaient leurs tributs annuellement et le reconnaissaient pour le dieu des dieux (Illum deum deorum esse profitentes). »

Quel que fût le nom de ce Dieu suprême, les Slaves baltiques se le figuraient comme « plein de gloire et de richesses », autant qu'on peut en juger par le témoignage d'un des biographes d'Otto de Bamberg. Ebbo raconte (II, 1) que le missionnaire saint Bernard avait entrepris de prêcher la foi catholique dans la ville slave de Julin. Il s'y présenta nu-pieds avec des vêtements misérables. Les indigènes lui demandèrent ce qu'il venait faire. Il déclara qu'il était le serviteur du vrai Dieu créateur du ciel et de la terre, envoyé par lui pour les arracher aux erreurs de l'idolâtrie : « Comment, lui dirent-ils, pouvons-nous croire que tu es le messager du dieu suprême qui est glorieux et plein de toutes richesses; quand tu es tellement misérable que tu n'as même pas de souliers?... Tu fais injure au dieu suprême. » Otto de Bamberg tint

Digitized by Google

compte de cette leçon et se présenta devant les Slaves avec un cortège magnifique. D'ailleurs, le texte d'Ebbo n'est pas clair; et ce que les Slaves disent du dieu suprême peut en somme s'appliquer au Dieu des chrétiens.

Le traité conclu en 945 entre les Slaves et les Grecs et rapporté par la chronique russe dite de Nestor porte la mention suivante : « Que ceux des russes chrétiens qui violeront ce traité soient punis par le Dieu tout-puissant, que ceux qui ne sont pas baptisés ne reçoivent aucun secours ni de Dieu, ni de Perunŭ (1). » Ce Dieu anonyme opposé à Perunŭ est peut-être le dieu suprême du panthéon slave, mais il n'a pas de nom particulier; peut-être aussi tout simplement le Dieu des chrétiens a-t-il été introduit dans le texte sur les instances des Grecs auxquels Perunŭ ne paraissait pas un garant suffisant. Perunŭ paraît bien avoir été le grand dieu des Russes. Dans une traduction slavonne de la légende d'Alexandre citée par Afanasiev (2), le mot Perunŭ traduit le grec Zeus. Dans les chants serbes — où l'on rencontre des traces évidentes de paganisme — on rencontre une adjuration au nom du Dieu très haut et de saint Jean :

Višnjim Bogom i Svetim Jovanom.

Ce dieu très haut est évidemment le dieu chrétien.

La langue tchèque connaît un nom d'homme

(1) P. 41 de ma traduction.
(2) I, 250.

Digitized by Google

Svéboh, des noms de lieu Svébohy. Erben et après lui M. Polivka ont supposé que cette forme nous donnait le nom du grand dieu primitif : Sveboh = celui qui est dieu par lui-même. Cette forme ne se rencontre d'ailleurs qu'en Bohême. On rencontre en tchèque et en slovaque une forme *praboh*, *prabůh*. Le préfixe *pra* correspond au latin *per*, à l'allemand *ur*; Perdeus, Urgott, le dieu ancien, le dieu par excellence. Les autres langues slaves ignorent ces formes qui d'ailleurs ne sont pas attestées par des textes anciens. Le tchèque connait encore une forme *Přebůh* dans la locution : *Ach Bože, Přebože.* Ah mon dieu, grand dieu! une forme Rozbože (même sens) dans l'interjection : *Ach Bože, Rozbože.* Le préfixe *roz* a le même sens que *pře*. Il serait téméraire de conclure de ces locutions actuelles à l'existence d'une forme antérieure à la période chrétienne (1). En somme les textes slaves ne nous fournissent aucune indication précise qui confirme les assertions de Procope et de Helmold.

(1) Le serbe de Lusace emploie une forme přibog : idole, ro prement dieu adjoint, nebengott.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE III

Les deux grands dieux des Slaves russes et baltiques Perunŭ (Peroun) et Svantovit.

Les deux systèmes russe et baltique. — Perunü d'après les textes slavons-russes; son culte en Russie. — Divinités de noms analogues en d'autres pays slaves : Parom, Proven, Porenutius. — Perunŭ et saint Élie. — Le chêne arbre sacré. — Svantovit dieu de Rügen; son culte. — Svantovit et saint Vit; le prétendu Svantovit de Galicie. — Les dieux en *vit* : Rugievit, Gerovit, etc... — Note complémentaire.

La mythologie slave se rattache au point de vue des sources à deux systèmes différents : le système russe attesté par les documents slavons-russes; le système des Slaves polabes (du bassin de l'Elbe) ou baltiques attesté par des documents latins d'origine germanique. Il n'y a guère de lien ou de rapport entre les deux; tout au plus peut-on citer des divinités

Digitized by Google

telles que Prone, Porenutius dont le nom rappelle vaguement celui de Perunŭ, et le Svarogŭ de la chronique russe qui peut être — Dieu sait par quels liens — apparenté au Suarasici des écrivains germaniques, le Volosŭ russe qu'on croit retrouver bien loin de la Baltique, mais encore sur les bords de l'Elbe dans le Veles tchèque.

Après avoir étudié les deux grands dieux de chaque système, le Perunŭ des Russes, le Svantovit de l'ile de Rügen, nous examinerons isolément autant que possible chacun des deux systèmes mythologiques, le russe et le baltique, quitte à signaler les analogies et les points de contact s'il y a lieu.

PERUNŬ

Perunŭ est parmi les dieux du panthéon slave l'un de ceux sur lesquels nous avons le plus de documents. Son culte nous est attesté par des textes incontestables. Son nom revient à diverses reprises, non seulement dans la Chronique russe dite de *Nestor*, mais encore dans le texte si curieux des traités conclus par les Russes avec l'empire byzantin en 907 et 945 (1). Les Russes jurent le premier traité sur leurs épées par Perunŭ leur dieu et par Volosŭ, dieu des troupeaux. Le second traité est plus explicite : il s'exprime ainsi : « Si quelque

(1) *Chronique dite de Nestor*, traduite par L. Leger (Paris, Leroux, 1884). Consulter l'index sub voce Peroun.

Digitized by Google

prince ou quelqu'un du peuple russe viole ce qui est écrit sur cette feuille, qu'il périsse par ses propres armes, qu'il soit maudit de Dieu et de Perunŭ, comme ayant violé son serment. »

Le chroniqueur ajoute : « Le lendemain matin, Igorĭ appela les ambassadeurs (grecs) et alla vers la colline où se dressait Perunŭ et Igorĭ fit serment ainsi que ceux de ses officiers qui étaient païens et les Russes chrétiens *firent le serment dans la chapelle de Saint-Élie.* » Je souligne à dessein ce passage; nous essaierons d'établir tout à l'heure quels rapports pouvaient exister entre le dieu païen et le prophète biblique.

Perunŭ est encore invoqué comme suprême garant dans le traité conclu par Sviatoslavŭ avec les Grecs, en 971 : « Si nous n'observons pas ce que nous avons énoncé plus haut, soyons maudits par le Dieu en qui nous croyons, par Perunŭ et Volosŭ, dieu des troupeaux. »

Suivant la même chronique, le prince Vladimirŭ, vers 980, établit sur une éminence à Kievŭ plusieurs idoles : d'abord celle de Perunŭ; elle était de bois; la tête était d'argent et la barbe d'or; Perunŭ était entouré d'autres divinités qui seront étudiées spécialement : Chorsŭ, Dažbogŭ, Stribogŭ, Simarglŭ et Mokošĭ. On lui offrait ainsi qu'à eux des sacrifices humains. Un autre prince, Dobrynia, érigea une idole de Perunŭ sur les bords du fleuve Volchovŭ, à Novgorodŭ.

Digitized by Google

En 988, Vladimirŭ se convertit au christianisme et ordonna de détruire les idoles : il fit brûler les unes et jeter les autres au feu « Il ordonna d'attacher Perunŭ à la queue d'un cheval et de le traîner de haut en bas, au-dessous de Boryčevo, jusqu'au ruisseau et il enjoignit à douze hommes de le battre avec des bâtons. Tandis qu'on le traînait le long du ruisseau jusqu'au Dnieper, les païens pleuraient sur lui. Or, après l'avoir traîné, ils le jetèrent dans le Dnieper. Vladimir disait à ses serviteurs : « S'il s'arrêtait quelque part, repoussez-le du rivage jusqu'à ce qu'il ait passé les cataractes ; alors vous le laisserez. Le vent le jeta sur une grève qui fut depuis appelée la grève de Perunŭ et qui porte encore ce nom aujourd'hui. »

Ainsi vers le commencement du XIIe siècle, le souvenir de Perunŭ était encore conservé aux environs de Kievŭ par un nom topographique. Ce nom disparut de bonne heure dans ces régions. Mais on le retrouve dans d'autres localités. M. N. Barsovŭ (1) signale un Perunovo, dans le bassin du Volga, et un Perynŭ, près de Novgorod-la-Grande, sur la rive gauche du Volkhovŭ, à l'endroit où s'élevait la statue de Perunŭ qui fut détruite par l'évêque Akim (Joachim) quand Novgorodŭ fut convertie au christianisme. La chronique de Novgorodŭ nous raconte ainsi cet épisode.

(1) *Očerki Russkoj istoričeskoj geografij*. (Varsovie, 1885.)

Digitized by Google

« En l'an 6497 (989), Vladimirŭ se convertit... L'évêque Akimŭ vint à Novgorodŭ et il détruisit les lieux de sacrifices (*trebišta*) et il fit renverser Perunŭ et il ordonna de le jeter dans le Volchovŭ et on le traîna dans la boue, en le fouettant de verges et en le frappant; et un démon entra dans Perunŭ et se mit à crier : « O malheur à moi; je suis tombé en ces mains impitoyables ! » Et il flotta à travers le grand pont et il jeta son bâton (ou sa massue) sur le pont; et aujourd'hui encore avec ce bâton des insensés se flagellent pour faire plaisir aux démons. Et il ordonna que personne ne le reçût; et un riverain de la Pidba (1) alla le matin au bord de la rivière au moment où Perunŭ échouait sur le bord et il le repoussa avec une perche : « Mon petit Perunŭ (Perušice), tu as jusqu'ici assez bu et mangé. Maintenant continue de flotter loin d'ici. » Et l'immonde objet disparut (2). »

Les mêmes détails sont répétés dans la compilation intitulée : *Annales abrégées des églises de Novgorod* qui figure dans le même recueil que la chronique. Un témoignage fort curieux est celui de l'Italien polonisé, Guagnini, qui publia en 1578 l'ouvrage intitulé *Sarmatiæ europææ descriptio*. « A cet endroit, dit Guagnini, s'élevait jadis l'idole de Perunŭ, là où est aujourd'hui le monastère de

(1) Ruisseau affluent du Volkhovŭ.

(2) *Chronique de Novgorod*, édition de la Commission archéographique, p. 1 et 2, Saint-Pétersbourg, 1879.

Digitized by Google

Perunŭ, ainsi nommé du nom de cette idole. Elle était adorée par les Novgorodiens. Elle représentait un homme tenant dans sa main une pierre à feu semblable à la foudre; car le mot *perunŭ*, chez les Russes et les Polonais, signifie foudre. En l'honneur de cette idole un feu de *bois de chêne* brûlait nuit et jour; si ce feu s'éteignait par la négligence des serviteurs chargés de le surveiller, ils étaient impitoyablement punis de mort. »

Ces détails très précis portent un caractère très sérieux de vraisemblance : mais où Guagnini les avait-il pris?

A ces témoignages purement historiques, on peut en ajouter d'autres. Le nom de Perunŭ se rencontre dans un très grand nombre de textes du XIVe et du XVe siècle relatifs à la religion des anciens Russes (1). Je ne relèverai que les principaux. Une charte galicienne de l'année 1302 désigne comme marquant la limite d'un domaine un chêne dit de Perunŭ (2). Dans un texte du roman d'Alexandre, le nom de Zeus est traduit par Perunŭ (3). Dans un texte apocryphe, le Dialogue des trois saints, on lit : « Il y a deux anges du tonnerre, l'Hellène Pe-

(1) Ils ont été relevés par M. Krek, *Einleitung in die slavische Literaturgeschichte* (2e édition, Graz, 1887, p. 384-386).

(2) Golovackij, *Chrestomathie russe* (cité par Máchal, *Mythologie slave*, en tchèque), p. 22.

(3) Afanasievŭ, *Vues poétiques des Slaves sur la nature*, I, p. 250.

Digitized by Google

runŭ et le juif Chorsŭ. » Ainsi l'existence de Perunŭ comme dieu du tonnerre est établie en Russie par une série de textes incontestables. Est-il le dieu suprême dont parle Procope de Césarée (θεὸν ἕνα ἁπάντων κύριον)? On ne peut l'affirmer; mais il est à coup sûr le producteur de la foudre (τῆς ἀστραπῆς δημιουργὸν) de l'historien byzantin (1).

Chez les Slaves méridionaux, serbes et bulgares, aucun texte historique ne mentionne le nom de Perunŭ. Il se rencontrerait dans une chanson populaire recueillie par Rakovski (2). Mais ce texte est fortement suspect. Le mot *perun*, au sens de tonnerre (voir plus loin), n'existe ni en serbe ni en bulgare. On est réduit à se rabattre sur quelques noms géographiques, botaniques ou autres. Tel est celui de la *perenuga* ou *perunika* commune aux Bulgares, aux Serbes et aux Croates et qui désigne l'*iris germanica*. On a fait remarquer que c'était peut-être le mot *veronica* défiguré par l'étymologie populaire. Mais la véronique n'a rien de commun avec l'*iris germanica*. On

(1) Procope, *De bello gothico*, livre III, ch. XIV.

(2) Dans l'ouvrage intitulé *Gorski Pŭtnikŭ*, le Pèlerin de la forêt. Je n'ai pas sous les yeux le *Gorski Pŭtnikŭ*. Les vers où il est question de Perunŭ sont relevés dans le *Dictionnaire bulgare* de Duvernois (Moscou, 1886). Rakovski comme Verković est absolument suspect. M. le Dr I. Šišmanovŭ, de Sofia, qui connaît admirablement le folklore bulgare, m'a déclaré dans une lettre récente qu'il n'avait rencontré nulle part le nom de Perunŭ.

Digitized by Google

a observé, d'autre part, que la même plante s'appelle aussi en serbe *bogiša* et qu'elle passe pour guérir certaines maladies (*Bogiša*, la plante divine, de *Bog*, dieu). On cite en Bulgarie une montagne appelée Perin planina ou Piren planina et l'on veut que ce soit la montagne de Perunŭ. Ce rapprochement est admis par de graves autorités, MM. Miklošich et Krek. M. Constantin Jireček (1) rattache avec plus de vraisemblance cette dénomination à l'albanais *perdon* qui veut dire le *couchant*.

Chez les Slovènes on a prétendu constater l'existence de Perunŭ comme nom d'homme. M. Krek, qui est Slovène lui-même, cite un village de Perun (Perunja ves), un pic de Perun (Perunj vrh). Un bois de Perun se rencontre aux environs de Poljica sur le littoral croate. Mais il faudrait savoir de quelle époque datent ces noms. Ils peuvent être de récente fabrication. Perun, nom propre, si tant est qu'il existe, n'est-il pas tout simplement un sobriquet?

Remontons vers le nord. Dans les chansons slovaques recueillies par Kollar, on voit figurer un dieu Parom qui lance la foudre :

Buoh Parom za oblakami;
A vidi to nahnévany.
Tresk! zahrmi jej do čela
Hned i z deckem zkamenéla.

(1) *Histoire des Bulgares* (édition russe), Odessa, 1882.

Digitized by Google

Le dieu de Parom derrière les nuages
Vit cela irrité.
Soudain il lance la foudre sur son front.
Aussitôt avec son enfant elle fut pétrifiée (1).

Ou bien encore :

Za onijeh časov
Za starych Bohov
Za Boha Paroma.

Dans ces temps-là,
Au temps des dieux anciens,
Du dieu Parom.

Ces textes sont classiques et personne jusqu'ici ne les a contestés. J'aimerais cependant les voir confirmer par d'autres témoignages que celui de Kollar (2). J'aimerais à savoir à quelle époque ils remontent. Kollar avait une terrible imagination et un esprit fort peu critique. D'après le Dictionnaire tchèque de Kott (*sub voce* : Perun), on trouve aussi dans les pays slovaques les formes Param et Baram, un verbe *peruntati*, frapper de la foudre, et un adjectif *perunský*, qui a rapport à la foudre. En Bohême le nom de Perun n'existe pas dans des textes anciens ou authentiques. On le cite comme nom de personne (Krek, p. 389). Mais ce peut être,

(1) Il s'agit d'une mère qui s'est permis de nettoyer son enfant avec un morceau de pain et qui a profané ainsi le don le plus précieux de la divinité.

(2) Voir mon étude sur Kollar et la poésie panslaviste dans le volume intitulé *Russes et Slaves* (Paris, 1890).

Digitized by Google

comme en slovène, un sobriquet. Les noms d'agent en *oun* ne sont pas rares en tchèque : *běhoun*, le coureur; *křikloun*, le crieur, etc.

Chez les Slaves baltiques ou polabes, le jeudi s'appelait *perendan* (1). Le mot semble fabriqué sur l'allemand *donnerstag*. Mais le mot *peren* désigne-t-il le tonnerre ou le dieu du tonnerre ?

Est-ce Perunŭ qu'il faut reconnaître dans le Proven de Helmold (2) ? « Nous arrivâmes, dit Helmold, dans la Slavie ultérieure, et nous pénétrâmes dans une forêt. Là, parmi des arbres très vieux, nous vîmes *des chênes* consacrés à Proven, dieu de ce pays; ils étaient entourés d'un enclos en bois où l'on pénétrait par deux portes. Tous les villages de ce pays abondent en pénates et en idoles, mais ce lieu est le sanctuaire de toute la région. Le peuple, le roi et les prêtres s'y réunissent pour les jugements. L'accès du sanctuaire n'est permis qu'aux prêtres et à ceux qui veulent sacrifier ou à ceux qui sont en péril de mort et auxquels le droit d'asile n'est pas refusé, car les Slaves ont tant de respect pour leurs sanctuaires qu'ils ne veulent même pas laisser souiller du sang d'un ennemi le pourtour du temple. »

(1) Schleicher, *Laut und Formenlehre der polabischen Sprache*. Saint-Pétersbourg, 1871.

(2) Helmold, *Chronica Slavorum*, I, 83 (Réimpression des *Monumenta* de Pertz. Hanovre, 1868).

Digitized by Google

On trouve ailleurs dans Helmold (1) un dieu Prove : « Deus Altenburgensis terræ », c'est-à-dire particulièrement honoré à Stargard. Ce dieu n'a pas de statues (« quibus nullæ sunt effigies expressæ »). Ces noms de Prove et de Proven sont peut-être identiques à celui de Perunŭ. Helmold connait non seulement le nom de l'idole, mais celui du prêtre qui la servait (2).

Un dieu nommé Porenutius était, au témoignage de Saxo Grammaticus, honoré à Arkona, dans l'île de Rügen (3). Ce nom de Porenutius pourrait représenter une forme Porenovič, fils de Poren (Perunŭ?). Nous n'avons guère d'exemple sérieux de la filiation des dieux slaves. En tous cas, la description de cette divinité baltique ne ressemble guère à celle que la chronique russe nous donne de l'idole de Perunŭ. L'idole d'Arkona avait quatre visages, un cinquième visage sur la poitrine; la main gauche touchait le front de ce visage et la main droite le menton. On ne se figure guère un dieu du tonnerre dans cette attitude méditative (4).

(1) I, 52 et 93.

(2) « Visitavit Altenburg, dit-il en parlant de l'évêque, et receptus est a barbaris habitatoribus terræ illius quorum deus erat Prove. Porro nomen flaminis qui preerat superstitioni eorum erat *Mike*. » Il sait aussi le nom du prince qui s'appelait « Rochel, de semine Krutonis ».

(3) Saxo Grammaticus, éd. Holder (Strasbourg, 1886, p. 578).

(4) « Hæc statua quatuor facies repræsentans quintam pectori insertam habebat, cujus frontem leva, mentum dextera tangebat. » Helmold fait remarquer (I, 83) que les Slaves bal-

Digitized by Google

En Pologne on signale un certain nombre de localités qui s'appellent encore aujourd'hui *Peruny*, *Piorunow*; ce sont peut-être tout simplement des localités sur lesquelles la foudre est tombée naguère. Le mot *piorun* est d'ailleurs couramment employé pour désigner la foudre et fournit même un certain nombre de dérivés. On connaît certaines pierres sous le nom de *piorunek* (1). Un récit recueilli en Galicie dans le cercle de Tarnobrzeg, chez les Lasovakis, semble prouver que le souvenir du Piorun ou Peroun païen vit encore dans ces contrées (2). En voici la traduction :

« Un certain seigneur avait l'habitude d'aller le dimanche à la chasse. Un dimanche il partit à la chasse, et quand vint l'heure de la messe il n'avait encore rien tué. Tout à coup un nuage noir ouvrit le ciel et le *tonnerre se fit entendre dans le lointain*. Le seigneur regarda et aperçut sur la rivière un gros et laid oiseau noir perché sur une pierre. « Je n'ai rien tué, se dit-il, il faut au moins que je tue ceci. » En même temps il se souvint que depuis sept ans il portait dans sa carnassière une cartouche bénite. Il en charge son fusil et le vilain oiseau

tiques aiment les idoles polycéphales : « Multos etiam duobus vel tribus vel eo amplius capitibus exsculpunt. »

(1) « Vulgus nostrum lapillos quosdam, virgæ in lapidem versæ et confractæ similes putat esse fulminis. » (Linde, *Dictionnaire polonais*, au mot *piorun*.)

(2) Il a été publié dans l'*Archiv für slavische Philologie*, t. V, p. 631.

Digitized by Google

tombe. Le seigneur le ramasse, le regarde, il n'avait jamais rien vu d'aussi affreux.

« C'est dommage, dit-il, d'avoir perdu une cartouche pour un si vilain oiseau. » Mais il entend derrière lui une voix qui lui crie : « Ne regrette point ce que tu as fait; voilà sept ans que je poursuis cet oiseau et je ne puis l'atteindre. Tandis que tu le visais, je te visais, toi ; si tu ne l'avais pas tué, je t'aurais tué. » Le seigneur eut peur, regarda et vit devant lui un homme gigantesque, grand comme un arbre, armé d'un fusil long comme un tronc. C'était *Pieron* qui chasse toujours ces vilains oiseaux. Ils s'appellent les volages parce qu'ils volent très vite. Pieron saisit le seigneur par la main et conversa longtemps avec lui; ils examinèrent mutuellement leurs fusils et Pieron lui dit qu'il ne chassât jamais le dimanche, puis il s'envola comme le vent. »

Nous avons réuni ici tous les textes où le nom de Perunŭ apparaît sous sa forme originale ou plus ou moins défigurée. C'est un dieu du tonnerre et de l'orage. Nous laissons à dessein de côté tous les rapprochements qui ont été proposés soit avec le lithuanien, soit avec le sanscrit (1). Sans recourir à des analogies suspectes, le nom de Perunŭ s'explique suffisamment par ses seuls éléments slaves.

(1) La mythologie lithuanienne est encore à faire. Sur ces rapprochements, voir Krek, *Einleitung*, p. 385.

Digitized by Google

Ounŭ, *unŭ*, est un suffixe d'agent. Il se trouve en slavon : *bĕgunŭ*, fugitif; *vĕdunŭ*, magicien. Il s'emploie encore aujourd'hui couramment en russe : *opekunŭ*, un tuteur; *govorunŭ*, un bavard; *igrunŭ*, un joueur, etc. Nous savons d'autre part, par le russe, le polonais et le slovaque, que perunŭ, piorun, parom veut dire la foudre. Les autres langues slaves emploient exclusivement pour désigner le tonnerre la racine *grem* ou *grom*. Que veut dire la racine *per*? Elle exprime une idée d'effort violent, de coup. *Perą* en slavon veut dire : je frappe (1). Perunŭ est donc le frappeur. C'est là une épithète qui convient bien au dieu du tonnerre.

C'est peut-être à Perunŭ que songe Procope dans le passage souvent cité : « Ils reconnaissent un seul Dieu producteur de la foudre et lui offrent des bœufs et toute espèce de victimes » (De bello gothico, III, 14).

Le rôle qu'il joue dans le panthéon des Slaves païens, le prophète Élie le joue dans le folklore des Slaves chrétiens, particulièrement de ceux qui sont restés les plus fidèles aux traditions primitives, des Russes, des Serbes et des Bulgares. Nous avons vu plus haut, dans un traité conclu entre les Russes et les Grecs, les Russes païens jurer *par Perunŭ* et les chrétiens *devant saint Élie*. Est-ce par un pur hasard que le prophète biblique est opposé au dieu du tonnerre?

(1) Miklošich. *Etymologisches Wœrterbuch*, sub voce.

Digitized by Google

Élie dans la Bible apparaît comme un maître des éléments. Les eaux et le feu du ciel lui obéissent.

Il annonce au roi Achab « que pendant sept années il n'y aura ni rosée, ni pluie, sinon sur sa parole »; il fait descendre le feu du ciel qui consume l'holocauste: il annonce et rend la pluie à la terre desséchée. Il se tient devant l'Éternel. « Et voici l'Éternel passait et un grand vent impétueux, qui fendait les montagnes et brisait les rochers, allait devant l'Éternel; mais l'Éternel n'était point dans ce vent. Après le vent, il se fit un tremblement, mais l'Éternel n'était point dans ce tremblement. Après le tremblement venait un feu, mais l'Éternel n'était point dans ce feu. Après ce feu on entendait un son doux et subtil (1). »

Élie ne meurt pas d'une mort naturelle, mais il est enlevé au ciel d'une façon miraculeuse... « Et comme ils continuaient le chemin et qu'ils marchaient en parlant, voici un chariot de feu et des chevaux de feu qui les séparèrent l'un de l'autre. Et Élie monta aux cieux par un tourbillon. Et Élisée, le regardant, criait : « Mon père, mon père! Et il ne le vit plus (2). »

Évidemment ces récits devaient charmer des imaginations obsédées par le mythe d'une divinité qui préside aux grands phénomènes de l'atmo-

(1) I *Rois*, xxx, 19
(2) II *Rois*, ix, 14.

Digitized by Google

sphère, à la foudre, aux éclairs. Un savant grec, M. Politis, dans son étude sur le soleil (Ἥλιος) dans les traditions populaires grecques, s'est efforcé d'identifier saint Élie à Hélios. Le rapprochement avait déjà été fait par Voltaire dans le *Dictionnaire philosophique*. Il est très possible que l'identité des deux mots ait agi sur les imaginations des Grecs qui furent les instituteurs religieux des Russes. Le culte de saint Élie se développa d'une façon toute particulière dans les pays grecs; plusieurs chapelles ou monastères de Constantinople étaient placés sous son invocation : on lui dédiait des chapelles sur les hauteurs (1). Le treizième jour des calendes d'août, les Grecs célébraient des jeux scéniques pour rappeler l'ascension d'Élie au ciel (2).

Parmi les personnages de l'Ancien Testament, Élie était évidemment l'un de ceux qui avaient le plus vivement frappé l'imagination des néophytes russes, Slaves ou Varègues. Il leur rappelait tout ensemble le Perunŭ slave et le Thor scandinave qui roule sur un char attelé de deux boucs en faisant jaillir les étincelles des nuages et retentir le bruit du tonnerre. Saint Élie est de tous les saints du chris-

(1) Kondakov, *Les églises et les monuments de Constantinople* (en russe, Odessa, 1886).

(2) *Legatio Liutprandi* (Léon le Diacre, éd. Bonn, p. 356) : « Decimo tertio kalendas augusti quo die leves Græci raptionem Eliæ prophetæ ad cœlos ludis scenicis celebrant. » Je dois communication de ce texte à l'obligeance de M. Schlumberger.

Digitized by Google

tianisme le premier que la Russie ait adopté; il est l'un de ceux dont le culte est resté le plus tenace et le plus populaire. Ce char qui avait enlevé dans les cieux le prophète biblique, aujourd'hui encore le paysan moscovite croit l'entendre rouler les jours d'orage. On invoque Élie contre les blessures produites par les armes à feu — c'est-à-dire par les armes tonnantes, — on l'invite à lancer la foudre et les éclairs contre les ennemis de Dieu. C'est de lui que dépendent la rosée, la pluie, la grêle, la sécheresse. L'office du jour de sa fête dit qu'il peut donner la pluie ou la retenir. En temps de sécheresse, on récite une prière ainsi conçue : « Élie par sa parole retient la pluie et par sa parole il la fait tomber. Nous t'en prions donc, ô Seigneur, par ses prières envoie l'eau du ciel sur la terre. » Sa fête a lieu le 20 juillet (2 août), c'est-à-dire dans la saison des grands orages et des grandes sécheresses.

Novgorodŭ avait au moyen âge deux églises, l'une d'Élie l'humide, l'autre d'Élie le sec. On allait en procession à l'une ou à l'autre, suivant les besoins des laboureurs.

Le 20 juillet (2 août), le paysan russe s'attend à voir de l'orage ou de la pluie. Un temps sec ce jour-là annonce de nombreux incendies. Le saint, quand il voyage dans son char de feu, épargne les champs des laboureurs charitables et ravage ceux des avares. Dans le gouvernement de Kurskŭ et de

Digitized by Google

Voronežŭ, à la fin de la moisson, on laisse sur le terrain une poignée d'épis nouée en l'honneur du prophète Élie. C'est ce qu'on appelle nouer la barbe d'Élie.

Serait-ce un vague ressouvenir de la barbe d'or de Perunŭ.

Dans certaines provinces on célèbre encore de véritables sacrifices. Dans le gouvernement de Kaluga on égorge une pièce de bétail, on la fait cuire, on vend sa chair et on donne à l'église l'argent recueilli. Ailleurs on tue un bœuf ou un veau et on se réunit dans un banquet pour le manger; ou bien encore on égorge de jeunes agneaux et on fait bénir leur chair par le prêtre (1).

D'après une légende de la Bukovine, Dieu, au lendemain de la création, vit le paradis envahi par tous les démons que Satan avait créés. Il ordonna à Élie de mettre en mouvement le tonnerre et les éclairs. Élie fit retentir tant de tonnerres et tomber tant d'eau que les démons furent précipités sur la terre.

D'après une autre légende de la même province, Dieu ayant créé le monde fit aussi le tonnerre et les éclairs et les confia au diable. Mais il en usa si mal que Dieu chargea Élie de les lui reprendre et de les rapporter au ciel.

(1) Afanasievŭ, *Vues poétiques des Slaves sur la nature*, t. I, *passim*.

Digitized by Google

Chez les Slaves méridionaux, le rôle du prophète Élie n'en est pas moins considérable. Il est qualifié par l'épithète de *gromovnik* (1), c'est-à-dire le tonnant, et il tient une grande place dans les épopées populaires. Elles nous racontent comment le monde fut partagé entre saint Jean, saint Pierre et saint Élie. Élie eut pour sa part les nuages et le tonnerre. Il punit les méchants en fermant les sources du ciel, « si bien que les petits enfants en sont réduits à lécher le sable aride (2). »

Le jour de la Saint-Élie (Ilinŭ denŭ) est, en Bulgarie, un jour férié, une fête officielle. Ce jour-là on célèbre dans certains cantons des rites analogues à ceux que nous avons mentionnés plus haut en Russie et qui ont une allure singulièrement païenne (3).

(1) Nodilo, *Rad Akademie Jugoslavenske* (Mémoires de l'Académie d'Agram, t. LXXXIX).

(2) Veselovskij, *Recherches sur les origines de la poésie religieuse en Russie*, Saint-Pétersbourg, 5e fasc., p. 82-83, et 8e fasc. (Mémoires de l'Académie des Sciences.)

Sbornikŭ (Recueil de folklore bulgare, de science et de littérature), Sofia, années 1889 et suivantes, t. III, p. 15; t. V, p. 29; t. X, p. 24. Voir aussi, dans le recueil de poèmes publié par les frères *Miladinovci*, p. 525.

(3) Saint Élie joue également un rôle considérable dans le folklore et le culte en Roumanie. Sa fête est célébrée dans toutes les campagnes. Il frappe de la foudre ceux qui se permettraient de travailler ce jour-là; une semaine entière, du 20 au 27 juillet, lui est consacrée. Cette semaine est close par le petit Saint-Élie. Celui-là est encore plus redoutable que le grand Saint-Élie. Il assomme les mécréants avec sa béquille.

Digitized by Google

En 1886, un Tchèque résidant dans la Bulgarie méridionale, M. Voraček, fut témoin d'une fête de Saint-Élie célébrée à Javorovo, à 20 kilomètres de Philippopoli (1). Voici le résumé de son récit.

Les paysans commencent par égorger une génisse sur une colline plantée de chênes. L'égorgement a un caractère vraiment rituel. Le sacrificateur ôte son bonnet, fait le signe de la croix, ainsi que tous les assistants et procède à l'immolation en disant : « Que saint Élie nous soit en aide. » L'animal tué est coupé en morceaux et sa chair cuite dans des marmites. Seuls les hommes assistent à l'opération.

La viande une fois cuite, les femmes et les enfants arrivent : ils font le signe de la croix en répétant : « Que saint Élie nous soit en aide. » Le sacristain et le prêtre se présentent à leur tour avec l'encensoir, le goupillon et des cierges. Le prêtre bénit l'eau.

Les femmes ont apporté des vases; quelques-unes du pain, de l'eau-de-vie et du vin. Chacune reçoit une portion de soupe et quelques morceaux de viande. Un banquet champêtre s'organise; la fête se termine par le choro traditionnel (2). D'après

Ses églises sont fort nombreuses (Renseignements communiqués par Calojano, de Bucarest).

(1) *Sbornik Slovanský* (Revue slave en tchèque), t. V, Prague, 1886.

(2) Danse nationale.

Digitized by Google

M. Voraček, cette solennité se célèbre dans la plus grande partie de la région du Rhodope. Il signale encore dans cette région de nombreuses ruines de chapelles consacrées à saint Élie.

Dans les chants serbes et croates, Élie est appelé le cocher céleste. Il frappe les démons de la foudre sur l'ordre de Dieu. Il joue encore un autre rôle. C'est lui qui mange la lune et il la dévorerait tout entière si Dieu ne remplaçait ce qu'il a absorbé (1).

Les Slovènes se figurent les vents comme des frères ennemis qui passent leur temps à se quereller. Saint Élie déchaîne sur eux la pluie pour les calmer (2).

Ainsi chez les Russes, les Serbes, les Bulgares et les Slovènes, saint Élie apparaît comme le saint du tonnerre, le grand maître de la pluie, des vents et des orages. Il n'est pas téméraire de supposer que son culte s'est substitué à celui du Zeus slave, du Perunŭ dont l'existence est si clairement attestée par les anciens textes russes.

Le chêne paraît avoir été l'arbre sacré de Perunŭ comme il était l'arbre sacré de Zeus.

Nous avons mentionné plus haut le texte galicien qui désigne un chêne de Perunŭ comme limite d'un champ et le texte de Helmold sur le chêne qui figurait dans le sanctuaire du dieu Proven. Dans la

(1) Fr. Krauss, *Sagen und Mærchen der Südslaven*, I, 64.
(2) *Kres* (Revue slovène), IV, 402.

Digitized by Google

Vie de l'évêque Otto de Bamberg, par Herbord (1), il est question d'un grand chêne qui s'élevait non loin de Stettin et près duquel une source jaillissait. Le peuple le vénérait comme étant habité par un dieu. Un autre chêne sacré est mentionné chez les Slaves de Russie par Constantin Porphyrogénète (2). Il raconte un voyage des Russes sur le Dnieper :

« Quand ils arrivent, dit-il, dans l'île de Saint-Georges, ils font leurs sacrifices dans cette île parce qu'il s'y trouve *un très grand chêne* et ils offrent des oiseaux vivants. Ils fichent des flèches en rond autour de l'arbre et y déposent aussi des morceaux de pain, de la viande et un peu de tout ce qu'ils possèdent suivant leur coutume. Et ils tirent au sort en ce qui concerne les oiseaux pour savoir s'ils doivent les tuer, les manger, ou les laisser en vie (3). »

(1) II, 31. Cette Vie qui figure dans les *Monumenta* de Pertz (t. XII) a été imprimée à Hanovre *in usum scholarum* (1868).

(2) *De administrando imperio*, ch. IX.

(3) Le Règlement ecclésiastique de Pierre le Grand (1721) signale encore, parmi les superstitions, la coutume de faire des prières sous un chêne dont le prêtre distribue ensuite les branches aux fidèles. Dans la Petite Russie on croit que, lors des orages, Dieu ou saint Élie poursuit les démons qui se cachent dans les maisons, les églises, sous certains arbres, notamment sous *un chêne* (Máchal, p. 63).

Voici le texte du Règlement de Pierre le Grand (§ V) : « Il peut se rencontrer aussi certaines cérémonies inconvenantes et même préjudiciables. Nous avons entendu dire que

Digitized by Google

Le chroniqueur tchèque Cosmas, qui évite avec soin tous les détails un peu précis sur le culte païen, parle seulement du culte des bois et des arbres (*lucos et arbores*) sans désigner particulièrement le chêne. Un autre texte bohême, l'Homiliaire de l'évêque de Prague, mentionne également le culte des bois et des arbres (*lucos et arbores*), mais sans désigner le chêne (1).

Cet arbre est mentionné positivement dans la chronique de Hajek (XVIe siècle). Hajek mérite peu de créance pour tout ce qui concerne l'histoire proprement dite; il était peut-être mieux informé des croyances populaires. Il raconte (*ad annum* 991) que sur la colline de Petřin (Lorenzberg), qui domine à Prague la rive gauche de la Vltava, les Tchèques allumaient pendant l'hiver, près d'un grand chêne, un feu auprès duquel apparaissaient des formes fantastiques.

En serbe, une espèce de chêne s'appelle *grm*. On

dans la Petite Russie, à un certain jour de fête on conduit en procession une femme à laquelle on donne le nom de Piatnica (Paraskeva, Vendredi) et que près de l'Église le peuple lui rend hommage par des présents dans l'espoir d'en obtenir quelques présents. De même dans un autre endroit les popes rassemblés avec le peuple récitent des prières *devant un chêne*, après quoi *ils distribuent les branches au peuple* comme signe de bénédiction. » (Traduction Tondini, Paris, 1874.)

(1) *Das Homiliar des Bischofs von Prag, Beitræge zur Geschichte Bœhmens*, I. Prag. — 1863 (ce texte est du XIIe siècle).

Digitized by Google

a été tenté de rapprocher ce nom de la racine *grm*, tonner. Mais *grŭmŭ* en slavon a un sens beaucoup plus général; il désigne un bouquet d'arbres (1) et n'a rien de commun avec l'idée du tonnerre. Il est possible cependant que l'étymologie populaire ait établi ici un rapprochement qui n'existait pas dans l'origine.

SVANTOVIT

Si Perunŭ était le grand dieu de la Russie kievienne et novgorodiennne, Svantovit était le grand dieu des Slaves de l'ile de Rügen et du littoral baltique. C'est ce que nous atteste Helmold au chapitre 52 de sa Chronique : « Parmi les nombreux dieux des Slaves domine Zvantevith, dieu de la terre des Rugiens. C'est celui dont les oracles sont les plus certains. A côté de lui les autres dieux ne sont que des demi-dieux. Aussi pour l'honorer particulièrement ont-ils pris l'habitude de lui sacrifier chaque année un chrétien désigné par le sort. En outre, ils envoyaient chaque année de toutes les provinces slaves des contributions pour les sacrifices. Ils ont un respect extraordinaire pour le temple de ce dieu; ils n'admettent pas facilement qu'on jure par lui, ni que ses abords soient souillés

(1) Miklošich, *Etymologisches Wœrterbuch*, p. 80.

Digitized by Google

même en temps de guerre (1). De toutes les provinces des Slaves on vient chercher des oracles et on envoie de quoi faire des sacrifices. Les marchands qui arrivent dans ce pays n'ont pas la faculté de vendre ou d'acheter s'ils n'ont pas offert quelque objet de prix sur leurs marchandises. Ce n'est qu'après cette offrande qu'ils peuvent exercer leur commerce. »

Ailleurs (2) Helmold raconte comment, en l'année 1168, Valdemar, roi de Danemark, attaqua l'île de Rügen avec une grande armée et une flotte considérable. Il s'empara de l'île, et les habitants, pour se racheter, consentirent à tout ce qu'il demanderait. Il fit donc apporter une très ancienne idole de Zvantevith qui était adorée par toute la nation des Slaves, ordonna de lui passer une corde au cou, de la couper en morceaux et de la jeter au feu. Il détruisit son temple, tout son culte, et pilla son riche trésor... Un peu plus loin (3), Helmold, qui, comme nous le verrons tout à l'heure, iden-

(1) *Helmoldi presbyteri Chronica Slavorum*, édition de Pertz *in usum scholarum*, Hanovre, 1868. Livre I, 6. « Nam neque juramentis facile indulgent, neque ambitum fani vel in hostibus temerari patiuntur. » Ce passage assez obscur est expliqué par les lignes suivantes du chap. 83 : « Tantam enim sacris suis Sclavi exhibent reverentiam, ut ambitum fani nec in hostibus sanguine pollui sinant. Jurationes difficillime admittunt, nam jurare apud Sclavos quasi perjurare est ob vindicem deorum iram. »

(2) Liv. II, chap. XII.

(3) Même chapitre.

Digitized by Google

tifie Svantovit à saint Vit ou saint Guy, insiste encore sur l'importance du culte de Svantovit : « Il était, dit-il, le premier de tous les dieux slaves, celui qui donnait les plus glorieuses victoires, qui rendait les oracles les plus certains. Aussi de notre temps a-t-on vu non seulement les Vagriens, mais encore toutes les provinces slaves, envoyer des tributs annuels à Rügen et proclamer Zvantevith le dieu des dieux. Chez eux le roi est peu considéré en comparaison du prêtre. Car c'est le prêtre qui interprète les oracles et qui explique les sorts. Il dépend des sorts et le roi et le peuple dépendent de lui (1). Or ils sacrifiaient parfois un chrétien et affirmaient que les dieux étaient surtout réjouis par le sang chrétien... » — « L'or et l'argent pris sur les ennemis étaient en partie versés dans le trésor de Zvantevith (I, 38). »

Le culte de Svantovit est encore mentionné par Saxo Grammaticus : « Il y avait, dit-il, chez les habitants d'Arkona, dans l'île de Rügen, une idole particulièrement honorée par les indigènes et par les peuples d'alentour, mais faussement désignée par le nom de saint Vit (2) » Plus loin (3) il décrit le temple d'Arkona : « Au milieu de la ville était

(1) Cf. I, 6 : « Flaminem suum non minus quam regem venerantur. »

(2) *Historia Danica*, éd. Holder. Strasbourg, 1886, liv. XIV, p. 444. « Erat enim simulacrum urbi præcipua civium religione cultum... sed falso sacri Viti vocabulo insignitum. »

(3) *Ibid.*, p. 565.

Digitized by Google

une place où se dressait un temple de bois fort beau, respectable, non seulement par la magnificence de son culte, mais aussi par l'idole qu'il renfermait. L'extérieur ou l'enceinte de l'édifice était orné de ciselures délicates (*accurato celamine*) grossièrement peintes et représentant divers objets (1).

« On n'y entrait que par une seule porte. Le temple lui-même était entouré d'une double enceinte : l'enceinte extérieure était recouverte d'un toit rouge; l'enceinte intérieure était composée de tentures soutenues par quatre poteaux et ne communiquait avec l'extérieur que par le toit. Dans l'édifice se dressait une immense idole; elle était beaucoup plus grande que nature; elle avait quatre cous et quatre têtes (2); deux semblaient regarder la poitrine et deux le le dos; par devant et par derrière l'une semblait regarder à droite et l'autre à gauche. La barbe était rasée, les cheveux tondus à la manière des Rugiens. Elle tenait dans sa main droite une corne

(1) Cf. Thietmar, *Chron.* livre VI. Description du temple des Riedariens.

(2) Ces idoles polycéphales sont fréquentes chez les Slaves baltiques. Cf. le dieu Triglav, le dieu Porenutius à quatre têtes, plus une cinquième sur la poitrine. « Multos [deos] duobus vel tribus, vel eo amplius capitibus exsculpunt » (Helm, I, 83). « Dum in urbe Brandenburgensi ydolum tribus capitibus inhonestum ab incolis coleretur » (*Chronique de Pulkawa, ad annum* 1156, *Fontes rerum Bohemicarum*, tome V, Prague, 1893, p. 89).

Digitized by Google

fabriquée de divers métaux; chaque année le prêtre la remplissait de vin (*mero*) (1), et d'après l'état de ce breuvage il prédisait les moissons de l'année suivante. La main gauche tenait un arc, le bras pendant au corps. Une tunique enveloppait le corps de l'idole et descendait jusqu'aux jambes; elle était faite de différents bois et si habilement rattachée aux genoux que le point de contact ne pouvait être aperçu qu'après un minutieux examen. Les pieds étaient appuyés sur le sol, mais on ne voyait pas comment ils y étaient fixés.

« Près de l'idole on voyait un frein, une selle et différents insignes de la divinité. On admirait surtout une épée colossale dont le fourreau et la poignée étaient en argent et remarquablement ciselés.

« Voici comment on célébrait la grande fête de son culte. Une fois par an, après la récolte, une foule nombreuse se réunissait devant le temple, sacrifiait des têtes de bétail et prenait part à un grand festin religieux. Le prêtre, qui, contrairement à la mode du pays, portait la barbe et les cheveux fort longs, avait seul le droit d'entrer dans le sanctuaire. Le jour qui précédait la fonction sacrée, il nettoyait soigneusement avec un balai le temple où seul il avait le droit d'entrer, en faisant bien attention de retenir son haleine. Chaque fois qu'il avait besoin de respirer, il courait à la porte

(1) Ou plus vraisemblablement d'hydromel.

Digitized by Google

afin que la divinité ne fût pas souillée par le contact d'un souffle humain (1).

Le lendemain, le peuple étant rassemblé devant les portes, il enlevait le vase de la main de l'idole et examinait si la quantité de liquide avait diminué par rapport à une marque faite d'avance; dans ce cas, il prédisait de la disette pour l'année suivante. Dans le cas contraire, il prédisait l'abondance. Suivant ces pronostics, il prévenait d'avoir à user d'une façon plus ou moins large des biens de la terre. Ensuite il répandait aux pieds de l'idole, en guise de libation, le breuvage de l'année précédente et remplissait la corne d'une nouvelle liqueur. Et, après avoir vénéré la statue en faisant semblant de lui offrir à boire, il lui demandait par une invocation solennelle toutes sortes de biens pour lui-même et pour la patrie, la richesse et la gloire pour les citoyens. Puis il avalait d'un seul trait le contenu du vase, le remplissait de nouveau et le remettait dans la main droite de la statue.

« Ensuite on plaçait devant la statue un gâteau assaisonné de miel, rond et presque aussi haut que la taille d'un homme. Le prêtre se mettait derrière ce gâteau et demandait au peuple s'il le voyait. Si le peuple répondait affirmativement, il exprimait le vœu de ne pas être vu l'année suivante. Ce vœu

(1) *Le Domostroï* (Ménagier russe du XVIe siècle) prescrit au fidèle qui baise la Croix ou les images de retenir soigneusement son haleine.

Digitized by Google

avait pour objet, non pas la destinée du prêtre ou du peuple, mais l'abondance de la moisson future (1). Puis il saluait la foule au nom de l'idole, l'engageait à persévérer dans sa dévotion et dans ses sacrifices et lui promettait comme récompense très certaine des victoires sur terre et sur mer.

« Le reste du jour était consacré au festin; on mangeait la chair des victimes, on les obligeait à servir à l'intempérance. Dans ce festin, c'était faire acte de piété que de violer la sobriété, il était inconvenant de l'observer. Chaque année tous les hommes et toutes les femmes payaient une pièce de monnaie pour le culte du dieu. On lui assignait un tiers du butin comme s'il avait contribué à le faire obtenir. Il avait à son service trois cents chevaux

(1) Le dernier soir de l'année, dans la Petite Russie, on apprête beaucoup de gâteaux pour le souper. On les dresse devant le père de famille et on fait sortir les enfants. Ils rentrent et demandent où est le père. « Ne me voyez-vous pas, mes enfants? — Non, papa. — Dieu veuille qu'il en soit toujours ainsi, — c'est-à-dire que nous ayons toujours autant de blé que ce soir. » (*Expédition ethnographique dans la Russie du S.-O.* Matériaux recueillis par Tchoubinsky (Čubinskij), tome III, Saint-Pétersbourg, 1872.) Le même fait est noté par Schein (Šejnŭ) dans le gouvernement de Mogilevŭ (*Materialy dlja izučenija byta... séverno-zapadanago kraja.* Tome I, 2e partie, p. 607). En Herzégovine (d'après Karadžić, *Dictionnaire serbe*, sub voce *milati se*), deux personnes mettent entre elles le pain ou gâteau de Noël *česnica* et l'une dit à l'autre : « Me vois-tu? » L'autre répond : « Un peu. » Le premier réplique : « Puissé-je ne pas te voir même un peu l'année prochaine. » (C'est-à-dire : puisse le blé être si abondant et le pain si gros qu'on ne te voie pas derrière lui.)

Digitized by Google

et trois cents cavaliers; tout ce qu'ils acquéraient par les armes ou par le vol était confié à la garde du prêtre; il fabriquait des insignes ou des ornements (avec les métaux); on conservait ces dépouilles dans des coffres qui renfermaient des sommes d'argent considérables et des étoffes de pourpre usées; on y entassait aussi tous les présents publics ou privés recueillis par des quêteurs assidus.

« Cette statue, qui recueillait les tributs de toute la Slavie, recevait aussi les dons des rois limitrophes, et ces dons étaient parfois de véritables sacrilèges. Ainsi le roi de Danemark, Sueno, pour se la rendre favorable, lui fit hommage d'un vase précieux, préférant une religion étrangère à la sienne. Plus tard il fut puni de ce sacrilège par une mort tragique. Ce dieu avait encore des temples en beaucoup d'endroits; ils étaient servis par des prêtres d'ordre inférieur. Il avait un cheval à lui de couleur blanche; c'était un crime d'arracher les poils de sa crinière ou de sa queue. Seul le prêtre avait le droit de le faire paître et de le monter. Au dire des Rugiens, Svantovitus (c'est ainsi que s'appelait l'idole) guerroyait sur ce coursier contre ses ennemis. La principale raison de cette croyance était le fait suivant : le matin le coursier apparaissait souvent couvert de sueur et de boue comme s'il avait parcouru de grands espaces. Ce cheval servait aussi à prendre les augures : voici com-

Digitized by Google

ment (1). Quant il s'agissait d'entreprendre quelque guerre, les prêtres disposaient devant le temple un triple rang de lances. On liait deux lances transversalement la pointe en bas. Au moment d'entreprendre l'expédition, on faisait une prière solennelle, le cheval était amené par un prêtre; si, pour franchir les rangées de lances, il partait du pied droit,

(1) D'après Thietmar, les Slaves habitants de la ville Riedegast (Rethra?) se servaient aussi du cheval pour connaître l'avenir : « Cum huc idolis immolare seu iram eorum placare conveniunt, sedent hi duntaxat cæteris astantibus et invicem clanculum mussantes terram cum tremore infodiunt, quo sortibus emissis rerum certitudinem dubiarum perquirant. Quibus finitis, cespite viridi operientes equum qui maximus inter alios habetur et ut sacer ab his veneratur super fixas in terram duarum cuspides hostilium inter se transmissarum supplici obsequio ducunt et præmissis sortibus [quibus id] exploravere prius, per hunc quasi divinum denuo auguriantur. » (*Chronicon*, VI, 24.) Cette divination par le cheval se retrouve à Stettin (Herbordi *Vita Otthonis*, II, 33). « Habebant caballum miræ magnitudinis... Iste toto anni tempore vacabat tantæque fuit sanctitatis ut nullum dignaretur assessorem, habuitque unum de quatuor sacerdotibus templorum custodem diligentissimum. Quando ergo itinere terrestri contra hostes aut prædatum ire cogitabant, eventum rei hoc modo per illum solebant prædicere : Hastæ 9 disponebantur humo, spacio unius cubiti ab invicem disjunctæ. Strato ergo caballo atque frenato, sacerdos tantum freno per jacentes hastas in transversum ducebat ter atque reducebat. Quod si pedibus inoffensis hastisque indisturbatis, equus transibat, signum habuere prosperitatis et securi pergebant; sin autem, quiescebant.» — Sur la divination par le cheval, consulter encore : Jahn, *Die Deutschen Opfergebräuche* (Breslau, 1883, p. 24); — Hopf, *Thierorakel und Orakelthiere*, p. 68; — Saupe, *Der Indiculus superstitionum* (Leipzig, 1891, p. 18); Tobolka dans le *Časopis* (Revue) du Musée d'Olomouc (Ollmütz), 1894.

Digitized by Google

c'était un heureux augure pour le résultat de la guerre; s'il partait du pied gauche, on renonçait à l'expédition. Il en était de même pour les expéditions maritimes ou pour les diverses entreprises (1). »

Après avoir décrit l'idole et exposé les détails de son culte, Saxo Grammaticus raconte comment elle fut détruite par les Danois (2) : « Esbern et Sueno furent envoyés par le roi pour la renverser. Il fallait employer le fer et prendre garde de se laisser écraser par la chute de la statue; les païens auraient cru que leur dieu se vengeait... L'idole tomba bruyamment... Le temple était décoré d'étoffes de pourpre, que l'humidité faisait tomber en lambeaux, et de cornes de bêtes sauvages; on vit tout d'un coup un démon s'en aller du temple sous la forme d'un animal noir. On donna l'ordre aux habitants de jeter des cordes autour de l'idole pour la faire sortir de la ville; mais, par suite d'une crainte religieuse, ils ordonnèrent à des captifs et à des mercenaires étrangers de renverser le dieu,

(1) Faut-il rapporter au culte de Svantovit le drapeau religieux appelé *stanitsa* dont il est question dans Saxo Grammaticus (p. 569)? « Ce drapeau était d'une grandeur et d'une couleur extraordinaires. Il était presque aussi vénéré chez les Rugiens que la majesté de tous les dieux. Quand ils le portaient devant eux, ils se croyaient tout permis... Leur superstition était telle que l'autorité de ce morceau d'étoffe surpassait celle du roi. » Svantovit est avant tout un dieu guerrier et le drapeau est certainement un symbole de guerre.

(2) P. 574.

Digitized by Google

pensant qu'il valait mieux exposer à sa colère d'ignobles personnages. Ils croyaient que la majesté du dieu, qu'ils avaient si longtemps adoré, châtierait sévèrement ceux qui porteraient la main sur lui. On entendait les cris les plus divers; les uns se lamentaient sur l'injure faite à leur dieu, les autres le raillaient. Évidemment les plus sages rougissaient d'avoir été abusés pendant tant d'années pur un culte aussi grossier. L'idole fut amenée au camp et fut curieusement examinée par un grand nombre de spectateurs. Le soir venu, les cuisiniers la brisèrent en morceaux pour allumer le feu. Les Rugiens durent ensuite livrer le trésor qu'ils avaient consacré à Svantovit. »

La Knytlinga saga (*Historia Knutidarum*) nous fournit à peu près les mêmes détails. Le roi ordonna à Sonius, fils d'Ebbius, d'entrer dans la citadelle d'Arkona et dans le temple, de renverser l'idole de Svanteviz et de dépouiller le temple. Cet ordre fut exécuté par Svein, évêque, et par Sonius (1).

Helmold et Saxo Grammaticus sont d'accord pour désigner sous le nom de Svantovit le grand dieu de l'île de Rügen (en slave Rana) (2). Tous deux aussi sont d'accord pour expliquer le nom de

(1) *Scripta historica Islandorum*. Hafniæ, 1842, tome XI, p. 348.

(2) D'après Hilferding (*Histoire des Slaves baltiques*, p. 173), le nom de Szventevit est encore mentionné dans une charte de Frédéric Barberousse de 1170 (Codex Pomeranus n° 28). Je n'ai pas eu ce texte sous les yeux.

Digitized by Google

Svantovit par celui d'un saint chrétien, saint Vit (*Sanctus Vitus*) ou saint Guy : « Au temps de l'empereur Louis II, c'est-à-dire vers le milieu du IXe siècle, des moines de Corvey pénétrèrent dans l'île de Rügen où était le foyer principal de l'erreur et le siège de l'idolâtrie. Ils prêchèrent la parole de Dieu et établirent un sanctuaire en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de saint Vit, patron de Corvey. Mais bientôt les Rugiens chassèrent les prêtres et revinrent à leurs anciennes superstitions. Car, ce saint Vit que nous confessons martyr et serviteur du Christ, ils le vénèrent comme un dieu, préférant la créature au créateur. Et il n'y a pas sous le ciel de barbares qui aient plus en horreur les chrétiens et les prêtres. Ils ne se glorifient que du nom de saint Vit, auquel ils ont même dédié un temple et une idole, objet d'un culte empressé, et qu'ils considèrent comme le premier de leurs dieux. De toutes les provinces slaves on vient ici demander les oracles et célébrer des sacrifices annuels. Les habitants honorent le prêtre non moins que le roi. Or, depuis le temps où ils ont pour la première fois renoncé à la foi chrétienne, cette superstition a persisté chez les Rugiens jusqu'à nos jours (1). »

D'après Helmold, le nom de Svantovit serait donc tout simplement une altération de *sanctus Vitus*; le

(1) Helmold, I, 6.

Digitized by Google

dieu païen se serait substitué au saint chrétien. Helmold néglige, d'ailleurs, de rechercher quel aurait pu être le nom antérieur de ce dieu si populaire. Au livre II, chap. XII, il raconte brièvement la conquête de Rügen par les Danois, la destruction de l'idole de Zvantevithus, de son temple et le pillage de son église.

« De toute la nation des Slaves, qui est divisée en provinces et en principautés, celle des Rugiens fut la plus obstinée dans les ténèbres de l'infidélité; elle y persista jusqu'à nos jours (1). Un bruit assez vague (*tenuis famâ*) raconte que Louis, fils de Charles, offrit autrefois la terre des Rugiens au bienheureux Vit de Corvey, parce qu'il était le fondateur de ce monastère. Des prédicateurs venus de cette abbaye convertirent, dit-on, le peuple des Rugiens et fondèrent chez lui un oratoire en l'honneur du martyr Vit, au culte duquel la province fut consacrée. Bientôt les Rugiens abandonnèrent la lumière de la vérité et tombèrent dans une erreur pire que la première (2); car, ce même saint Vit que nous appelons le serviteur de Dieu, ils se mirent à l'adorer comme un dieu, lui faisant une grande statue, et ils servirent la créature plutôt que le créateur. Or cette superstition s'établit si bien

(1) Metuuntur propter familiaritatem deorum vel potius dæmonum quos majori cultu venerantur quam ceteri, dit Adam de Brême (*Descriptio Insularum Aquilonis*, 165).

(2) Cf. *Saint Matthieu*, ch. XXVII, v. 64.

Digitized by Google

que Zvantovit, dieu de la terre de Rügen, devint le premier dieu des Slaves, etc. (1). » Saxo Grammaticus déclare de son côté (p. 444) que le temple le plus fréquenté d'Arkona portait à tort le nom de saint Vit. (Cf. p. 568 : *Servitutem superstitione mutarunt instituto domi simulacro, quod sancti Viti vocabulo censuerunt.*)

Ainsi donc, d'après Helmold et Saxo Grammaticus, si les Rugiens adoraient un dieu appelé Svantovit, c'est parce qu'ils auraient détourné à son profit le nom de saint Vit importé par les moines de Corvey. Adam de Brême, auquel Helmold a emprunté des renseignements généraux sur l'île de Rügen (I, 2), ne dit rien de l'acquisition de cette île par les moines de Corvey au IXe siècle, de l'introduction du culte de saint Vit et de sa transfor-

(1) C'était l'abbé de Corvey Boso qui avait apporté au monastère les reliques de saint Vit : « Qui cum esset admirandæ sanctitatis ad augmentum virtutum suarum beatæque memoriæ Saxoniæ preciosum attulit thesaurum reliquias videlicet pretiosi martyris Viti » (*Widukindi Res gestæ Saxoniæ*, liv. III, 2). Ces reliques étaient fort recherchées au moyen âge. Au début du Xe siècle le duc de Bohême, Vacslav, reçut de l'empereur un bras de saint Vit et éleva l'église cathédrale de Prague qui porte encore le nom de saint Vit. — L'abbaye de Corvey avait été fondée en 822 par des moines bénédictins de Corbie en Picardie; d'où son nom : « Veniente eo ad urbem que nova Corbia vocatur, ab ea nomen sortita, unde cepit scilicet ab illa Francorum Latinorum Corbia, ubi requiescit sanctus Vitus infans et martir... » (Thietmari Chronicon II, 19 (11) ad ann. 1002).

Digitized by Google

mation en dieu païen. D'après M. Vœlkel (1), ces deux fables, bien que Helmold invoque la *veterum antiqua relatio*, n'auraient été inventées qu'au XIIe siècle. Les moines de Corvey faisaient d'ailleurs valoir bien d'autres prétentions aussi peu justifiées.

Il y a lieu, je crois, de retourner le raisonnement de Helmold et de Saxo Grammaticus. Ce ne sont pas les païens qui, convertis au culte de saint Vit, ont transformé ce saint en divinité païenne, ce sont au contraire les moines qui, trouvant établi le culte de Svantovit, ont essayé de lui substituer un saint dont le nom était à peu près analogue. Ils avaient précisément sous la main saint Vit, dont les reliques avaient été apportées de notre Corbie picarde à la Nova Corbeia germanique. Ces fraudes pieuses, ces confusions de noms sont fréquentes au moyen âge (2). Elles expliquent la substitution du culte de saint Vit à celui de Svantovit.

(1) *Die Slavenchronik Helmolds*, Gœttingue, 1873.

M. Vœlkel renvoie aux ouvrages suivants :

Wigger, *Mecklenburgische Annalen*, Schwerin, 1861, p. 144, 148;

Harenberg, *Monumenta historica adhuc inedita*, Braunschweig, 1750, *Prolegomena critica*;

Wigand, *Geschichte der gefürst. Reichsabtei Corvey*, p. 148;

Ledeburg, *Allgemein Archiv für die Geschichtskunde des Preussischen Staats*, V, p. 331 et suiv.;

Giesebrecht, *Wendische Geschichten*, p. 280 et suiv.

(2) Je serais reconnaissant aux lecteurs de ce travail de vouloir bien me signaler avec textes à l'appui des exemples d'idoles ou de personnages païens transformés en saints

Digitized by Google

La haine des Slaves baltiques pour le christianisme était profonde; elle était entretenue par un clergé intéressé à conserver son prestige. Est-il possible d'admettre qu'il ait pu tolérer que le grand dieu national ait reçu le nom d'un saint chrétien? Au témoignage même de Helmold, que nous avons rapporté plus haut, on sacrifiait parfois un chrétien à Svantovit et le prêtre affirmait que nul sacrifice n'était plus agréable à son dieu (1). Les Slaves

chrétiens correspondants. On cite volontiers comme exemple de ce phénomène le temple de sainte Victoire à Pourrières (*Campi putridi*), une sainte Aphrodise qui aurait remplacé Vénus, un saint Amadour qui aurait remplacé Cupidon. Il doit y en avoir d'autres. Je voudrais des indications précises.

(1) Mactantque diis suis hostias de bobus et ovibus, plerique etiam de hominibus cristianis quorum sanguine deos suos oblectari jactitant (Helmold, I, 52. Cf. ib., 83). Nec tam dulcia vel iocunda nobis fuerunt Slavorum pocula quod videremus compedes et diversa tormentorum genera quæ inferebantur Christicolis de Dania advectis. — Cf. la *Chronique* dite de Nestor, ch. XXXIX (p. 66 de mon édition).

Maligni homines insano furore correpti, magno tumultu, securibus et gladiis aliisque telis armati, sine ulla reverentia in ipsam ducis curtim irrumpentes, mortem nobis sine ulla retractatione, nisi quantocius de curia et de ipsa civitate fugeremus comminabantur (Herbordi *Vita Ottonis*, II, 24).

Adam de Brême : « Deinde reliquam peragrantes Sclavoniam Sclavi rebellantes omnes ecclesias incenderunt et ad solum diruerunt. Sacerdotes autem et reliquos ecclesiarum ministros variis suppliciis enecantes nullum christianitatis vestigium trans Albiam reliquerunt (II, 40). » Ceci se passe en 1002. Plus tard (III, 50, ad ann. 1066), Adam de Brême raconte ce qui suit : « Johannes episcopus senex cum ceteris christianis in Magnopoli civitate (Mecklenburg) captus servabatur ad triumphum. Ille igitur pro confessione Christi fustibus cæsus,

Digitized by Google

aimaient à se moquer des choses chrétiennes, Thietmar (1) raconte une curieuse anecdote. Le prêtre allemand Boso, pour instruire plus facilement les Slaves qu'il avait convertis, ou plutôt qu'il croyait avoir convertis, avait écrit des prières slaves et demanda aux Slaves de chanter ces prières, après leur en avoir expliqué l'objet. « Or ces méchants, par raillerie, parodiaient ces paroles en disant *ukri volsa*, c'est-à-dire en latin *eleri stat in frutectum*, l'aune est dans le bosquet, au lieu de répéter avec le prêtre *Kyrie eleison*. Et ils disaient : C'est ainsi que parle Boso ; or il parlait tout autrement. »

Les Slaves de Rügen auraient pu ainsi parodier le nom de *Sanctus Vitus*, en en faisant Svantovit, mais il n'est guère probable qu'ils aient gardé définitivement ce nom pour le grand dieu national, moins probable encore qu'ils aient appliqué ce nom de Vit à d'autres dieux. Leur fanatisme religieux exclut absolument cette hypothèse. D'ailleurs nous

deinde per singulas civitates Slavorum ductus ad ludibrium, cum a Christi nomine flecti non posset, truncatis manibus ac pedibus in platea corpus ejus projectum est, caput vero ejus desectum, quod pagani conto præfigentes in titulum victoriæ deo suo Redigast immolarunt... Itaque omnes Sclavi, facta conspiratione generali, ad paganismum denuo relapsi sunt, eis occisis qui perstiterunt in fide. »

Or, au témoignage d'Adam de Brême et de Helmold, les habitants de l'île de Rügen étaient plus fanatiques encore que les autres Slaves.

(1) *Chronicon*, II, 37 (ad annum 97).

Digitized by Google

trouvons chez Saxo Grammaticus un dieu Porevithus (1), un dieu Rugievithus (2), chez Ebbo et chez Herbord, biographes d'Otto de Bamberg, un dieu Herovith ou Gerovith (3). Nous parlerons plus loin de ces divinités.

Si la terminaison *vit* (ou *vith*) ne représente pas le nom de saint Vit, que représente-t-elle? La première partie du mot n'est pas douteuse : *svent* (4) veut dire saint. Malgré un rapprochement purement extérieur, ce mot n'a rien de commun avec le latin *sanctus*, dont il est pourtant l'exacte traduction. Nous nous trouvons ici en présence d'une simple coïncidence. *Vit* a singulièrement exercé la sagacité des étymologistes. Ils se sont acharnés à l'expliquer isolément, sans remarquer qu'il se rencontre dans une foule de noms propres slaves. Semovith (ou Semovithaii, prince légendaire de Pologne) est mentionné dans la Chronique de Gallus, liv. I, ch. III (XIIe siècle). Le nom de Ziemovit se retrouve plusieurs fois dans l'histoire de Pologne, notamment chez les princes de Mazovie, et ne disparaît qu'au XVe siècle (5). La Chronique tchèque de Cosmas (XIe-XIIe siècles) mentionne comme prince de

(1) Éd. citée, p. 578.
(2) *Ibid.*, 577.
(3) *Monumenta Germaniæ historica* de Pertz, XII, p. 868.
(4) Cf. zend : *çpeñta*, même sens.
(5) Voir O. Belzer, *Genealogia Piastów* (généalogie des Piasts), Cracovie, 1895, in-4° (Résumé dans le *Bulletin international de l'Académie des Sciences* de Cracovie, janvier 1896).

Digitized by Google

Bohême Hostivit (Hostivit, Hostiwyt, Goztivit), père de Bořivoj, le premier duc chrétien de Bohême, et ce nom est répété dans d'autres historiographes bohêmes, notamment par la Chronique rimée (en tchèque) dite de Dalemil (1).

L'élément *vit* figure encore chez Éginard, dans les Annales et dans la vie de l'empereur Louis, où il est question d'un personnage appelé Liudevitus; c'est un prince slave de la Pannonie inférieure (2). Dans les documents historiques concernant les Slaves méridionaux, nous voyons figurer tour à tour Vitadrag, Vitodrag, Vitomir, Vitoslav, Vitomysl. Tous ces personnages sont slaves, et il est impossible d'expliquer leur nom par celui de saint Vit.

Parmi les nombreuses interprétations qui ont été proposées, la plus vraisemblable me paraît celle qui admet que l'élément *vit* représente une racine *vit* ou *vêt* qui veut dire parole. *Svent* a pris le sens de saint sous l'influence du christianisme. Peut-être avant, comme on l'a conjecturé pour l'allemand *heilig*, voulait-il dire fort, sûr, certain. Le nom de Svantovit trouverait alors son explication dans les paroles de Helmold que nous avons citées plus haut :

(1) *Fontes Rerum Bohemicarum*, t. II, p. 17, 18, 369, 386.

(2) Contra Lindevitum quoque sclavum ex Pannonia. Les divers textes qui le concernent sont réunis au tome XII des *Documenta Historiæ Croaticæ periodum antiquum illustrantia* (publiés par l'Académie d'Agram).

Digitized by Google

« Zvantevit, deus terræ Rugianorum, inter omnia numina Slavorum primatum obtinuit, clarior ut victoriis, *efficacior in responsis* (1). »

Cette interprétation me paraît la plus vraisemblable (2). Mais nous sommes ici dans le domaine des hypothèses, et il n'est pas inutile de signaler les autres interprétations qui ont été proposées.

(1) Voir sur ce point la discussion de M. Maretić dans son étude sur les noms serbes et croates, *Mémoires de l'Académie des Slaves méridionaux* (*Rad Akademije jugo-slavenske*), t. LXXXI, Agram, 1886. Dans un travail publié l'année suivante dans l'*Archiv*, M. Maretić a modifié ses conclusions et présente une nouvelle interprétation. Vit, pour lui, voudrait dire *lætus* et Svantovit voudrait dire *fortis lætusque* (*Archiv*. t. X, p. 136). M. Miklošich déclare dans son dictionnaire étymologique que *vit* dans le nom de *Svantovit* est absolument inexplicable par le slave et représente tout simplement saint Vit. Quel que soit le respect qui est dû à M. Miklošich, il est permis de n'être pas toujours de son avis. Son hypercriticisme l'entraîne quelquefois un peu loin; ses étymologies ne sont pas toujours infaillibles. Ainsi, p. 148 de son dictionnaire, il cite un mot slovène, kurent, korent, korant, kore *fastnacht* (vigile) et il ajoute Vergl. Klr. kurent, fröhliche hochzeitsarie. Je ne sais pas ce que c'est que le slovène *kurent*, vigile. Mais je puis affirmer que le petit-russe *kurent*, « air joyeux », est tout simplement emprunté au polonais *kurant*, qui a le même sens et qui n'est que la transcription du français « courante », sorte de danse, et, par suite, air de danse :

Il faut que je vous chante
Certain air que j'ai fait de petite courante.
(Molière, *Les Fâcheux*, II, 5).

(2) Voir la note complémentaire. M. Jagić (*Arch. für Slavische Philologie*, Tome XIX, p. 368) pense à la racine *vi* combattre. L'hypothèse est assurément fort ingénieuse.

Digitized by Google

Celle qui a longtemps prévalu et qui avait été proposée dès le XVIe siècle en Allemagne interprète Svantovit par *lumen* (1). Au point de vue phonétique cette interprétation ne saurait se défendre. On ne voit pas comment la lettre *s* aurait disparu. Dobrowsky a fait de *vit* l'abrégé de *Vitenz*, le chevalier, le héros. Plus récemment M. Krek (2) rattache *vit* a la racine *vi*, *vê*, souffler. Svantovit est pour lui le souffle puissant. Ce qui lui semble confirmer cette hypothèse, c'est le passage cité plus haut où Saxo Grammaticus raconte que le prêtre qui nettoyait le sanctuaire d'Arkona n'osait pas y respirer de peur de le souiller par une haleine impure. Ainsi Svantovit est tour à tour, suivant les interprètes, un dieu solaire, un dieu guerrier, un dieu du vent, un dieu qui rend des oracles, un dieu fort et joyeux, ou tout simplement un saint chrétien tranformé en idole païenne.

De toutes ces interprétations la plus vraisemblable au point de vue linguistique me parait être, je le répète, celle qui interprète *vit* par oracle, conseil. D'ailleurs, ainsi qu'on peut en juger par les textes de Helmold et de Saxo, les attributions de Svantovit étaient des plus variées; il ne se contentait pas de rendre des oracles; la richesse des moissons, le succès des entreprises guerrières ou commerciales dépendaient également de lui. Il

(1) Svit.
(2) *Einleitung*, p. 396.

Digitized by Google

tenait en même temps un arc, symbole de la guerre, et une corne à boire. Le temple de Svantovit était situé dans la ville que Saxo Grammaticus appelle Archon, Arcon (1), Arkon, et qui donnait son nom à une province. Ce nom ne paraît pas slave et on en ignore l'origine (2). On trouve dans d'autres textes les formes *Arekunda*, *Arekonda*. Ce n'était pas à proprement parler une ville, mais simplement une enceinte fortifiée qui entourait le temple. Le temple d'Arkona fut détruit par le roi de Danemark Valdemar, le 15 juin 1168. Ce jour était précisément celui où l'Église célèbre la fête de saint Vit. Cette coïncidence n'est probablement pas purement fortuite. Les Danois avaient tenu à frapper l'esprit des païens en détruisant ce jour-là leur grand sanctuaire national.

On ne sait ce que devint le grand prêtre de l'idole; s'il s'était converti au christianisme, Saxo n'aurait sans doute pas manqué de le raconter. Il disparut ou fut tué dans la lutte. Le prince Tetislav embrassa le christianisme.

En 1868, à l'occasion du sixième centenaire de la destruction d'Arkona, une commission archéologique a été instituée (3) pour étudier les antiquités

(1) « Arcon oppidum vetustissimi simulacri cultu inclytum » (XIII, p. 505). Ce *simulacrum* est évidemment l'idole de Svantovit.

(2) A moins que le nom d'un sanctuaire célèbre par ses oracles ne se rattache à la racine *rek*, parler.

(3) J. Wunsch, *Rujana* (Rügen) dans la revue tchèque

Digitized by Google

de l'île. Elle a trouvé peu de chose. L'île a été rongée par les flots de la Baltique qui lui enlèvent environ un mètre tous les trois ans. D'après les calculs d'un savant tchèque qui l'a visitée il y a une quinzaine d'années, l'enceinte qui correspond à l'enceinte classique d'Arkona n'occuperait aujourd'hui que le quart de l'enceinte primitive. Aujourd'hui encore on prétend montrer dans l'église d'Altenkirchen une ancienne image de Svantovit. (Voir la reproduction à la fin de ce volume.) Elle ne répond guère à la description de Saxo Grammaticus. Sous le porche de l'église est scellé dans le mur un bloc de pierre dans lequel est sculptée une figure d'homme d'environ trois pieds de longueur. Elle représente un personnage qui serre sur sa poitrine une énorme coupe à boire. Le bloc est couché à terre pour attester, disent les habitants, que le paganisme vaincu s'humilie devant le christianisme. Malheureusement il est scellé dans le mur et l'on ne peut savoir ce qu'il y a de l'autre côté. Altenkirchen — le nom l'indique — est évidemment un des premiers sanctuaires chrétiens de l'île. D'ailleurs le personnage que le bloc

Osvéta, Prague, 1875. Je n'ai pas sous les yeux les travaux de cette commission. Je n'ai malheureusement rien trouvé de précis dans la brochure de M. Rudolf Baier, *Die Insel Rügen nach ihrer archæologischen Bedeutung* (Stralsund, 1886). Je me contente de renvoyer à l'*Archiv für Anthropologie*, t. XXI, p. 591, et à l'*Anthropologie*, année 1894 (art. de M. Salomon Reinach).

Digitized by Google

prétend représenter n'a qu'une seule tête. Nous savons que Svantovit en avait quatre (1).

On a cru retrouver une image de Svantovit dans une idole qui a été découverte il y a environ un demi-siècle en Galicie. Cette idole, sans être la réplique exacte de celle qu'a décrite Saxo Grammaticus, offre avec elle certains points de ressemblance qui peuvent, suivant le point de vue où l'on se place, confirmer ou rendre suspecte son authenticité. Elle aurait été découverte en 1848, à la suite d'une longue sécheresse, dans les eaux du Zbrucz, sur le domaine de Kociubinczyki, près de Husyatin (Galicie orientale). La Société des Sciences de Cracovie (*Towarzystwo naukowe*) fut informée de cette découverte par le comte Mieczysław Potocki qui lui offrit cette pièce curieuse pour ses collections. Elle chargea un de ses membres, l'ingénieur Théophile Zebrawski, d'aller prendre possession de l'idole. Une note du comte Potocki et un rapport de Zebrawski ont été insérés dans l'Annuaire (*Rocznik*) de la Société des Sciences de Cracovie pour 1852. Zebrawski rapporte un mot curieux qui nous explique la disparition de bien des monuments païens. Le comte Potocki, propriétaire du domaine

(1) Ce monument a été reproduit dans les *Aarboger for nordisk Oldyndighed og Historie,* année 1873, p. 327 (communication de M. le Professeur W. Thomsen), dans l'*Archiv für Anthropologie,* tome XXI, et dans l'*Anthropologie* par Salomon Reinach. Voir aussi l'*Archiv für Anthropologie* année 1898. — Je le reproduis à la fin du volume.

Digitized by Google

de Kociubinczyki sur lequel l'idole avait été découverte, avait songé à la dresser sur un tertre. Un paysan lui dit : « Si c'était un saint, nous n'aurions rien contre cela; mais si vous nous installez ce *Turc*, nous le briserons en morceaux. » L'idole, bien entendu, ne portait aucune inscription. Certains détails lui ont valu le nom de Svantovit, sous lequel on la désigne encore aujourd'hui à tort ou à raison (1).

C'est une statue carrée surmontée de quatre têtes, toutes réunies sous un même bonnet. Elle a été sculptée dans un calcaire siliceux. Sa hauteur est d'environ huit pieds (2 m. 70); sur les quatre faces les bras sont figurés en relief. La main droite relevée repose sur le téton gauche. La main gauche repose à peu près à la hauteur du nombril. Sur deux des faces les mains ne tiennent rien. Sur une d'entre elles la main droite tient une sorte d'anneau, sur une autre une corne à boire (la corne dont il est évidemment question dans Saxo Grammaticus et qui se rencontre dans une foule d'autres monuments) (2). Sur trois faces on aperçoit des pieds apparents; ils reposent sur un bas-relief représentant une femme (ou un enfant), sorte de cariatide

(1) Une revue archéologique publiée depuis quelques années en langue polonaise porte le nom de Swiatowit.

(2) Consulter, outre le travail de Weige (*Arch. für Anthropologie*, tome XXI, p. 591), le mémoire de M. A Hartmann *Becherstatuen in Ost Preussen* (même recueil, même année, fas. III).

Digitized by Google

soutenue elle-même par un personnage agenouillé. Sur l'une des faces figurent un sabre et un cheval. Ainsi un certain nombre de détails concordent avec ceux qui nous ont été fournis par Saxo Grammaticus. Aussi les archéologues polonais n'ont-ils pas hésité à identifier la trouvaille du Zbrucz à l'idole décrite par Saxo Grammaticus (1). Mais ces détails (le cheval surtout) rendent précisément la découverte un peu suspecte. Si nous nous trouvons en présence d'une œuvre fabriquée au XIXe siècle, il est tout naturel que le faussaire ait tenu à lui donner tous les attributs du véritable Svantovit. Accueilli avec enthousiasme par les Polonais, notamment par Lelewell qui a décrit et reproduit l'idole dans son mémoire sur l'idolâtrie slave (2), le

(1) L'idole en question figurait sur la couverture de la *Revue d'archéologie* publiée à Lwow et qui, je crois, ne paraît plus.

(2) Lelewell croit aussi aux idoles de Prillwitz et au lion de Bamberg. Il déclare que les Danois conservent au Musée de Copenhague une idole de Svantovit qui, au témoignage de M. Thomsen, n'y a jamais figuré. Pour tout ce qui concerne les questions de mythologie et de linguistique slaves il manque absolument de critique.

D'après les renseignements recueillis à Cracovie par M. Beaudouin de Courtenay, l'idole aurait été découverte par un ingénieur (dont on n'a pu lui dire le nom), émigré polonais arrivé de Paris ou de Belgique pendant la période révolutionnaire de 1847-1848. Il communiqua sa découverte à M. Potocki; mais il fut brusquement obligé de quitter la Galicie par suite des événements politiques. M. Potocki s'attribua le mérite de la découverte et envoya le monument à la Société des Sciences de Cracovie. (Voir plus loin, p. 108-109.)

Digitized by Google

Svantovit de Galicie l'a été plus froidement chez les Slaves. Les mythographes les plus récents, MM. Krek et Máchal, l'ignorent absolument.

J'ai ouvert en Galicie une enquête au sujet de l'authenticité de ce monument. Mon savant collègue, M. le professeur Baudouin de Courtenay, de l'Université de Cracovie, qui d'ailleurs ne se pique pas d'être mythologue, m'écrit qu'il ne voit pas pour quelle raison on aurait fabriqué cette idole. Hélas! les idoles de Prillwitz, les pierres runiques de Miekorzyn (1) sont aujourd'hui reconnues pour

Svantovit était le dieu des Slaves baltiques, mais son culte s'étendait-il jusque chez les Slaves de la Galicie actuelle? Il n'est nullement question de Svantovit dans les annales polonaises, fort pauvres d'ailleurs en indications mythologiques.

La Chronique polonaise de maitre Vincent, évêque de Cracovie, raconte sous l'année 1109 l'épisode suivant : « Est beati Viti Crusvicæ (à Kruszwica, dans la grande Pologne) basilica in cujus pinnaculo quidam inæstimabilis et habitus et formæ visus est adolescens, cujus indicibilis, ut aiunt, splendor non modo urbem sed urbis quoque proostia illustrabat. Hic eo desiliens cum aureo pilo turmas eminus antecedit, non paucis claram numinis virtutem cernentibus et rei tantæ mysterium tacita veneratione stupentibus; donec ad urbem Nakel pilum quod gestabat, quasi vibrans, disparuit... » Encouragé par ce prodige, Boleslaw marche contre la ville de Nakel et s'en empare. On a vu dans le rôle prêté ici au sanctuaire de Saint-Vit un vague souvenir de Svantovit (*Vincentii Cracoviensis episcopi Chronicon,* ap. Bielowski, *Monumenta,* II, p. 340).

(1) Voir sur ces monuments apocryphes l'article de M. Jagić, *Zur Slavischen Runenfrage*, *Archiv für Slavische Philologie*, tome V, p. 193. M. Weigel, dans le travail sur les idoles slaves auquel j'ai fait allusion, reproduit et interprète l'idole du Zbrucz sans émettre aucun doute sur son authen-

Digitized by Google

des falsifications évidentes. Et nous en aurons bien d'autres à relever dans l'histoire des Slaves au XIXe siècle. Ces mystifications s'expliquent le plus souvent par un patriotisme mal entendu; il s'agit de créer des titres de noblesse à des peuples malheureux ou injustement dédaignés.

D'autre part M. Kentrzynski, directeur du Musée Ossolinski, à Low (Lemberg), me communique les observations suivantes : «On prétend que cette idole a dû séjourner un millier d'années dans l'eau : elle devait être enfoncée profondément dans la vase, avoir été polie par le cours de l'eau, porter une couche grossière de limon. Cependant aucune de ces circonstances ne s'est produite.

« Pour un dieu l'idole a trop d'ornements impossibles à expliquer. Pourquoi Swiatovit (?) est-il figuré tout ensemble homme et femme? (L'une des

ticité. M. Hartmann et M. Salomon Reinach admettent cette authenticité. J'avoue que je n'en suis pas encore convaincu. Sreznĕvskij, qui étudia l'idole à Cracovie, se montra fort réservé. Je serais heureux de voir cette délicate question définitivement résolue, dans un sens ou dans l'autre.

Chargé en 1874 d'une mission près le Congrès archéologique de Kievŭ, j'ai visité les collections de Cracovie. L'idole en question appartient actuellement à l'Académie des sciences de cette ville. M. Majer, président de l'Académie, a bien voulu m'en offrir une réduction que j'ai offerte moi-même au Musée de Saint-Germain, où elle figure sous le n° 21.886. M. Salomon Reinach, attaché au Musée, a reproduit cette idole dans l'*Anthropologie*, année 1894, p 174, et a bien voulu me communiquer son cliché. M. le baron d'Avril a également offert à l'Institut un fac-similé du monument.

Digitized by Google

faces porte des mamelles bombées.) Connaissait-on chez nous il y a mille ans l'existence des cariatides? La partie supérieure rappelle la description de Saxo Grammaticus; mais c'est précisément cette circonstance qui est suspecte. Le sabre rappelle la forme d'une karabela (sabre polonais) (1). »

A côté de Svantovit il convient de placer quelques divinités similaires dont le nom se termine en *vit* et qui semblent apparentées au grand dieu d'Arkona, qui n'en sont peut-être qu'une réplique ou qu'une variante. Saxo Grammaticus (2) nous a décrit l'idole de Rugievithus (le Vit de Rügen) qui était adorée dans la ville de Karentina. Elle était dans un sanctuaire fermé seulement par des rideaux de pourpre. Elle avait une tête à sept visages. Elle tenait un glaive dans la main droite; sept glaives étaient suspendus à sa ceinture. Sa taille était plus épaisse que celle d'un homme; sa hauteur était telle que l'évêque Absalon, en se dressant sur la pointe du pied, eut grand'peine à toucher le menton avec une hachette qu'il portait habituellement. Saxo Grammaticus compare Rugievit à Mars et déclare qu'il présidait à la guerre. Quand les Danois entrèrent dans le sanctuaire, il trouvèrent l'idole dans un état lamentable. Les hirondelles avaient fait leurs nids dans les plis de son visage (*sub oris ejus*

(1) Voir plus loin p. 108.
(2) P. 577.

Digitized by Google

lineamentis), ou plutôt de ses visages, et sa poitrine était souillée de leurs excréments. Il n'y avait d'ailleurs rien d'agréable à voir dans cette idole; la sculpture était fort grossière. Les Danois lui brisèrent les jambes (l'idole était en bois de chêne) à coups de hache; le dieu tomba et les indigènes, voyant son impuissance, changèrent leur culte en mépris.

A côté du sanctuaire de Rugievit s'élevait celui de Porevit (1). Ce dieu avait cinq têtes, mais il ne portait pas d'armes. Absalon ordonna d'emporter cette idole de Porevit ainsi que celle de Porenutius hors de la ville et de les brûler. Les habitants se refusèrent longtemps à exécuter cet ordre; ils craignaient de perdre l'usage de leurs membres s'ils se prêtaient à ce sacrilège. Absalon leur assura qu'ils n'avaient aucun châtiment à redouter. Sueno, pour leur montrer combien il fallait mépriser ces dieux, se tint debout sur les idoles et obligea les Karentins à le traîner avec elles, *nec minus trahentes rubore quam pondere vexavit*, dit ironiquement Saxo Grammaticus (2).

(1) La *Knytlinga saga* (*loc. cit.*) mentionne également l'idole de Renvit et celle de Puruvit.

(2) Saxo cite des châtiments surnaturels infligés par les dieux, ou plutôt par les démons, aux Slaves païens. Il en rapporte un exemple difficile à mettre en français : « Nec mirum si illorum potentiam formidabant a quibus stupra sua sæpe numero punita meminerant. Si quidem mares in ea urbe cum fœminis in concubitum adcitis canum exemplo cohærere

Digitized by Google

Enfin les biographies d'Otto de Bamberg nous apprennent l'existence d'un dieu appelé Herovith ou Gerovit. Ebbo décrit le temple de Gerovit, *qui lingua latina Mars dicitur*, et qu'il appelle aussi *Deus militiæ* (Ebbo (1) pense peut-être au bas-latin *guerra*). Dans ce temple était suspendu un bouclier d'une grandeur étonnante qu'il n'était pas permis de toucher à aucun mortel. Il était consacré au dieu Gerovit et, quand on le portait devant les guerriers, il leur donnait la victoire. Un clerc allemand s'en empara un jour et, grâce au prestige de cette arme redoutable, put échapper aux païens qui le poursuivaient. A la seule vue du bouclier ils s'enfuyaient ou se précipitaient la face contre terre. Les Havoliens célébraient une fête en son honneur au commencement d'avril. Gerovit était aussi honoré à Velegost (Hologasta, Volgast), sur les bords de

solebant, nec ab ipsis morando divelli poterant, interdum utrique perticis e diverso appensi inusitato nexu ridiculum populu spectaculum præbuere. Ei miraculi fœditate solennis ignobilibus statuis cultus accessit *creditumque est earum viribus effectum quod dæmonum erat præstigiis adumbratum.* » Ce détail se trouve répété par la *Knytlinga saga*. Un peu plus loin (p. 579) Saxo Grammaticus s'empresse de raconter les miracles opérés à la prière des nouveaux prêtres chrétiens : « Nec prædicationis eorum ministerio miracula defuere. » Évidemment il tient à opposer à ces miracles païens qu'il ne conteste pas des miracles chrétiens non moins incontestables.

(1) Ebbo (III), ap. Pertz, *Monumenta*, VII, p. 861, 865. Herbord, III, 6.

Digitized by Google

la Piena (1); on lui avait dédié un temple. Quand l'évêque Otto se présenta devant cette ville, il la trouva pavoisée de drapeaux et fort occupée à célébrer une fête en l'honneur de Gerovit (2). Il est bien difficile d'admettre que tous ces noms de physionomie et d'attributs si différents ne soient que des homonymes du saint Vit de Corvey.

(1) Affluent de l'Oder.

(2) « Civitas vexillis undique circumstantihus cujusdam idoli Geroviti nomine celebritatem agebat. »

Digitized by Google

NOTE COMPLÉMENTAIRE SUR LA DÉCOUVERTE DE L'IDOLE DU ZBRUCZ

M. Kentrzynski, directeur du Musée Ossolinski à Lwów (Lemberg), a bien voulu faire pour moi une enquête sur les circonstances dans lesquelles avait été découverte l'idole du Zbrucz. M. E. Pawlowicz, de Lwów, a rédigé pour lui la note suivante que je traduis littéralement :

« En 1873 j'ai rencontré, aux eaux d'Iwonicz, M. Korwin Bieńkowski, ingénieur, qui m'a raconté ce qui suit :

« En 1848, j'ai passé quelque temps à Liczkowa, propriété de Constantin Zaborowski, en Podolie, entre Husiatyn, Satanów et Tusk. Un jour du mois d'août, je voyageais à cheval le long du Zbrucz non loin des collines de Miodobor où l'on voit encore aujourd'hui des ruines; les eaux étaient basses à cause d'une longue sécheresse. J'aperçus au-dessus de leur surface quelque chose qui ressemblait à un bonnet. Convaincu qu'il y avait là un noyé, je me jetai à l'eau; arrivé auprès de l'objet, je constatai que c'était une figure en pierre; elle émergeait du fond de l'eau et était inclinée diagonalement de la rive russe à la rive galicienne. A cet endroit, la rivière était assez profonde et il y avait un tourbillon violent; je ne pus reconnaître du premier coup les formes ni la dimension de l'objet. Il me parut extraordinaire et je me décidai à le

Digitized by Google

tirer de l'eau avec le concours de M. l'intendant Gawlowski, qui demeure actuellement à Lwów; je profitai de ce que le poste cosaque de la rive russe était assez éloigné. Il fallut employer pour ce travail six paires de bœufs qui eurent grand'peine à tirer la statue hors de l'eau. Quand elle fut tirée, on constata que la partie inférieure était enlevée. La couleur de la pierre, au moment où elle sortit de l'eau, était tout à fait blanche et ne s'assombrit qu'au bout de quelques jours. La statue sortie de l'eau fut déposée dans la cour, sous l'auvent d'un hangar où elle resta jusqu'au moment où le propriétaire la céda à Mieczyslav Potocki, conservateur des antiquités de Galicie, qui lui-même l'offrit ensuite à la Société des Sciences de Cracovie. Peu de temps après, je fus obligé par les circonstances politiques de quitter pour longtemps le pays.

« Ainsi ce ne fut pas M. Potocki — qui s'attribua l'honneur de la découverte et qui n'en fut que le donateur — mais Bieńkowski qui la découvrit et la mit au jour.

« Vers la fin de sa vie, Bieńkowski avait adressé une demande au Comité permanent à l'effet d'obtenir une gratification pour le service qu'il avait rendu à l'archéologie. Je ne sais s'il l'a obtenue.

« E. Pawlowicz.

« Lwów, 10 janvier 1896. »

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Volosŭ en Russie et Veles en Bohême. — Volosŭ et saint Blaise. — Chorsŭ. — Dažbogŭ. — Simarglŭ. — Mokošĭ. — Svarogŭ, Svarožičŭ, Suarasici. — Stribogŭ. — Trojanŭ, Trajan; traditions russes et balkaniques.

VOLOSŬ-VELES

A côté de Perunŭ dans le traité que nous avons cité plus haut figure, comme garant des engagements pris par les Russes, Volosŭ dieu des troupeaux (1). On ne voit pas très bien pourquoi un dieu des troupeaux se trouve seul invoqué à côté du dieu du tonnerre. On peut se demander si ces mots « dieu des troupeaux » n'est pas, sous la plume du chroniqueur chrétien, une épithète mé-

(1) M. Krek a publié en 1876, dans l'*Arch. für slav. Phil.*, une étude sur *Veles, Volos und Blasius*. Ce travail est aujourd'hui tout ensemble vieilli et incomplet.

Digitized by Google

prisante, quelque chose qui dirait dieu des brutes, dieu des imbéciles. (Le mot *skotŭ*, bétail, a aujourd'hui en russe ce double sens.) Quoi qu'il en soit, Volosŭ figure dans d'autres textes slavons russes. Le moine Jacob (XIe siècle), dans sa biographie de saint Vladimirŭ (1), dit que Vladimirŭ fit jeter une idole de Volosŭ dans la Počajna. D'après le biographe d'Abraham de Rostovŭ (XIIe siècle), cet apôtre aurait détruit dans cette ville (2) une idole de pierre de *Velesŭ* (*sic*), dieu pour lequel les Finnois voisins des Slaves avaient une vénération particulière (3). La forme *Velesŭ* se retrouve encore dans un texte célèbre d'origine grecque : *Le Voyage de la Mère de Dieu à travers les tourments* (4). Il est associé à Trojanŭ, Chorsŭ (Chŭrsŭ) et à Perunŭ. On le retrouve sous la forme *Velesŭ* dans le *Dit* de la bataille d'Igorĭ, texte contre lequel je fais, comme on le sait, les plus expresses réserves (5).

Le nom de *Velesŭ-Volosŭ* s'est perpétué dans le folklore russe et parait s'être identifié avec celui de Vlasii ou saint Blaise, patron des troupeaux, de

(1) Cité par Krek, p. 452. Je n'ai pas le texte slavon sous les yeux.

(2) Rostovŭ est situé dans le gouvernement actuel d'Iaroslavlĭ.

(3) D'après Krek, *ib.*

(4) Jagić, *Arch. für slavische Philologie*, XI, p 305.

(5) Sreznĕvskij n'a point relevé cette forme *Velesŭ* dans ses Matériaux pour un Dictionnaire de l'ancien russe; il ne connait que la forme *Volos*.

Digitized by Google

même que Perunŭ s'est confondu avec saint Élie. Ici l'identification est plus curieuse ; elle porte tout à la fois sur le nom et sur les attributs du personnage mythique. Naturellement, de même que l'on a voulu tirer Svantovit de saint Vit, l'école hypercritique nie l'existence de Volosŭ-Velesŭ en tant que dieu païen et en fait tout simplement un substitut de saint Blaise.

D'après Afanasievŭ (1), voici ce qui se passe au moment de la moisson. L'une des moissonneuses prend une poignée d'épis et la noue. Cette poignée est sacrée. Nul ne doit y toucher. On appelle cela « tordre la barbe de Volosŭ ou Perunŭ ». Cette barbe de Volosŭ protège la moisson contre toute espèce de maléfices. On l'appelle aussi la barbe d'Élie, de saint Nicolas ou de Perunŭ (2).

A propos de la confusion de Volosŭ-Velesŭ avec des saints chrétiens, M. Buslaevŭ a relevé un curieux détail. Il y avait dans l'ancienne Russie, à seize verstes de Vladimirŭ, une localité appelée Volosovo ; elle possédait un monastère de Saint-Nicolas ; ce monastère avait peut-être remplacé un lieu consacré au culte de Volosŭ. A Novgorod, un temple de Saint-Blaise fut bâti sur l'emplacement où s'élevait une idole de Volosŭ (3).

(1) Tome I, p. 697.
(2) Afanasievŭ, p. 474, 475, 476, 697-98.
(3) Pogodinŭ, *Drev. Russkaja istorija*, II, 637.

Digitized by Google

Ceux qui tiennent pour l'identité de saint Blaise et de Volosŭ-Velesŭ (Βλάσιος) font remarquer que certains saints russes ont pénétré dans le panthéon des allogènes païens, que par exemple saint Nicolas est devenu un dieu chez les Samoïèdes ; de même saint Blaise (Vlasŭ-Volosŭ) aurait pu devenir un dieu chez les Slaves païens du Dnieper ou du Volga. Une question délicate est celle de savoir comment Volosŭ a pu devenir Velesŭ; je ne connais pas d'exemple de cette mutation en russe dans les noms propres. Vlad donne *Volod* et jamais *Veled*.

Une question non moins embarrassante est de savoir comment le latin *Blasius*, devenu en tchèque, conformément à des lois très normales, *Blažej* (pron. *Blajeï*) aurait pu donner en cette même langue une forme *Veles*. Or il est certain que le mot *Veles* apparait dans les textes tchèques du xve et du xvie siècle. Il ne désigne pas une divinité particulière, mais le démon. Les textes sont assez vagues. « Laissons ces péchés chez Veles » (ou le Veles) (sermon de 1471). « Quel démon, quel Veles l'a excité contre moi ? », écrit l'auteur connu sous le nom de Tkadleček (le tisserand, xive siècle). Thomas Rešel (xvie siècle) écrit dans sa traduction du Livre de Jesus Sirach (ou *l'Ecclésiaste*) par Gaspard Huberin : « Un homme souhaitait que sa femme devint une oie sauvage, s'enfuit au delà de la mer et ne revint jamais. » Le texte allemand dit : « dass ein solch boess Weib wer ein Ganss und fluege

Digitized by Google

über Meer und keme nimmermehr heim » ; le traducteur tchèque dit : « Que la femme devienne une oie sauvage et qu'elle s'enfuie quelque part chez Veles (k Velesu) au delà de la mer. » Cette glose de Rešel a été reproduite par un écrivain tchèque du XVIe siècle, Zamrský. Dans ces différents textes, Veles veut évidemment dire : le démon. Nous ne retrouvons Veles ni en Pologne, ni chez les Slaves méridionaux.

Assurément ce nom de Velesŭ-Volosŭ est difficile à expliquer par une racine slave. Miklošich (*Etym. Wörterbuch, sub voce*) — qui, soit dit en passant, a négligé ou ignoré la forme tchèque *Veles* (1) — estime que malgré les difficultés phonétiques il faut rattacher Volosŭ-Velesŭ au grec Βλάσιος, de même qu'il rattache Svantovit à saint Vit. On a signalé un autre rapprochement, un dieu scandinave Volsi qui répond à Priape (2). Ce rapprochement mériterait d'être étudié de près. Les Scandinaves étaient nombreux à Kievŭ et ils auraient pu apporter avec eux le nom de l'une de leurs divinités. Ceci est affaire aux scandinavistes. Le folklore lithuanien connait aussi un diable Welnes qui se loge dans une poutre de la grange ou dans le foyer de la ferme (3).

Quoi qu'il en soit, le christianisme a dû songer

(1) Miklošich avait peu lu les anciens textes tchèques. Il semble les avoir négligés de parti pris.

(2) *Arch. für slavische Philologie*, XII, p. 601.

(3) Globus, 1898, 318.

Digitized by Google

à mettre à profit la ressemblance incontestable du slave Velesŭ-Volosŭ et du grec Βλάσιος (1). Il y a deux saints Blaise : l'un, originaire de Césarée en Cappadoce et berger (βουκόλος), l'autre évêque et martyr. C'est le premier naturellement qui en sa qualité de berger est le patron des troupeaux. Il est honoré en cette qualité chez les Grecs. Il aurait arraché à un loup vorace le pourceau d'une pauvre femme (2). En Bulgarie son culte est très répandu. C'est grâce à lui que les troupeaux ont une belle toison (*vlasŭ*). Il les préserve d'une maladie appelée aussi *vlasŭ* (3). On reconnait ici l'influence de l'étymologie populaire. C'est ainsi que dans certaines provinces, saint Cornelius est le patron des bêtes à cornes, sainte Lucie guérit les maladies des yeux et saint Aignan (prononcez *teignant*) la teigne. En Russie, saint Blaise est invoqué dans les épizooties : on apporte son image dans les étables où il y a des animaux malades (4).

A côté de Perunŭ et de Velesŭ, nous voyons figurer dans les textes russes un certain nombre d'autres divinités, Chorsŭ (Chorŭsŭ, Chŭrsŭ)), Dažďŭbogŭ, Stribogŭ, Smorglŭ ou Simarglŭ, Mokošĭ.

(1) Sur ces difficultés phonétiques voir la discussion de Krek, p. 476. M. Krek suppose que *Veles* a dû être la forme primitive.

(2) Bernh. Schmidt, *Das Volkleben der Neugriechen*, I, 35.

(3) Article de M. Šišmanovŭ dans le *Bŭlgarski Sborniků*, t. IX, p. 531.

(4) A. Popovŭ, *Vlijanie cerkovnago učenja* (Kazan, 1883, p. 113-115).

Digitized by Google

La Chronique dite de Nestor nous apprend sous l'année 980 que Vladimirŭ érigea sur une éminence les idoles de ces divinités à côté de celles de Perunŭ. Son témoignage est confirmé par une infinité de textes qui vont du XIIe au XVe siècle (1). Étudions successivement ces différentes divinités.

CHORSŬ

Les textes ne nous fournissent aucune indication sur le rôle et les attributions de cette divinité. Je laisse à dessein de côté celui du *Dit de la bataille d'Igorĭ*, qui me paraît absolument suspect et d'après lequel on a fait de Chorsŭ un dieu solaire (2). Un texte découvert par Sreznevskij cite, entre Perenŭ (Perunŭ) et Mokosĭ, Apolinŭ, c'est-à-dire Apollon. Si Apollon est ici pour Chorsŭ, Chorsŭ est évidemment un dieu solaire. Son nom ne trouve pas dans les langues slaves d'étymologie satisfaisante ; celles qui le rattachent à l'iranien (voir Krek, p. 391), Khor, Khores, Khoreš, ne le sont pas davantage. On a essayé autrefois d'établir un rapport entre ce dieu purement russe et l'adjectif *chorošŭ* qui veut dire bon. Ce rapprochement ne peut plus se soutenir

(1) Ces textes sont énumérés et cités dans le livre de Krek, *Einleitung*, p. 384-85.

(2) Le prince Vsevolodŭ courait avant le chant du coq de Kievŭ à Tmutorakanŭ, et il coupait la route au grand Chorsŭ, c'est-à-dire — d'après les commentateurs — qu'il arrivait à Tmutorakanŭ avant le lever du soleil.

Digitized by Google

depuis que M. Jagić a démontré que cet adjectif vient de la racine *chorn* qui exprime entre autres l'idée de garder, de conserver, par suite de mettre en ordre. Ne serait-ce pas tout simplement le grec χρυσός et ce nom n'a t-il pas pu être donné à une statue dorée par des artisans grecs qui devaient être assez nombreux à Kievŭ ? Mentionnons encore le texte emprunté à un apocryphe et qui dit: « Il y a deux anges du tonnerre, l'Hellène (le païen) Perunŭ et le Juif Chorsŭ. » M. Jagić suppose que Chorsŭ est identique à Dažbogŭ. Ce nom de Dažbogŭ, d'origine sud-slave, se serait substitué à celui de Chorsŭ parce qu'il a une physionomie plus slave (1).

DAŽBOGŬ

Nous avons des textes assez nombreux sur cette divinité en dehors de la Chronique dite de Nestor qui nous apprend que Vladimirŭ érigea son idole à Kievŭ. Nous la rencontrons dans la traduction slavonne de Georges Hamartolos où son nom traduit le grec ἥλιος et dans un texte infiniment curieux de la Chronique dite hypatienne, sous l'année 1114. Je traduis ce texte intégralement.

« En cette année fut fondée Ladoga et les habitants de Ladoga me racontèrent ceci : Quand il y a

(1) *Arch. für slavische Philologie.* V. p. 8-9. Récemment on a proposé un rapprochement entre Chorsŭ et le vogoule *Kwores*, surnom du dieu du ciel.

Digitized by Google

un grand orage, les enfants trouvent des yeux de verre... sur les bords du Volchovŭ. C'est l'eau qui les rejette. J'en recueillis plus de cent, et il y en a de diverses espèces. Ce fait m'étonna et ils me dirent : Ceci n'est pas étonnant Nous avons encore des vieillards qui sont allés au pays des Iougriens et des Samoïèdes ; ils ont vu là un orage dans ce pays du nord. Or dans cet orage tombe un petit écureuil ; on le dirait nouveau-né ; il grandit et se promène sur la terre. Vient un autre orage ; ce sont de petits cerfs qui tombent dans cet orage ; ils croissent et se promènent sur la terre. Or si quelqu'un ne prête pas foi à cela qu'il lise le phronographe (*sic*. Le chronographe en question c'est Georges Hamartolos).

« Au temps de Provŭ (Probus) il y eut une grande pluie et un grand orage et il tomba du blé mélangé de beaucoup d'eau et on en remplit de vastes coffres. De même au temps d'Avrilien (Aurélien) il tomba des parcelles d'argent et en Afrique tombèrent trois grandes pierres. Or, après le déluge et la séparation des langues, commença à régner Mestromŭ de la race de Cham, après lui Eremia, après lui Feosta *que les Égyptiens appelèrent Svarogŭ* (1). Or pendant que ce Feosta régnait en Égypte, tombèrent des tenailles du ciel et l'on commença à forger des armes, car avant on se battait avec des bâtons et des pierres. Or ce Feosta (Hefaistos) établit pour les femmes la loi

(1) Sur Svarogŭ, voir plus loin.

Digitized by Google

de n'épouser qu'un seul homme, de vivre chastement, et ordonna de punir celles qui seraient adultères. *C'est pourquoi on l'appela le dieu Svarogŭ* ; car avant lui les femmes se livraient à qui les voulait et menaient une vie bestiale ; quand elles avaient un enfant, elles l'adjugeaient à qui elles voulaient disant : Voilà ton enfant, — et l'homme faisait une fête et l'acceptait. Or Feosta détruisit cette loi et établit l'usage que chaque homme n'aurait qu'une femme et chaque femme n'aurait qu'un homme. Quiconque violerait cette loi serait jeté dans une fournaise ardente. C'est pourquoi on l'appela *Svarogŭ* et les Égyptiens l'adorèrent. Après lui régna son fils appelé le Soleil, que l'on appelle *Dažbogŭ*, pendant 7470 jours. Or le roi Soleil fils de Svarogŭ, qui est Dažbogŭ, était un homme vigoureux. Il apprit de quelqu'un qu'il y avait une femme égyptienne riche et que quelqu'un voulait faire adultère avec elle ; il voulut la prendre et ne voulant pas violer la loi de son père Svarogŭ, il prit avec lui quelques hommes, et ayant vu l'heure où elle commettait l'adultère, il la surprit la nuit avec son complice, la fit torturer et promener honteusement dans tout le pays, et la vie pure s'établit en Égypte. »

Le texte qu'on vient de lire est traduit de Georges Hamartolos (1), sauf bien entendu les glosces que

(1) Moine grec au IXe siècle, auteur d'un χρονικὸν σύντομον. V. Krumbacher, *Geschichte der Byzantinischen Litteratur*, p. 129.

Digitized by Google

nous avons soulignées et qui sont l'œuvre du traducteur. Nous reviendrons plus loin sur Svarogŭ; constatons simplement que Dažbogŭ est ici identifié au Soleil et considéré comme le fils de Svarogŭ. Ailleurs, il traduit le grec Ἥλιος (1). Cette identification est confirmée par l'interprétation du mot *Dažbogŭ*. Si l'on admet que *bogŭ* veut dire dieu, c'est le dieu donnant, le dieu fécondant. Si l'on admet que *bogŭ* a le sens de bien ou de richesse, c'est celui qui donne la richesse.

Le nom de Dažbogŭ ne se rencontre pas dans les textes occidentaux. Dans certains contes populaires serbes il est question d'un Dabog qui est le roi de la terre, tandis que Bog est le roi du ciel. Ces textes ont été relevés dans le dictionnaire serbo-croate de l'Académie d'Agram et par M. Jagić (*Arch. für slavische Philologie*, V, p. 114) (2).

Le Dabog serbe est identique au démon. Assurément le mot *dabog* n'est pas éloigné du latin *diabolus*; mais le serbe a formé le mot « diable » sur le grec διάβολος et prononce *diavo*. Phonétiquement *dabog* n'a pu se substituer à *diavo*.

(1) Voir Jagić, *Arch. für slav. Philologie*, t. V, p. 1.

(2) Dažbogŭ figure aussi dans le *Dit de la bataille d'Igorĭ* où le peuple russe est appelé le petit-fils de Dažbogŭ. Une pareille dénomination me paraît impossible sous la plume d'un chrétien. Cette épithète me paraît un argument terrible contre l'authenticité, sinon du morceau tout entier, au moins de certains passages.

Digitized by Google

SIMARGLŬ

Une divinité plus embarrassante à expliquer, c'est celle que les chroniques russes désignent sous le nom de Simarglŭ ou de Sima et Rgla. Qu'on lise *Simarglŭ* en un seul mot ou qu'on divise comme ont fait les textes postérieurs en deux mots *Sim* et *Regl*, on n'obtient en slave aucun sens. Il s'agit d'une divinité étrangère. Les hypothèses jusqu'ici n'ont pas donné d'interprétation satisfaisante. On a songé à un texte de la Bible (II *Rois*, ch. XVII) : « Les nations firent chacune leurs dieux... les gens de Cuth firent Nergal (τὴν Ἐργέλ), les gens de Hamath firent Aschima (τὴν Ἀσιμάθ). » Le rapprochement est séduisant ; mais il y a une grave difficulté. Ἐργέλ et Ἀσιμάθ sont du féminin en grec et dans le texte slavon primitif nous n'avons qu'un seul mot et il est masculin. Une conjecture ingénieuse est celle de N. Gedeonovŭ qui voit dans Simarglŭ une corruption du grec Σεμ Ἡρακλῆς (1).

En somme, Simarglŭ n'appartient pas au panthéon slave et jusqu'à nouvel ordre il nous est impossible

(1). *Arch. für slavische Philologie*, t. V. p. 6. Une idole à sept têtes, aurait été dans la langue des Slaves baltiques Sedmaruglav (cf. Triglav). Serait-ce ce nom qui défiguré serait arrivé jusqu'en Russie, comme celui de Suarasici? Cette hypothèse n'a jamais été émise jusqu'ici. Je me permets de la risquer.

Digitized by Google

de savoir quelle est la divinité réelle que le chroniqueur a voulu désigner par ce nom étrange.

MOKOŠĬ

Nous ne sommes guère moins embarrassé pour déterminer le caractère précis de Mokošĭ, l'une des divinités dont Vladimirŭ éleva l'idole sur la colline de Kievŭ. Mokošĭ n'est pas seulement attesté par la Chronique fondamentale, mais aussi par d'autres textes slavons russes du moyen âge (Krek, *Einleitung*, p. 395 et 407). Dans un texte religieux du XVIe siècle, un nomocanon cité par M. Veselovskij (*Revue russe du Ministère de l'Instruction publique*, juillet 1889) figure un personnage nommé Mokuša qui joue le rôle d'une sorcière. Le prêtre qui confesse une femme lui demande : « N'es-tu pas allée voir Mokuša? » Dans le nord de la Russie le folklore connait encore aujourd'hui Mokuša. C'est une femme qui apparaît pendant le grand carême, visite les maisons, surveille les fileuses (1). Si leur rouet s'agite, grince pendant leur sommeil, elles disent que c'est Mokuša qui a filé. Elle s'occupe aussi du bétail ; si un agneau non tondu perd de la laine, on dit que

(1) Miklošich, dans son dictionnaire étymologique, a une singulière distraction. Il déclare que le mot *Mokošĭ* est emprunté à un *sborníkŭ* du XVIe siècle. Or ce mot se trouve en toutes lettres dans son édition de Nestor : *Chronica Nestoris* (Vienne, 1860), p. 46, ligne 27.

Digitized by Google

Mokuša l'a tondu ; la nuit on laisse après les ciseaux un flocon de laine. C'est une offrande à Mokuša (Barsovŭ, *Commentaire du Dit de la bataille d'Igorĭ* cité par Veselovskij, *l. c.*).

Si le nom Mokuša n'est pas d'origine finnoise, il doit se rattacher à la déesse Mokošĭ de la Chronique. Rien n'indique les attributs de cette déesse. Son nom peut être rattaché à la racine *mok* (humidité, mollesse), mais le suffixe *ošĭ* est embarrassant. M. Jagić (*Arch.*, V, p. 7) fait de Mokoši la traduction du grec *μαλακία*. Il cite d'après Tichonravovŭ des textes dont je n'ai pas sous les yeux l'original et d'après lesquels Mokošĭ serait la traduction du grec *μαλακία*, c'est-à-dire la divinité impure qui suggère le péché d'Onan (1).

TROJANŬ - TRAJAN

Il existe dans la littérature grecque du Moyen Age un récit intitulé : *Révélation de la Sainte Mère de Dieu sur les châtiments* (*Ἀποκάλυψις τῆς ὑπεραγίου θεοτόκου περὶ τῶν κολάσεων*...). Ce document a été traduit en slavon russe au XIIe siècle (2). La Vierge obtient du

(1) La dérivation de *Mokošĭ* est contestée par M. Krek, p. 407, mais les textes cités par M. Jagić sont fort précis, et ne paraissent pas pouvoir donner lieu à une autre interprétation.

(2) J'ai eu sous les yeux le texte grec et la traduction slavonne, d'après un *sborniků* du XIIe siècle, provenant du

Digitized by Google

Seigneur l'autorisation de visiter les enfers sous la conduite de l'archange saint Michel qui lui montre les tourments des damnés et lui explique les raisons pour lesquelles ils ont été punis. Les premiers pécheurs que la Vierge voit en entrant aux enfers sont ceux qui n'ont point cru au Père, au Fils et au Saint-Esprit. A ce passage, la traduction slavonne ajoute une glose assez longue : « Ce sont ceux, dit-elle, qui ont oublié Dieu, qui ont appelé dieux les objets que Dieu avait faits pour notre usage, le soleil, la lune, la terre, les animaux, les reptiles, qui se sont fait des dieux de pierre avec des hommes tels que Trojanŭ, Chorsŭ, Velesŭ, Perunŭ. » Un apocryphe du XVIe siècle, *l'Apocalypse des Apôtres*, associe Trojanŭ à Perunŭ, à Chorsŭ, à Diï (Zeus) (1). Il ajoute que ces prétendus dieux étaient des hommes; Perunŭ vivait chez les Grecs, Chorsŭ à Chypre ; Trojanŭ était empereur à Rome.

Le *dit* de la bataille d'Igorĭ mentionne quatre fois Trojanŭ et appelle la Russie le pays de Trojanŭ. J'ai fait ailleurs (2), et je maintiens toutes mes réserves sur ce texte. Mais s'il y a eu falsification ou interpolation, il n'en est pas moins vrai que le falsifica-

monastère de Saint-Serge, publiés par feu Sreznevskij dans les *Drevnie pamjatniki russkago pisĭma i jazyka*. Saint-Pétersbourg, 1869. In-4°.

(1) Texte publié par Tichonravovŭ et cité par M. J. Šišmanovŭ dans le *Sborniků* ou Recueil bulgare de folklore, de science et de littérature (tome IV, Sofia, 1891).

(2) *La Littérature russe*, p. 22.

Digitized by Google

teur n'a pas inventé ce nom de Trojanŭ et qu'il l'a pris dans des textes antérieurs ou dans la tradition populaire.

Dans le gouvernement de Kievŭ, on signale encore aujourd'hui le *Valŭ Trojanovŭ* (Rempart de Trajan). A ce rempart, dit M. Kotlijarevskij, se rattachent certaines traditions mythiques où il est question de Trojanŭ, tsar Ermlianskij (c'est-à-dire rimlianskij, romain)(1). Ces traditions ont dû venir en Russie de chez les Slaves méridionaux, notamment des Bulgares, toujours en contact avec les Roumains, peut-être des Roumains eux-mêmes. Le souvenir de Trajan est resté très vivace en Roumanie; on signale encore dans ce pays un *valul lui Trajan* (fossé de Trajan); une *calea lui Trajan* (route de Trajan); *masa lui Trajan* (table, rocher de Trajan); *pratul lui Trojan* (prairie de Trajan) (2).

Des dénominations analogues se retrouvent en Bulgarie. La voie romaine qui, passant par Serdica (aujourd'hui Sofia), réunissait l'Italie à Constantinople, est encore appelée par les Bulgares *Trojanovŭ pŭtŭ*; *Trojanski pŭtŭ*; par les Turcs, *Trajan jol*.

Le voyageur dalmate Verantius (Vrančić), qui traversa ces contrées en 1553, entendit parler de cette route de Trajan et s'étonna de voir le nom du

(1) Kotliarevskij. *Œuvres complètes*, édition de l'Académie de Saint-Pétersbourg, tome IV, p. 512.

(2) Xenopol, *Histoire des Roumains*, Paris, Leroux, 1896, tome I, p. 107.

Digitized by Google

grand empereur conservé chez ces peuples barbares (1). A Hissar, au nord de Philippopoli s'élèvent des ruines romaines que les Bulgares appellent Trojanovgrad (le château de Trajan), tandis que les Turcs les attribuent aux Génois et les appellent Djenevizler (2).

Au sud d'Ichtiman s'ouvre, dans la Sredna Gora (Forêt centrale), le défilé des Portes de Trajan (*Trojanova vrata*), naguère célèbre par les exploits des brigands (3). Sur l'emplacement de la ville actuelle de Stara Zagora (Eski Zagra) s'élevait la ville d'Ulpia Augusta Trajana; Pansaba, aujourd'hui Kustendil, dut son organisation à Trajan; de même sur la mer Noire, Ulpia, aujourd'hui Anchialo; le village de Devna s'élève sur l'emplacement d'une Marcianopolis fondée par Trajan. Ainsi, le souvenir du grand empereur se retrouve dans presque tous les pays bulgares.

Son nom se rencontre également dans les contrées serbo-croates. A Mostar, en Herzégovine, un pont

(1) *Iter Buda Adrianopolim, anno* 1553, édité pour la première fois par *Fortis* dans son *Viaggio in Dalmazia*, réimprimé par Szalay dans les *Monumenta Hungariæ, Historici scriptores*, tome II.

(2) K. Jireček, *Cesty po Bulharsku (Voyages en Bulgarie*, Prague, 1888, p. 75).

(3) Une vue du défilé et une gravure du XVIIIe siècle représentant la porte de Trajan (d'après Marsigli), figurent pages 648-649 et 656-657 du bel ouvrage de M. Schlumberger, *l'Épopée byzantine au Xe siècle*. Cette porte a été détruite par un pacha vers 1835 ou 1836. Les habitants du pays l'attribuent également au héros serbe Marko Kraljević.

Digitized by Google

sur la Neretva s'appelle pont de Trajan; en Dalmatie, les ruines de la ville romaine de Burnum s'appellent le château de Trajan; le même nom est donné aux ruines d'un ancien château serbe près de Novi-Pazar. La fameuse table de Trajan et les restes du pont sur le Danube se trouvent depuis plus de dix siècles en pays serbe; le château de Kulina, ruiné au Moyen Age, porte également le nom de Trajan.

Le nom de Trajan, sous la forme diminutive Trajko, est encore fort usité en Bulgarie. L'étymologie populaire le rattache au verbe *trajamü*, je persiste, je dure. Au XIe siècle, il fut porté par un tsarévitch bulgare, fils du tsar Samuel (1). Dans les contes populaires serbes figure un personnage appelé Trojan. D'après le dictionnaire serbe de Vuk Karadžić, près des ruines du château de Trojan, sur le mont Tser, aux environs de Schabats (Šabac), vivait un personnage de ce nom. Toutes les nuits il s'en allait dans la Syrmie voir quelque femme ou quelque fille. Il ne pouvait sortir sous les feux du soleil qui l'aurait anéanti (2). Quand il arrivait chez sa maîtresse, on donnait de l'avoine

(1) K. Jireček, *Histoire des Bulgares*, édition russe, Odessa, 1882, p. 93-95.

(2) C'est la légende populaire grecque du prince Ἀνήλιος qui ne pouvait supporter le soleil (Schmidt, *Griechische Mærchen*, Leipzig, 1877, p. 30-31). — Haxthausen (*Studien über die neuere Zustænde Russlands*, II, p. 460) a recueilli sur Trajan un légende analogue en Bessarabie.

Digitized by Google

aux chevaux. Après que les chevaux avaient mangé l'avoine et que le coq avait chanté, il retournait dans son château. Une nuit, le frère ou le mari d'une de ses maîtresses remplaça l'avoine par du sable et coupa la langue de tous les coqs pour les empêcher de chanter. Quand le roi crut que le moment de s'en aller était venu il demanda à son serviteur si les chevaux avaient mangé leur avoine. Le serviteur répondit négativement. D'autre part, les coqs n'avaient pas chanté. Trojan s'attarda chez sa belle; à la fin, il se rendit compte de la situation, sauta à cheval et s'enfuit vers son château; mais le soleil l'atteignit en route. Il se cacha sous une meule de foin; malheureusement, des bestiaux bouleversèrent la meule; brusquement exposé aux rayons solaires, Trojan s'évanouit.

Une variante de ce conte a été relevée par M. Miličević dans sa description de la Serbie(1): « Le tsar Trojan vivait dans un château au sommet du mont Tser. Il avait trois têtes. (Ces trois têtes s'expliquent évidemment par l'étymologie populaire: *troje* veut dire trois en serbe.) L'une mangeait les hommes; l'autre, le bétail; la troisième, le poisson. Il passait le jour dans son château sur le Tser, la nuit dans son château de la Tsirina sur la Save. Le peuple s'inquiéta de cette façon de vivre et alla trouver saint Dmitrius, l'un des serviteurs de Trajan, et le

(1) *Kneževina Srbija*, Belgrade, 1876.

Digitized by Google

pria de demander à son maitre de quoi il pouvait avoir peur. « Je n'ai peur que du soleil », répondit Trajan.

Saint Dmitri fit remplacer l'avoine des chevaux par du sable, couper les langues des coqs, etc. Trajan fondit au soleil.

La suite du récit se complique d'une foule d'étymologies populaires. Trojan, dans sa fuite, devint sourd (*ogluveo*) auprès du village de Glouchci, perdit ses semelles (*tabani*) auprès du village de Tabanovci; il devint aveugle (*oslepeo*) près du village de Slepević ; il perdit son bouclier (*štit*) à Štitar, et la catastrophe finale l'atteignit (*se desila mu*) au village de Desić.

Saint Dmitri fut tué par les amis de Trojan et jeté dans la Save.

Sur les bords de cette rivière, dans l'arrondissement de Šabac se trouvent les ruines du château de Kulina. Le peuple serbe en attribue la fondation au tsar Trojan.

Karadžić a publié dans ses contes serbes (*Srpske Pripovjetke*, 2e éd., Vienne, p. 150-152) un conte que je n'ai pas sous les yeux et où le tsar Trajan est figuré avec des yeux de chèvre.

Au XIIe siècle, Tzetzès, dans *les Chiliades* (M. Tomaschek les a signalées le premier dans la *Zeitschrift für Œsterreichische Gymnasien*), connaissait cette légende sur des oreilles de bouc et il lui prêtait un caractère symbolique.

Digitized by Google

« Ὠτία δὲ Τροίανον λέγουσιν ἔχειν τράγου (On dit que Trajan a des oreilles de bouc.) » Il cherche à interpréter cette fable, soit parce que Trajan était lubrique comme un bouc, soit parce que comme le bouc il savait poursuivre les ennemis de Rome dans les endroits les plus escarpés.

M Kœhler qui s'était aussi occupé de cette légende l'expliquait par le ressemblance des mots Τροίανος et τράγος.

D'après Bertrandon de la Broquière, qui écrivait au xve siècle, la ville de Trajanopoli avait été édifiée « par ung empereur appelé Trajan, lequel avait, ce disaient les Grecs, une oreille ainsi que ung mouton ».

D'après un conte bulgare de Stara Zagora, publié dans le *Periodičesko Spisanie* de Sofia (tome IV, p. 182), il y avait une fois un tsar Trajan qui avait des oreilles d'âne. L'indiscrétion de son barbier rappelle l'histoire de Midas. Une variante de Nevrokop, en Macédoine, représente Trajan avec des oreilles de chèvre. Le barbier va confier son secret à un puits abandonné. Quelque temps après des voyageurs trouvent auprès du puits un arbre dont chaque feuille porte les paroles révélatrices. L'empereur va visiter le puits et l'arbre et conclut philosophiquement : « Ce qui a été donné par Dieu ne doit pas se cacher. » Et depuis ce temps-là il ne couvrit plus ses oreilles.

Dans les chants bulgares recueillis par les frères

Digitized by Google

Miladinovci il en est deux où il est question d'une ville de Trojan grad, Troem (chants 31 et 38) dont les habitants sont mauvais chrétiens et ont à subir diverses épreuves. Le chant 31 a été recueilli à Kukuš en Macédoine. Le second ne porte pas d'indication précise, mais d'après les textes qui l'avoisinent il doit appartenir à la Roumélie orientale (Bulgarie du Sud). Le texte n'est pas assez clair pour qu'on puisse décider s'il se rapporte à la légende de Trajan ou à la légende troyenne qui joue un rôle considérable dans la littérature des Slaves méridionaux.

Comment Trajan est-il devenu dieu, ou tout au moins démon — au sens chrétien — chez les Slaves du Sud ou de l'Est (1)? M. Jagić a proposé, il y a bien longtemps, une interprétation fort ingénieuse et fort vraisemblable. Les ruines les plus importantes des pays danubiens sont attribuées à Trajan ou portent son nom. Or, l'imagination populaire peuple les ruines de démons et de fantômes; il est tout naturel qu'un de ces démons soit Trajan lui-même, qu'il devienne dieu comme Perunŭ, Chorsŭ ou Dažbogŭ. Les Slaves balkaniques promptement convertis au christianisme auraient transmis le culte de Trajan aux Russes qui le conservèrent plus longtemps. On

(1) Il est devenu saint sous la plume de Procope (306,5). Il cite un château fort τοῦ ἁγίου Τραϊανοῦ. C'est un castellum *divi* Trajani. Divus en grec a été traduit par ἅγιος. Il n'y a nulle part de saint Trajan. Jireček : *Das Christliche Element in der Balkänländer*. Vienne, 1895, p. 8.

Digitized by Google

peut supposer également que le souvenir des exploits de Trajan en avait imposé aux peuples balkaniques dont les Slaves recueillirent les traditions, qu'ils trouvèrent l'idée de Dieu attachée à cet illustre personnage (*divus Augustus*), qu'ils la conservèrent et l'amplifièrent. Dans ce que nous savons de leur mythologie proprement dite soit en Russie, soit chez les Slaves baltiques, on ne trouve pas d'autre exemple d'hommes divinisés; on a pourtant vu au siècle dernier et même dans le nôtre certains sectaires russes diviniser leur empereur Pierre III, d'autres lui donner pour lieutenant Napoléon qui doit rétablir ici-bas le règne de la justice, ou même le proclamer leur Messie. On ne rencontre aucun phénomène analogue dans l'histoire des Slaves païens.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE V

Divinités inférieures.

Triglav. — Jula. — Radigast. — Podaga. — Pripegala. — Zcernoboch. — Divinités anonymes. — Rinvit, Turupid, Puruvit, Pisamar, Tiernoglav. — Déesses. — Les dieux domestiques.

TRIGLAV

Nous revenons maintenant aux dieux du système baltique dont nous avons déjà étudié le principal représentant, Svantovit.

Après lui l'un des principaux était Triglav. Son existence nous est surtout attestée par les historiens de l'évêque Otto de Bamberg. Il y avait à Stettin, dit l'un d'eux, quatre *continae* (Herbord, II, 32), c'est-à-dire quatre temples. Ce mot *continae*, l'Allemand Herbord ne s'en embarrasse guère : « Sclavica lingua, dit-il, in plerisque locis latinitatem attingit

Digitized by Google

et ideo puto ab eo quod est *continere continas* esse vocatas. » Avec de pareilles étymologies on peut aisément tirer Svantovit de sanctus Vitus. Le commentateur moderne de l'édition Pertz n'est guère plus heureux que Herbord. Il soupçonne bien que *contina* est un mot slave et il l'interprète par le polonais *konczyna* (*fastigium*). Cette explication est fausse; *konczyna* veut dire: extrémité, bout; il n'a point d'autre sens. *Kontina* se rattache évidemment à la racine *kont* qui a donné en serbe *kuća*, maison, en bulgare *kąšta*, etc.

L'une de ces quatre *continae* qui était la principale, était merveilleusement décorée et ornée de sculptures, représentant des hommes, des oiseaux, des quadrupèdes, si habilement reproduits qu'on les aurait crus vivants, si ingénieusement coloriés que ni la pluie ni la neige n'en altéraient les couleurs. Il y a évidemment dans ces lignes quelque exagération On entassait dans cette *contina* la dîme de tout le butin fait sur l'ennemi, des coupes d'or et d'argent, des cornes dorées incrustées de pierreries, des armes et de la vaisselle précieuse.

Deux de ces temples étaient consacrés au dieu Triglous. Le nom slave est évidemment altéré et il n'est pas difficile de le rétablir sous sa forme réelle : *Triglav*, dieu ou idole à trois têtes. Aujourd'hui encore le mont Triglav (à trois pics, à trois têtes) qui fait partie des Alpes de Carniole est défiguré par les Allemands sous la forme *Terglou*. Nous

Digitized by Google

retrouvons ce nom de Triglav dans une ancienne chronique de la ville de Branibor (Brandebourg)(1).

Otto de Bamberg fut admis à prêcher le christianisme chez les habitants de Stettin. Ils l'accueillirent sans répugnance, convaincus que leurs dieux sauraient bien se défendre. Il usa largement de la tolérance qui lui était accordée; aidé de ses prêtres, il se mit à détruire les *continae* à coups de hache et de serpe. Quand le peuple vit que les dieux ne se défendaient pas, il s'attaqua, lui aussi, aux temples, s'en partagea les richesses et emporta le bois pour faire cuire les aliments. En ce qui concerne l'idole de Triglav, l'évêque en brisa le tronc, emporta les trois têtes et les envoya à Rome pour attester la conversion de la ville (Herb., II, 32). En revanche,

(1) « Temporibus Svigeri decimi tertii episcopi Brandenburgensis fuit in Brandenburg rex Henricus qui slavice dicebatur Pribislaus, qui christianus factus, idolum quod in Brandenburg fuit cum tribus capitibus quod Triglav slavice dicebatur destruxit » (Fragments *Chron. Brandenb.*, ap. Mader, p. 264).

C'est à ce dieu et peut-être à ce texte que fait allusion le chroniqueur tchèque Přibik de Pulkava (XIVe siècle; *Fontes rer. Bohemicarum*, t. V, p. 89) : « In illis diebus fuit quidam Henricus rex Prybislaus slavonice nominatus urbis Brandenburgensis et terrarum adjacencium, sicut Brandenburgensis testatur Chronica... Hic dum adhuc gens esset ibi permixta Slavonica et Saxonica, deserviens ritibus paganorum et in urbe Brandenburgensi ydolum tribus capitibus inhonestum ab incolis colebatur. » Le traducteur tchèque traduit : « Imajice tu kakú modlu *trihlavatu* nectnu i velmi škaredu » (une idole à trois têtes immonde et très laide).

Digitized by Google

il consentit à respecter un chêne sacré, *umbre atque amenitatis gratia.*

Parmi les accessoires du culte de Triglav figurait à Stettin comme à Arkona (voir le chapitre sur Svantovit) un cheval sacré. C'était un cheval noir, bien nourri, d'une taille remarquable; nul ne devait le monter et l'un des quatre prêtres du temple était particulièrement chargé de le soigner. Il rendait des oracles. Quand il s'agissait d'entreprendre une expédition sur terre, on déposait sur le sol neuf lances éloignées les unes des autres d'une coudée. Le cheval étant sellé, harnaché, le prêtre le tenait par la bride et lui faisait franchir trois fois dans les deux sens l'espace occupé par les lances. S'il le traversait sans les toucher, c'était un heureux présage et on entreprenait l'expédition. Dans le cas contraire on y renonçait (Herb., II, 35). Pour faire disparaître ce mode de divination, Otto imagina de faire vendre le cheval de Stettin en pays étranger (Herb., II, 3), après avoir persuadé aux habitants qu'il était plus apte à traîner un chariot qu'à rendre des oracles. D'après un autre biographe (Prifl., II, 11), la selle d'un cheval divin était d'or et d'argent et elle était conservée dans l'une des *continae.*

Nous retrouvons l'idole de Triglav dans la ville de Volyn. Après la conversion de cette ville les prêtres restés fidèles au culte des idoles la quittèrent et se retirèrent dans les campagnes (Ebbo, II, 13). « Et comme Otto détruisait les temples et les images

Digitized by Google

des dieux, ils emportèrent hors de la province une image d'or de Triglav qui était leur principale divinité et ils la confièrent à une veuve qui vivait dans un petit village, où ce précieux trésor pouvait difficilement être découvert. La veuve enveloppa l'idole dans un vêtement, fit un trou dans le tronc d'un arbre très gros et cacha le dépôt sacré de telle sorte qu'on ne pouvait ni le voir ni le toucher. Elle n'avait ménagé qu'une petite ouverture par laquelle les païens pouvaient offrir les sacrifices ou les offrandes (« solummodo foramen modicum ubi sacrificium inferretur in trunco patebat ») et personne n'entrait chez elle — sinon pour les sacrifices. Otto apprit l'existence de cette idole. Il craignit qu'après son départ elle ne contribuât à ramener au paganisme les indigènes encore peu affermis dans la foi chrétienne et chercha le moyen de s'en emparer par la ruse (1). Si les prêtres païens avaient été

(1) Ivan Tourguenev m'a raconté jadis une curieuse anecdote de la vie des *raskolniks* russes qui n'est pas sans rapport avec cet épisode. Un fonctionnaire russe, feu Melnikovŭ, connu en littérature sous le nom de Petcherskij, était chargé de la surveillance de raskolniks. On lui avait signalé dans une forêt d'outre-Volga une chapelle suspecte où les raskolniks se réunissaient pour honorer une image non reconnue par l'Église orthodoxe. S'il réussissait à enlever l'image et à faire abandonner le sanctuaire, on lui promettait la croix de commandeur de Sainte-Anne. Melnikovŭ se faufila parmi les fidèles et au moment où ils étaient absorbés par l'extase il s'écria brusquement : *Anna na šeju!* Sainte Anne au cou ! Épouvantés par ce cri mystérieux, les fidèles restent immobiles. Melnikovŭ s'élance sur l'image, la saisit et l'emporte avant qu'ils aient eu le temps de revenir de leur effroi.

Digitized by Google

avertis de son dessein, ils auraient peut-être eu l'idée de cacher leur palladium dans un endroit encore plus inaccessible. L'évêque confia cette mission délicate à un de ses compagnons, nommé Hermann. C'était un homme adroit et qui savait la langue des indigènes. Il lui prescrivit de revêtir le costume slave et de se rendre chez la veuve comme pour faire un sacrifice à Triglav. Hermann obéit. Il raconta à la veuve qu'il avait échappé naguère à une terrible tempête, grâce à la protection de Triglav et qu'il voulait lui offrir un sacrifice. La veuve lui indiqua l'arbre sacré et le trou dans lequel il pourrait déposer son offrande, en l'engageant à ne rien révéler à qui que ce fût s'il tenait à la vie. Il entra dans l'enceinte mystérieuse, jeta par l'ouverture une pièce d'argent, de telle sorte qu'on l'entendit résonner et qu'on put croire qu'il avait sacrifié. Il la retira ensuite et pour montrer son mépris à Triglav, il lui offrit en guise de sacrifice un énorme crachat (*sputaculum ingens*). Puis il examina tout pour voir s'il pouvait s'emparer de l'idole; mais elle était si bien enfermée dans le tronc qu'il était impossible de l'en arracher. Regardant autour de lui, il vit la selle de Triglav suspendue à la muraille. Elle était fort vieille et complètement hors d'usage. Il l'enleva, la cacha et la rapporta en témoignage des efforts qu'il avait faits pour s'emparer de l'idole. »

La fin du récit est assez singulière. On peut se demander si Hermann était réellement de bonne foi

Digitized by Google

et s'il n'a pas inventé l'histoire de la selle pour pallier son échec ou s'il ne s'est pas simplement emparé d'un harnais quelconque. La vieille païenne aurait certainement mis la selle sacrée à l'abri des convoitises des chrétiens.

Après cette infructueuse tentative, l'apôtre des Poméraniens n'insista plus; il craignait d'être accusé de cupidité s'il persistait à vouloir s'emparer de la précieuse idole. Il eut recours à la persuasion. Il rassembla les princes et les anciens et leur fit jurer d'abandonner le culte de Triglav, de briser son idole et d'employer l'or dont elle était fabriquée au rachat des captifs.

Les biographes d'Otto de Bamberg nous signalent encore le culte de Triglav à Stettin. Cette ville (Ebbo, III, 1) renfermait dans son enceinte trois montagnes; la plus haute, celle du milieu, était consacrée au grand dieu des païens, Triglav. Son idole avait trois têtes : un bandeau d'or couvrait ses yeux et ses lèvres. Les prêtres païens expliquaient ainsi ces particularités. Leur grand dieu, disaient-ils, avait trois têtes parce qu'il gouvernait trois royaumes, le ciel, la terre et les enfers : sa face était couverte d'un bandeau, parce qu'il ne voulait pas voir ni connaître les péchés des hommes. Ces assertions, peut-être imaginaires, ont semblé suspectes à un savant russe M. Kirpičnikovŭ.

Les Slaves, dit-il, de devaient pas avoir une idée chrétienne. Enfin, il n'est guère possible qu'un dieu

Digitized by Google

qui prévoit l'avenir ignore les actions des hommes (1). M. Kirpičnikovŭ se demande encore si nous n'avons pas ici une déformation de la Trinité chrétienne; c'est ainsi qu'on a cru voir dans Svantovit un substitut de saint Vit. Avec ce scepticisme on va très loin. Il est pourtant certain, nous l'avons démontré ailleurs, dans l'étude sur Svantovit, que les Slaves baltiques adoraient des idoles polycéphales.

De l'aveu même du biographe d'Otto (Ebbo, III, 1) le culte de Triglav et d'autres idoles dont nous ignorons les noms ne disparut pas aisément. Otto convertit ou crut avoir converti Stettin, fit livrer aux flammes les temples païens et construire deux églises dont l'une sur la colline même de Triglav reçut le nom de saint Adalbert. Mais les prêtres idolâtres n'avaient pas renoncé à leur culte, ni surtout aux produits des sacrifices. Ils ne cherchaient qu'une occasion pour ramener le peuple au paganisme. Or il arriva qu'une épidémie éclata dans la ville; la mortalité était grande; les prêtres persuadèrent au peuple que sa conversion était cause de tout le mal, qu'il fallait revenir aux idoles. Tous les habitants, disaient-ils, étaient destinés à mourir si la colère des anciens dieux n'était pas apaisée par les sacrifices accoutumés. Le peuple, excité par ces discours réclame ses idoles, leur offre des sacrifices et s'attaque aux églises chrétiennes (Ebbo, III, 1; Her-

(1) *Journal du Ministère russe de l'instruction publique*, sept. 1885.

Digitized by Google

bord, III, 16). Il détruit une moitié de ces édifices, celle qui est réservée aux fidèles, mais il recule devant le sanctuaire. Cette besogne accomplie, les destructeurs se retournent vers le prêtre des idoles : « Nous avons, disent-ils, fait ce qui nous regardait : c'est à toi de détruire et de profaner le sanctuaire du dieu allemand (*teutonici dei*). » Le prêtre prend une hache, lève le bras et s'arrête subitement paralysé en poussant des cris affreux : « O douleur ! quelle est la puissance, quelle est la force de ce dieu allemand et qui lui résistera ! Voyez comme il m'a frappé, moi qui me suis attaqué à son sanctuaire. » Le peuple s'étonne et demande ce qu'il doit faire. La réponse rapportée ou probablement imaginée par Ebbo, est assez singulière : « Construisez ici la maison de votre dieu à côté de celle du dieu teutonique et honorez-le en même temps que vos dieux, de peur que dans sa colère il ne vous fasse tous périr. » Ils obéirent et jusqu'au retour du pieux apôtre Otto ils restèrent dans cette erreur, servant Dieu et les démons.

Triglav figure encore dans la description des miracles de saint Otto (*Mon. Germ.*, t. XII, p. 91). C'était un démon dont une femme était possédée.

Triglav offre évidemment quelques analogies avec Svantovit, mais il n'y a pas de raison pour ne pas en faire une divinité indépendante. Svantovit avait une idole à quatre têtes, Rugievit, une à sept têtes, mais nous ne trouvons pas de nom qui eût été

Digitized by Google

Cityrglav, sidmglav ou sedmaruglav (1). Il n'y a pas de raison sérieuse de douter que Triglav n'ait été une divinité indépendante.

JULA

Jula figure aussi chez les biographes d'Otto de Bamberg; pendant son second séjour à Volyn, Otto engage les habitants à ne pas retourner au culte de Jula et de sa lance et à l'adoration des idoles. Nous ne savons ce que veut dire ce nom. Volyn, aujourd'hui Wollin, s'appelait aussi Julin. S'agit-il d'un dieu de la cité, d'un dieu éponyme? Ce qu'il y a de certain, c'est que les habitants de Volyn adoraient une lance attachée à une énorme colonne située au milieu de la ville (Ebbo, II, 1; III, 1; Herb., III, 26); Ebbo raconte que Julin a été construite par Jules César et que l'on y adore encore sa lance, *ob memoriam ejus*; au commencement de l'été on célébrait une grande fête en son honneur. Nous avons déjà vu, en parlant de Triglav et de Svantovit, quel rôle jouait la lance dans la divination.

RADIGAST

Cette divinité a longtemps occupé dans le panthéon slave une situation incontestée. Dans ces dernières années on a mis en doute son existence.

(1) A moins que ce dernier nom ne se retrouve dans le Simarglü du chroniqueur russe. Voy. plus haut, p. 122.

Digitized by Google

M. Brückner (*Arch. für sl. Phil.*, t. XIV) prétend que Radigast est tout simplement un nom de ville. Examinons un peu les textes. Thietmar, qui est généralement bien informé, dit (VI, 23) :

« Est urbs quaedam in pago Riedirierum Riedigost nomine, tricornis ac tres in se continens portas, etc... » Cette ville (je résume la suite du texte) est entourée de tous côtés d'une grande forêt respectée des habitants, objet de leur vénération. Deux portes de la ville sont ouvertes à tout venant, la troisième conduit à la mer qui est voisine et terrible à voir. Dans cette ville ou dans cette porte (*in eadem*) il n'y a qu'un temple habilement construit en bois qui est supporté par des cornes de différents animaux (1). Les murs de ce temple sont ornés à l'extérieur d'images de dieux et de déesses merveilleusement sculptées, à l'intérieur sont des dieux faits à la main; ils ont leurs noms gravés (2), ils sont revêtus de casques et de cuirasses et d'un aspect terrible. Le premier d'entre eux s'appelle Zuarasici (3) et est plus honoré que tous les autres par tous ces

(1) Chez les Slaves chrétiens on trouve des chapelles au-dessus des portes des villes, par exemple à Vladimir sur la Kliazma, à Vilna (la porte dite Ostra Brama, etc.). Ce temple porté sur des cornes d'animaux ne peut être qu'une espèce de chapelle.

(2) Ce texte a donné lieu à beaucoup de commentaires. Nous ne savons rien de précis sur l'emploi de l'écriture chez les Slaves païens.

(3) Sur Zuarasici, voyez plus haut, p. 119-120.

Digitized by Google

peuples. Les étendards sont conservés ici et ils ne quittent jamais le sanctuaire, sauf en cas d'expédition. Dans ce cas ils sont pris par les fantassins.

Pour garder ces trésors des prêtres ont été spécialement institués. Quand ils se réunissent pour sacrifier aux idoles ou pour apaiser leur courroux, ils s'asseyent tandis que le peuple reste debout, ils se murmurent des paroles inintelligibles (*invicem clanculum mussantes*), ils creusent la terre avec une crainte religieuse, ils consultent ainsi les sorts pour connaitre les choses douteuses. Cela fait, ils couvrent de gazon vert un cheval qui est considéré comme le plus grand du pays, ils le font passer avec vénération entre deux lances fixées dans le sol (1) et, en combinant les résultats de cette divination avec les sorts qu'ils ont d'abord consultés, ils tirent finalement des augures. Si les deux divinations donnent le même résultat on entreprend ce que l'on voulait faire; dans le cas contraire, le peuple s'afflige et abandonne l'entreprise. Ils professaient encore de toute antiquité une autre erreur : ils croyaient que si quelque terrible et longue rébellion les menaçait, un gros sanglier, orné de défenses blanches, sortait du sein de la mer et se vautrait dans les vagues en les agitant avec un bruit terrible.

Autant il y a de districts dans cette région, autant il y a de temples et d'images des démons adorés

(1) Sur cette divination par les lances, voyez les chapitres consacrés à Svantovit et à Triglav.

Digitized by Google

par les infidèles. Mais la cité dont je viens de parler occupe le premier rang. C'est elle qu'ils viennent saluer en partant pour la guerre. Quand ils reviennent après une heureuse expédition, c'est à elle qu'ils rapportent le butin; ils s'informent avec soin, par le moyen des sorts et du cheval dont j'ai parlé, de la victime agréable aux dieux qui doit leur être offerte par les prêtres. Le sang des hommes et des animaux domestiques calme leur indicible fureur.»

On a beaucoup discuté sur ce morceau. Il contient plus d'un détail invraisemblable; ce temple qui renferme tant de lourdes idoles et qui est supporté par des cornes d'animaux, ces divinités dont les noms sont gravés, tout cela paraît bien fantastique. Quoi qu'il en soit, le passage méritait d'être cité en entier.

Thietmar prend le nom de Riedigost pour un nom de ville. Son commentateur, M. Kruse, d'accord avec Lisch, estime qu'il s'est trompé et se rallie à l'opinion d'Adam de Brême qui fait de Radigost le nom d'une divinité honorée dans la ville de Rhetra. Notre compatriote, M. Bernard, dans sa thèse *De Adamo Bremensi geographo* (Paris, 1895, p. 66), est du même avis.

Examinons le texte d'Adam de Brême (II, 18):

« Parmi les peuples slaves qui habitent entre l'Elbe et l'Oder les plus puissants sont les Rhetarii; leur ville la plus fréquentée est Rhetra, qui est en même temps le siège de l'idolâtrie. (Il est assez naturel qu'une ville porte un nom analogue à celui

Digitized by Google

du peuple qui l'habite.) Elle possède un temple consacré aux démons dont le prince est Redigast (1). Son idole est en or, son lit de pourpre. La ville a neuf portes; elle est entourée partout d'un lac profond; on le traverse sur un pont de bois dont le passage est seulement permis à ceux qui viennent sacrifier ou consulter les oracles. (Ce détail semble indiquer que Rhetra était non pas une ville, mais simplement un lieu de culte.) De ce temple à Hambourg, il y a, dit-on, quatre journées de marche. » Plus loin (livre III, 52), Adam raconte que l'évêque Jean fait prisonnier fut invité à renier la foi; sur son refus on lui coupa les mains et les pieds; sa tête fut fichée sur une pique et les païens l'immolèrent (l'offrirent) à leur dieu Redigast. Ces choses eurent lieu le 4 des ides de novembre (10 novembre) dans la métropole des Slaves à Rhetra. Par ce mot de métropole Adam de Brême veut, je crois, désigner le centre religieux des Slaves de cette région.

Helmold (I, 2) répète que Rhetra est la capitale des Redariens et copie quelques lignes d'Adam de Brême sur le dieu Redigast. Plus loin (I, 22) il parle

(1) Leibnitz, dans les *Scriptores rerum Brunswicensium*, I, p. 191, cite le texte suivant rapporté par Lelewell, mais dont je n'ai pu vérifier l'orgine : « Post mortem Caroli imperatoris quidam non veri christiani præcipue trans Albeam susceptam fidem Christi relinquentes idola sua projecta, Hammon scilicet, Suentobuck (Sventi Bog, comparez Svantovit), Witulubbe (?), Radegast cum ceteris erexerunt et in loco pristino statuerunt. »

Digitized by Google

d'une lutte entre les peuples slaves, les Liutitses et les Riaduri qui « à cause de leur antique cité et du fameux temple où l'on montre l'idole de Radigast prétendaient qu'ils étaient les plus nobles parce qu'ils étaient visités par tous les peuples slaves à cause des oracles et des sacrifices annuels». Enfin (même livre, § 52) il nous apprend que « Prove était le dieu du pays d'Aldenburg, Siva, déesse des Polabes, Radigast, le dieu de la terre des Obotrites».

Au xve siècle la chronique saxonne de Botho (*sub anno* 1113)(1) nous représente Ridegast portant sur la poitrine un bouclier avec une tête noire de bœuf; il tient dans la main une hache; sur sa tête est posé un oiseau. Un éditeur de la chronique a composé une illustration d'après ces indications et ce dessin, plusieurs fois réimprimé, a servi au fabricant des prétendues divinités obotrites conservées au Musée de Neu-Strelitz. Nous ignorons où Botho en avait pris les matériaux. Probablement dans son imagination. Enfin au xviie siècle le chroniqueur de Lübeck, qui commente Helmold, nous raconte que Radigast était un prince des Obotrites qui fut plus tard divinisé. Ce commentaire très tardif est peu vraisemblable; il est en contradiction avec tout ce que nous savons de la mythologie slave où nous ne rencontrons jamais de personnages divinisés.

Pour concilier Thietmar et Adam de Brême on

(1) Citée par Jagić, *Arch.*, V, p. 204.

Digitized by Google

peut supposer que Redigast, Redigost, aurait été le nom slave de la ville que les Allemands auraient appelée Rethra. Dans ce cas Radigast serait tout simplement un dieu éponyme.

On trouve également des noms d'hommes ou de localités terminés en *gost*. Le nom semble composé de deux éléments: *rad*, joyeux; *gost*, hôte. Il correspond au grec φιλόξενος. Cette épithète peut aussi bien caractériser un individu qu'une localité. Miklošich (dans son mémoire sur les noms slaves) signale un Slovène appelé Radagost qui vivait vers 975 en Carinthie. On trouve chez les Slaves méridionaux un nom identique: *Miligost* (1), *carum hospitium habens, qui hospes carus est, Gostirad*, en tchèque *Hostirad*. On rencontre en Pologne des localités appelées Bydgoszcz (all. Bromberg en Prusse); Radgoszcz (nom d'un village de Galicie). Dans les monts Beskides en Moravie s'élève une montagne appelée Radhost. L'auteur de la *Moravia sacra*, Stredovský (2), qui vivait au XVIIe et au XVIIIe siècle, suppose que cette montagne devait son nom à une idole de Radgost. Se fonde-t-il sur une simple ressemblance de noms ou sur une tradition locale? Quoi qu'il en soit, il raconte ce qui suit:

« Il y avait sur la montagne un temple de Radhost (*g* devient *h* en tchèque). Là où naguère les païens

(1) *Rad jugoslav. Akademje*, LXXXI.
(2) *Sacra Moraviæ historia*, Salzbourg, 1710.

Digitized by Google

célébraient la fête de ce dieu aux premiers jours après le solstice d'été, aujourd'hui encore sur cette montagne les fidèles des paroisses de Hochwald, de Rožnov, de Fridek, même les Slovaques voisins de Hongrie, accourent en grand nombre et, conformément à une coutume fort ancienne, sans qu'il s'y mêle d'ailleurs aucune superstition, ils se livrent au plaisir de boire et de danser. »

Il s'agit, comme on le voit, d'une de ces fêtes si connues du solstice d'été; il n'y a pas de raison spéciale pour la rattacher au souvenir du culte de Radigast.

PODAGA

Nous avons déjà cité la chapitre d'Helmold (I, 83), qui fournit sur les divinités slaves d'assez curieuses indications: « Les Slaves, dit-il, ont des formes très diverses de superstition: parmi leurs dieux les uns ont des images dans les temples comme cette idole de Plon qui s'appelle Podaga... » Le mot Podaga ne veut rien dire; il peut appartenir aux deux sexes. M. Maretić (*Arch. für sl. Phil.*, X) l'interprète par Budigoj et fait remarquer qu'il y a des noms slaves commençant par *budi* (éveiller), d'autres finissant en *goj* (idée de vie, de force) et il interprète ainsi le nom: *In expergefactione validus.* D'après cette interprétation un peu hasardeuse, ce serait le dieu du bon réveil.

Digitized by Google

J'oserais proposer une interprétation plus simple. Au lieu de Podaga, ne peut-on pas lire *Pogoda*, le temps, la température. Pogoda serait le dieu ou la déesse des phénomènes atmosphériques. L'historien polonais Długosz mentionne une déesse de la température qui se serait appelée Pogoda (*Arch. für sl. Ph.*, t. XIV, p. 170 et suiv.) (1).

PRIPEGALA

Ce dieu figure dans un document de l'année 1108, une lettre pastorale de l'archevêque Adelgott de Magdebourg (citée par Brückner, *Arch. für sl. Phil.*, t. VI, 223). On en a jadis contesté l'authenticité, mais elle paraît, au témoignage de Wattenbach, parfaitement établie. Cette lettre constitue un document important pour l'étude des luttes du paganisme slave contre la propagande germanique. L'évêque écrit: «Ces hommes cruels, les Slaves, se sont soulevés contre nous; ils ont profané par leur idolâtrie les églises du Christ... Ils envahissent notre contrée. Ils coupent la tête des chrétiens et les offrent en sacrifice. Or leurs fanatiques, c'est-à-dire leurs prêtres, disent dans leurs festins: « C'est

(1) Le mot *poegoeda* existe encore aujourd'hui dans la langue des Kaszubes ou Slaves poméraniens. Voir le *Dictionnaire* de Ramult (*sub voce*). Cracovie, 1893.

Digitized by Google

notre Pripegala qui veut ces sacrifices. » Pripegala, disent-ils, c'est Priape et Belphegor l'impudique (1). Ils tiennent devant leurs autels des coupes pleines de sang et hurlant d'une voix horrible : « Réjouissons-nous, disent-ils ; le Christ est vaincu. La victoire est à Pripegala le victorieux. » L'évêque invite les chrétiens à entreprendre une croisade contre les barbares, « afin qu'on puisse faire entendre des cantiques de joie, au lieu des bruits horribles des Gentils en l'honneur de Pripegala ».

Que veut dire ce nom ? M. Brückner a proposé une interprétation fort vraisemblable. Pripegala représente : Pribychval, « celui auquel la gloire arrive, le glorieux ». Ces noms en *priby* sont fréquents chez tous les Slaves : Pribygoj (*accessit valetudo*), Pribyslav (*accessit gloria*), Pribymir (*accessit pax*), Pribytich (*accessit solamen*) (2). Ne peut-on pas songer aussi au verbe *přepjékać*, brûler, qui existe encore dans la langue des Slaves poméraniens (*Dict.* de Ramult, *sub voce*). *Prepiekal* ne pourrait-il pas être une épithète du soleil ? Je me permets de signaler cette hypothèse qui mérite, je crois, d'être discutée.

(1) Ici l'évêque invente évidemment. D'où les prêtres païens auraient-ils connu Priape et Belphégor ? Il croyait évidemment retrouver dans *Pri* et *Peg* les éléments de ces deux noms.

(2) Maretić, *Rad jug. Acad.*, t. LXXXI.

Digitized by Google

ZCERNOBOCH (ČERNY BOG)

Le nom de cette divinité est facile à expliquer. Cerny Bog veut dire le dieu noir. Son culte est attesté par Helmold (I, 52) : « Les Slaves, dit-il, ont une étrange coutume. Dans les festins, ils font circuler une coupe sur laquelle ils prononcent des paroles, je ne dirai pas, de consécration, mais d'exécration au nom de leurs dieux, à savoir du bon et du méchant ; ils professent que toute bonne fortune vient du dieu bon, toute mauvaise du méchant ; aussi en leur langue l'appellent-ils le mauvais dieu, c'est-à-dire le diable Zcernoboch (1). » De l'existence de ce dieu noir, les mythographes ont conclu à celle d'un dieu blanc qui se serait appelé Bielbog. Le nom de Bielbog ne se rencontre dans aucun texte authentique ; mais on a cru justifier son existence par des noms géographiques (Belbuck = Belbog en Poméranie ; Białobożé et Białobożnica, en Pologne ; Bělbožice en Bohême). On a élaboré toute une théorie sur le dualisme slave. En réalité, nous ne savons rien de ce dieu blanc (2).

(1) Dans la *Knytlinga saga* il est question d'une divinité appelée Tiernoglav (le dieu à tête noire).

(2) Černy Bog a donné lieu à un méprise célèbre de Schafarik. En 1835, Kollar, qui se piquait d'être mythologue et qui était l'esprit le moins critique du monde, crut avoir découvert à Bamberg en Bavière une idole slave avec une inscription

Digitized by Google

DIVINITÉS ANONYMES

Au témoignage de Thietmar (VIII, 64), les Liutitses avaient une déesse dont l'image figurait sur des drapeaux. Un soldat allemand troua le drapeau d'un coup de pierre. Les prêtres Liutitses se plaignirent à l'empereur et reçurent sur son ordre une indemnité de douze talents. En traversant la rivière Milda dont les eaux étaient grosses, ils perdirent une autre déesse et cinquante de leurs compagnons.

RINVIT, TURUPID, PURUVIT, PISAMAR, TIERNOGLAV

Ces divinités sont mentionnées par la *Knytlinga saga* (édition de Copenhague, t. XI). Après avoir raconté la destruction de l'idole de Svantovit, la saga rapporte que le roi Valdemar alla dans la ville de Korrenzia et fit détruire les trois idoles de Rinvit, Turupid et Puruvit. Rinvit est probablement

runique *Carni Bog*. La cathédrale de cette ville possède le tombeau de l'évêque Otto, apôtre des Slaves. Schafarik publia dans une revue de Prague un long mémoire reproduit dans ses Mélanges (*Sebrané spisy*, p. 96-110), et qui a fait longtemps autorité. Il avait été victime d'une mystification; le dieu noir de Bamberg est allé rejoindre les divinités obotrites de Neu-Strelitz qui sont depuis longtemps démodées et qui ont abusé Kollar, Lelewell et bien d'autres. Voir *Arch. für Slav. Philologie*, t. V, p. 193 et suivantes.

Digitized by Google

identique à Rugevit (le Vit de Rugen, en slave Rana; voyez le chapitre sur Svantovit). Puruvit a peut-être quelque rapport avec Proven (voir le chapitre sur Perunŭ). Turupid est peut-être un dieu guerrier (kaschube : trepoet, trepoetose są, se trémousser, faire du bruit). Une quatrième idole est celle du dieu Pisamar. Pisamar permet de conjecturer une forme Bĕsomar (*bésŭ* démon); *mar* est un suffixe qui se rencontre dans certains noms slaves (1). Quant à Bĕsŭ qui dans la langue chrétienne veut dire démon, on peut se demander si des païens auraient donné cette épithète à une de leur divinités.

Tiernoglavius, le dieu à tête noire, que nous avons signalé plus haut, était, au dire de la saga, le dieu de la victoire, le compagnon des expéditions guerrières. Il avait des moustaches d'argent.

DÉESSES

Le culte des déesses est attesté par différents textes, notamment par Thietmar dans sa description du temple de Radigast et dans le chapitre (VIII, 64) où des Slaves se plaignent d'un affront fait par un Allemand à l'étendard sur lequel figurait une déesse. Nous savons peu de chose sur le nom de ces divi-

(1) Par ex. chez Arnold, *Chronica Slavorum : Geromarus* (III, 82), *Ieromarus* (VI, 10).

Digitized by Google

nités féminines. Helmold (I, 52) cite, à côté de Prove, dieu d'Altenbourg, et de Radigast, dieu des Obotrites, *Siva*, déesse des Polabes. Cette Siva a fait fortune. Elle a été reprise par le faussaire de la *Mater verborum* qui l'interprète par *dea frumenti*. On sait aujourd'hui qu'il avait fabriqué Siva avec le mot *aiunt*. Siva figure également parmi les fausses divinités obotrites. Les Tchèques ont interprété Siva par Žiwa (la vie, la vivante); le dictionnaire tchèque de Kott nous donne un article Živa, Živena, déesse de la vie de l'homme et de la nature et nom de la déesse Cérès. Toutes ces fantaisies sont venues du texte de Helmold. Or il n'est pas même sûr qu'il faille lire Siva. Certains manuscrits donnent Sinna.

L'interprétation Siva = Živa, la vivante, parait plus vraisemblable. M. Maretić suppose que c'est l'abréviation d'un nom composé : Dabyživa, *utinam sis viva*. Un texte slavon du xve siècle provenant de Novgorodŭ (cité par Krek, p. 384) mentionne une déesse *diva*. Długosz (1) (xive siècle) prétendait retrouver chez les anciens Polonais le culte de Diane sous le nom de Dzevana (2). D'autre part, il signale un dieu de la vie qui s'appelle Żywie.

Długosz mentionne encore une divinité appelée Dzidzilelya qui veillait sur les destinées de l'enfance

(1) Voir le travail de M. Brückner, *Myth. Studien* dans *Arch. für Slav. Philologie*, t. XIV.

(2) Dans la littérature orale de la Petite-Russie, la reine des Rousalkas s'appelle Diva, Divka (Máchal, p. 119).

Digitized by Google

et qu'il identifie à Vénus. Le mot s'explique aisément (*dziecilela*, celle qui dorlote les enfants).

On cite souvent les noms de Lada qui aurait été la déesse de la beauté, de Morana qui aurait été celle de l'hiver ou de la mort, mais ces noms ne figurent pas dans les anciens textes; ils appartiennent à la littérature traditionnelle.

LES DIEUX DOMESTIQUES

Helmold (I, 52) nous apprend que les champs et les bourgs des Slaves baltiques regorgeaient de pénates. Il répète cette phrase un peu plus loin (82).

Thietmar dit: « Domesticos colunt deos multumque sibi prodesse eosdem sperantes eis immolant (VIII, 69) » et il ajoute: « Audivi de quondam loculo in cujus summitate manus erat unum in se (ferreum) tenens circulum, quod cum pastores illius villæ, in quo is fuerat per omnes domos has singulariter ductus, in primo introitu a portitare suo sic salutaretur : Vigila, Hennil, vigila! Sic enim rustica vocabatur lingua et de ejusdem se tueri custodia stulti autumabant... » Nous ne savons qui était ce Hennil. On a voulu y voir le dieu des troupeaux (*goniti*, *honiti*, chasser devant soi).

Le premier chroniqueur tchèque, Cosmas, qui évite toujours le mot slave et qui enveloppe tous ses récits d'une terminologie plus ou moins clas-

Digitized by Google

sique, nous raconte (I, 2) que le fondateur de la nation tchèque s'établit au pied du mont Řip : là, «primas posuit sedes, primas fundavit et ædes et quos in humeris secum apportarat humi sisti *penates* gaudebat ». Il fait un discours académique à ses compagnons : « O socii non semel mecum graves labores perpessi sistite gradum ; vestris *penatibus* libate libamen gratum quorum opem per mirificam hanc... venistis ad patriam. » Le chroniqueur rimeur, connu à tort sous le nom de Dalimil, raconte que Čech se rendit de forêt en forêt *dietky své na plecú nesa*, portant ses enfants sur ses épaules. M. Jireček a proposé de corriger et de lire *dědky* qui voudrait dire les ancêtres. Cette correction n'est qu'une hypothèse.

La croyance à l'existence des dieux domestiques est attestée par le folklore de tous les peuples slaves. La littérature orale russe connait un dieu domestique qui s'appelle *děduška domovoj* (l'aïeul de la maison). On se le représente sous la figure d'un vieillard. Il se cache pendant le jour derrière le poêle, la nuit il sort de sa retraite et mange les mets qu'on lui a préparés. S'il ne trouve rien il se fâche, remue les bancs et les tables ; il se plait dans tous les endroits où quelque feu est allumé. Il fréquente volontiers les bains de vapeur (*banja*), on l'appelle alors le *banniků*; il n'aime pas les baigneurs qui le dérangent en se baignant la nuit, surtout s'ils n'ont pas fait leurs prières avant les ablutions. Il prend

Digitized by Google

d'ailleurs différents noms suivant la partie de la maison où il réside. Il préside à l'économie domestique, au ménage. Aussi on l'appelle *chozjainŭ*, *choziainuško* (cf. en tchèque *hospodařiček*, le petit patron) On le nomme encore *dvorovyj* parce qu'il réside dans la cour, *chlěvnikŭ*, *koniušnikŭ* parce qu'il s'intéresse à l'étable ou à l'écurie. C'est l'âme d'un ancêtre. Toute maison doit avoir son *domovoj* ; une maison nouvelle n'en a pas ; elle n'en a que lorsque le premier patron est décédé. Le paysan qui déménage invite le domovoj à venir habiter avec lui dans sa nouvelle résidence. Il lui adresse des invocations, il lui offre des sacrifices. Il est protégé par le domovoj de sa maison ; en revanche il redoute le domovoj de son voisin qui vient lui voler son foin ou sa volaille (1). En Galicie, chez les Hucules et chez les Boïki, le domovoj s'appelle *did*, *dido*, le grand-père. Chez les Polonais on l'appelle *domowyk* ou *chowanec* (celui qui garde), *krasnoludek*, l'homme habillé de rouge. Les *dziady* (ancêtres) sont surtout des fantômes effrayants, des âmes d'ancêtres qui exigent des sacrifices. Mais en réalité ces dziady appartiennent au folklore de la Russie Blanche.

Le démon familier s'appelle encore *Skrzat*. « Bodaj

(1) Voir Ralston, *The songs of the russian people*, p. 120-139 et les textes russes cités par Máchal, p. 95.

(2) *Les Dziady* est, comme on sait, le titre d'un poème romantique de Mickiewicz. L'idée première de ce poème est empruntée au folklore de la Russie Blanche.

Digitized by Google

cię skrzaci wzięli » correspond à notre formule : « Que le diable t'emporte. » On dit d'un homme qui a mauvaise mine : « Wygląda jako skrzat » il a l'air d'un *skrzat*. Nous reviendrons tout à l'heure sur ce mot.

Nous avons déjà parlé du génie domestique qui s'appelle en Bohême *hospodaříček*. On connaît aussi le *šotek* ou *šetek*. Ce nom paraît vouloir dire aussi vieux (Kott). On en ignore l'étymologie. Les écrivains du XVIIe et du XVIIIe siècle y font de fréquentes allusions et le comparent au lare romain. Le *šotek* serait aussi connu chez les Slovènes de Styrie. Le fait est d'autant plus remarquable que l'on ne trouve plus chez les Slaves méridionaux des traces du culte des dieux domestiques. En Bohême on connaît encore le *Skřitek* identique au *Skrzat* des Polonais. Les anciens lexiques traduisent ce mot par *lar domesticus*. Les prédicateurs faisaient de *Skřitek* le synonyme de *Diabolus*. Hus dit des fidèles qui n'écoutent pas les offices : « Le prêtre prononce certains mots, ils sont recueillis par le *Skřitek* », c'est-à-dire évidemment par le démon. Une locution populaire analogue à l'imprécation polonaise que j'ai citée plus haut dit : *Aby te skřitek vzal*. Que le diable t'emporte (1) !

(1) Č. Zibrt, *Staročeské Obyčejé*, pp. 195 et suiv. Voir aussi *Fontes rerum bohemicarum* (Prague, 1884), p. 484 : « Spiritus qui Krzetky dicuntur. » Zibrt a publié une intéressante monographie : Skřitek v lidovim podáni staročeskem. (Le Skřitek dans les anciennes traditions tchèques. Prague, Šimaček 1891.)

Digitized by Google

Le mot *szkrat* (pol.), *škratek* en slovène, *škřitek* (tchèque) n'est pas d'origine slave. Ainsi que Matzenauer l'a démontré dans son Dictionnaire des mots étrangers dans les langues slaves (p. 81), il est d'origine germanique : anc. all. *scrato*, *scratun* (*larvæ*, *lares mali*, *lemures*) ; moyen allemand *schrat*, *schratze*, *schretze* (*faunus*, *dæmon*), *schretel* (*spiritus familiaris*), etc. A ce propos, il me vient à l'esprit un rapprochement qui n'a pas encore été indiqué par les étymologistes. Le germanique *schrat* ne peut-il pas être rapproché du slave *ćert*, *czart*, *ćortŭ*, démon ? Ce mot a pénétré chez les Tchèques, les Polonais, les Russes et les Slovènes qui étaient en rapport avec l'Allemagne. Il est inconnu chez les Slaves méridionaux (sauf chez les Slovènes voisins des Allemands). Les Croates, les Serbes et les Bulgares ont été parmi les peuples slaves les premiers convertis au christianisme. Certaines traditions qui ont subsisté plus longtemps chez les autres Slaves paraissent avoir complètement disparu chez eux. Je ne serais pas étonné que le mot *ćert* soit tout simplement un emprunt au folklore germanique.

Chez les Slovaques pour désigner le dieu pénate on emploie un diminutif du nom de dieu : *Buožik*, *buožiček domaci* (le petit dieu domestique). Le polonais au XVIe siècle disait : *skryatkowie domowe vbożęta* (petits dieux domestiques).

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Les divinités du destin. — Les Vilas. — Les Rusalkas. — Les nymphes des eaux chez les Tchèques et les Polonais.

On a souvent cité le texte de Procope (*De bello gothico*, III, 14) : « Les Slaves ne connaissent pas le destin et ils ne croient pas qu'il ait quelque pouvoir sur l'homme. Mais quand la mort les menace, soit pour cause de maladie, soit à la guerre, ils promettent, s'ils en réchappent, de faire un sacrifice à Dieu (ou au Dieu, τῷ Θεῷ), et ayant échappé, ils le font et ils sont convaincus qu'ils ont dû leur salut à ce sacrifice. Ils adorent les fleuves et les nymphes et d'autres divinités (δαιμόνια) et ils leur font à toutes des sacrifices et ils font des divinations dans ces sacrifices. »

Les textes et le folklore nous permettent de commenter et de compléter ces lignes de Procope. Si les Slaves ne connaissent pas le destin qui régit les destinées des peuples ou des empires, ils connaissent

Digitized by Google

des personnages qui président à la naissance ou à la destinée de l'homme. Attestés par les textes du moyen âge, ces personnages vivent encore dans la tradition populaire. On les appelle *Rodjenice*, *Rožanice* (de *rod*, naissance), ou *Sudjenice* (de *sud*, jugement, destin).

Afanasievŭ a cité (*Vues poétiques des Slaves*, tome III, p. 416) un texte slavon-russe du XIIe siècle connu sous le nom de Questions de Kyrikŭ : « Est-ce qu'on offre à la Naissance et à la Rožanica des pains, du fromage et du miel ? — Malheur, dit l'évêque, à ceux qui boivent à la Rožanica. » Afanasievŭ cite encore un fragment slavon-russe d'une traduction d'*Isaïe* (LXV, 11, 12) : « Vous qui abandonnez l'Éternel, dit le prophète, qui oubliez la montagne de ma sainteté, qui dressez la table à l'armée des cieux et qui fournissez l'aspersion à autant d'astres qu'on en peut compter, je vous compterai aussi avec l'épée. » (Il s'agit des Juifs qui pratiquent des rites païens.) Une traduction slavonne d'Isaïe qui porte la date de 1271 dit ceci : « Vous qui m'avez abandonné et qui préparez une table aux Rožanicas. »

D'autres textes attribués à saint Jean Chrysostome développent celui que nous venons de citer et mettent en scène *Rodŭ* et *Rožanicas*, c'est-à-dire la Naissance et les êtres mythiques qui y président. Dans le recueil (*Sborniků*) dit de Paisii on voit figurer encore Rodŭ et les Rožanicas. Il nous fait connaître les fêtes qui accompagnaient la naissance

Digitized by Google

et dans lesquelles on invoquait Rodŭ et les Rožanicas en faveur du nouveau-né, en leur offrant des aliments, notamment du pain, du fromage et du miel. Un autre texte cité par A. Veselovskij (1) dit : « Les fidèles sont ceux qui servent Dieu et non les Rožanicas. » Un texte du xve siècle cité par Miklošich dans son Dictionnaire slavon dit : « Ils prient Perunŭ et la naissance (Rodŭ) et les Rožanicas. » Ces textes sont complétés par le folklore. Nous trouvons des Sudnice, Sudjenice, Sojenice, Sudički, chez les Tchèques, les Croates, les Slovènes, une Dolja (destinée) chez les Russes, une Sreća (Ventura, Fortune) chez les Serbes. Les Bulgares connaissent les Urisnici ou mieux Orisnici. Leur nom vient d'un verbe *orisam* (du grec ὁρίζω, déterminer). Elles déterminent les destinées de l'enfant. Il y en a trois bonnes et trois mauvaises. D'après un texte cité par Čolakovŭ, la première Orisnica donne à l'enfant l'intelligence et lui apprend à lire, la seconde lui donne la santé et la beauté, la troisième l'accompagne dans toutes les circonstances de sa vie, lui apprend à exercer un métier et à s'enrichir. Tout homme a trois bonnes Orisnicas et trois méchantes. Le mot *orisnica* a fini par désigner en bulgare le destin, la fortune.

En somme, si les Slaves n'avaient pas connu l'idée abstraite du destin, le *fatum*, ils connaissaient des

(1) *Razyskanja*, 6e livraison, *Mémoires de la section russe de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, 1892, p. 168.

Digitized by Google

personnages mythiques qui présidaient à la naissance et à la vie de l'homme. Ces personnages, comme les Parques et les Fées, sont toujours du sexe féminin.

LES VILAS

« Ils honorent les fleuves et les nymphes », dit Procope, dans le passage que nous avons cité plus haut. Nous trouvons en effet dans les textes anciens et dans le folkore des personnages mythiques qui répondent aux Nymphes de l'antiquité classique.

Les textes slavons-russes (réunis par M. Krek, p. 314) que nous avons cités plus haut à propos de Perunŭ, de Chorsŭ, de Mokoší, de Rodŭ et des Rožanicas parlent également des *Vilas* (au pluriel). L'un d'eux donne même un datif masculin singulier *vilu*, qui suppose un nominatif *vilŭ*. C'est probablement une distraction ou une ignorance du copiste. Les textes sont en général du XIVe ou XVe siècle, mais ils ont pour base des rédactions antérieures. Dans une traduction slavonne de Georges Hamartolos, le nom des Sirènes est traduit par *Vily* (1). Chez les Bulgares un manuscrit religieux du XVIIIe siècle, reproduction de manuscrits antérieurs, flétrit ceux qui honorent les Samovilas et qui sont les renégats

(1) Veselovskij, *Recherches...*, p. 295 ; Sreznevskij, *Materjaly* sub voce *Vila*.

Digitized by Google

du Christ. Chez les Serbes le mot *Vila* n'apparaît pas, que je sache, dans les anciens textes. Il ne figure pas dans le Dictionnaire paléoserbe de Daničić, mais on trouve le mot *Samovila* dans un texte du XIVe siècle (Miklošich, *Lexicon*). Une charte de l'empereur Constantin Asen (XIIIe siècle) mentionne aux environs de Skoplje un Vilskij Kladezŭ (Puits des Vilas). Un texte du XVe ou XVIe siècle (*Archiv*, tome I, p. 609) est intitulé : « Comment commença, où fut conçue la Samovila. »

On a longtemps considéré la Vila comme propre aux Slaves du midi, aux Serbes en particulier. Des recherches plus récentes prouvent qu'elle a été connue chez tous les Slaves, sauf les Slaves baltiques. Kollar l'a retrouvée chez les Slovaques (*Spêvanky*, I, 412). Dans le comitat de Trencsin les Vilas sont considérées comme les âmes des fiancées mortes après les accordailles. Elles ne peuvent trouver la paix et sont condamnées à errer la nuit. Si elles rencontrent un homme, elles l'entraînent dans leurs danses et le font danser jusqu'à ce qu'il ait rendu l'âme. On a trouvé leurs traces en Pologne. Dans les environs de Sieradz les Wilas sont les âmes de belles jeunes filles condamnées, à cause de leurs péchés, à flotter entre le ciel et la terre. Elles rendent aux humains le bien ou le mal qu'elles en ont reçu pendant leur vie. M. Máchal a cité, p. 114, deux textes qui semblent prouver l'existence de la Vila en Bohême. Aux environs de Žamberk les Allemands disent

Digitized by Google

en parlant d'une personne qui s'est égarée dans les bois : *Die Wile hat ihn verführt.* Dans le pays de Hradec on dit que les *bludičky* ou feux follets sont les âmes de ceux que la Vila a fait périr.

Qu'est-ce que le mot *Vila ?* Il n'est réellement usité que dans les langues balkaniques, le bulgare, le serbo-croate et leur congénère, le slovène. L'Académie de Saint-Pétersbourg dans son récent Dictionnaire russe le signale avec raison comme un mot étranger. Miklošich en ignore l'étymologie. Mais il propose avec raison, selon moi, de lui rattacher les mots suivants bulgares : *vilnĕią*, je suis soumis à l'influence des Vilas, je deviens fou ; tchèque : *vila*, fou. Ce mot très ancien figure déjà dans la Chronique dite de Dalimil (XIVe siècle) ; *vilati*, mener une vie débauchée, forniquer ; *vilil jest lid se dcery moabskymi*, le peuple forniqua avec les filles de Moab ; *vilný*, voluptueux, débauché ; *vilost*, folie, etc. En polonais, nous avons : *wila*, fou, sot ; *wilować*, faire des folies ; *szaławiła*, fou, écervelé. La première partie de ce dernier mot appartient à la racine *šal*, fureur.

Tous ces mots paraissent bien se rattacher à l'idée païenne de la vila (idée de dieu païen, de possession démoniaque, cf. les dérivés de *bĕsŭ*). Mais il ne nous explique pas l'étymologie de Vila (1).

(1) Si le mot *Vila* a disparu en russe, c'est probablement qu'il a été remplacé par *Rusalka*. (Voir p. 177 et suiv.)

Digitized by Google

M. A. Veselovskij suppose que la forme ancienne de *Vila* est *Věla* ; il la compare au lithuanien *wêlis* qui veut dire les ancêtres et au grec ἦλυς qui voudrait dire mânes, défunt et d'où viendrait ἠλύσιος ; le tout se rattacherait à une racine indo-européenne *vel* = *périr*, qui se retrouverait dans Valholl (Walhalla). Je rapporte cette hypothèse sans m'y associer. Elle me paraît singulièrement audacieuse.

A défaut de cette étymologie on en propose une autre purement historique. Des fêtes en l'honneur des morts étaient célébrées au printemps dans la saison des roses et des violettes. On les appelait *dies rosæ*, *rosalia* (nous y reviendrons à propos des Rusalkas), on les appelait aussi *dies violæ*. Ce *violæ* se retrouverait dans le nom des Vilas. En somme, nous restons dans la région des hypothèses.

Les textes que nous avons cités plus haut nous attestent le culte des Vilas, chez les païens (ce sont les Nymphes de Procope) et chez les Slaves encore mal convertis au christianisme. Il a persisté dans les campagnes, particulièrement chez les Slaves méridionaux. La littérature orale des Serbes, des Croates et des Bulgares répète sans cesse le nom de Vilas. Il a même été adopté par la langue littéraire ; les anciens poètes dalmates traduisent par leur nom celui des Nymphes.

Nous pouvons retracer d'après les chants populaires toute la vie de la Vila (1). Une Vila s'en prend

(1) Recueil de Karadžić, t. I, p. 65.

Digitized by Google

à un jeune homme qui a dit : « Personne n'est plus beau que ma bien-aimée, pas même la Vila de la forêt. » La Vila l'entend et devient jalouse. Elle se présente au jeune Pierre : « Amène un peu ta bien-aimée. » Pierre l'amène vêtue de splendides vêtements. La Vila est obligée de s'avouer vaincue et s'écrie avec dépit : « Si ton amie est plus belle que moi, c'est qu'une mère l'a mise au monde, c'est qu'elle l'a enveloppée dans des langes de soie et nourrie de son lait maternel. Et moi, Vila de la montagne, c'est la montagne qui m'a mise au monde, elle m'a enveloppée dans du feuillage vert; c'est la rosée du matin qui m'a nourrie; c'est le vent de la montagne qui m'a bercée. »

Suivant d'autres textes serbes la Vila naît de la rosée qui se dépose sur le colchique d'automne. En Slavonie, on raconte qu'elle naît quand il pleut et que le soleil brille (1), ou quand l'arc-en-ciel apparaît.

Les Vilas sont représentées comme de belles femmes, éternellement jeunes, vêtues de blanc et de bleu; leurs cheveux d'or flottent sur leurs épaules. Ces cheveux renferment le secret de leur vie. La Vila qui s'en laisse arracher un meurt immédiatement. Elles ont parfois des ailes; leurs yeux brillent

(1) Quand il pleut et que le soleil brille, les Bulgares racontent que les Samovilas prennent leur bain (Karavelovŭ, *Mémoires*, p. 241).

Digitized by Google

comme l'éclair; leur voix est d'une douceur exquise; qui l'a entendue une fois ne l'oublie jamais.

Elles vivent dans les nuages, sur la terre, dans l'eau, et même dans la mer. Elles construisent dans les nuages des châteaux fantastiques. Une chanson monténégrine décrit un de ces châteaux :

« La blanche Vila construisait un château — ni dans le ciel, ni sur la terre, mais sur un groupe de nuages. — A son château elle fait trois portes. La première est toute en or — la seconde en perles — la troisième en étoffe de pourpre. — Là où sont les portes d'or massif — la Vila marie son fils, — là où sont les portes de perle—la Vila marie sa fille,— là où sont les portes de pourpre —la Vila elle-même est assise. Elle est assise et regarde l'éclair qui joue avec la foudre » (Karadžić, t. 1, p. 151, 152).

Il y a les Vilas des forêts (*gorni*), des montagnes (*planinkinje*). Elles jouent un rôle comme saint Élie dans tous les phénomènes atmosphériques. Elles rassemblent les nuages, produisent les tempêtes, préservent de la grêle ; elles habitent dans les étoiles. Les Vilas des montagnes pénètrent dans les cavernes, se changent en serpents. Les Vilas de l'eau vivent dans la mer ou dans les rivières. Quelques-unes d'entre elles — comme les Sirènes — sont moitié femmes, moitié poissons; elles se changent encore en cygnes ou bien elles ont un corps de femme et des pieds de cygne. La Samo-

Digitized by Google

vila bulgare chevauche sur un cerf sauvage, elle a pour bride un serpent, pour fouet une vipère.

Les Vilas parcourent les forêts, tuent le gibier à coups de flèches. Elles dansent dans les nuages ou dans les forêts. Leurs chants sont délicieux; mais ceux-là seuls peuvent les comprendre qui sont admis dans leur commerce familier. Elles ont le don de prophétie, elles guérissent les maladies: elles peuvent même ressusciter les morts; certaines sources qui portent leur nom sont particulièrement efficaces. Ce détail, notons-le en passant, confirme le nom *Vilinŭ Kladezu* (Puits des Vilas) que nous avons cité plus haut.

Les Vilas sont d'une force extraordinaire; elles luttent contre les héros, elles luttent parfois entre elles et leurs mouvements ébranlent la terre. Elles frayent avec les mortels; plus d'un héros a choisi une Vila pour *posestrima* ou sœur d'adoption (1). Elles deviennent également les sœurs d'adoption de certains animaux favoris (cerfs, biches, chamois).

Elles épousent parfois des mortels et en ont des enfants; mais ces hymens ont généralement une fin tragique. A un moment donné la Vila disparaît. Elles enlèvent aussi les enfants des hommes et les nourrissent de miel; ou bien encore elles confient

(1) Les Vilas jouent un grand rôle dans la vie de Marko Kraljević. Voir outre les textes de *pesmas* les commentaires de M. Chalanskij, *Joužno-slavjanskie Skazanija o Kraleviče Markě*, Varsovie, 1894.

Digitized by Google

leurs propres enfants à des mortelles. Ces fils des déesses sont remarquables par leur mémoire et leur intelligence.

Les Vilas sont parfois méchantes et se vengent cruellement des offenses que les hommes leur ont faites. Elles percent leurs ennemis de leurs flèches, les estropient, les font mourir ou les rendent fous. L'homme possédé d'un démon s'appelle *Vilovniak* (cf. νυμφόληπτος, transporté de délire, et les mots tchèques et polonais cités plus haut). Elles noient les jeunes gens qui se baignent dans leurs cours d'eau, font périr ceux qui troublent leurs sources ou se permettent d'y puiser sans permission. Elles soulèvent les tempêtes sur la mer, détruisent les navires, aveuglent ceux qui se permettent d'écouter leurs chants, de troubler l'eau de la source où elles boivent, ou d'assister à leurs bains.

On leur offre encore aujourd'hui des sacrifices. Sur le littoral croate et dans l'ancienne frontière militaire les jeunes filles déposent à l'entrée des grottes, sur des pierres, des fruits, de la terre, des fleurs, des ceintures de soie en disant : « Prends, ô Vila, ce que tu voudras. »

Les Bulgares offrent aux Samovilas des lambeaux d'étoffes suspendus aux arbres, ou bien encore ils mettent auprès de leurs sources des gâteaux. Certaines fleurs leur sont particulièrement consacrées. « Dans la Srednagora, dit M. Jireček (1), comme

(1) *Cesty po Bulharsku* (Voyages en Bulgarie), Prague, 1888.

Digitized by Google

dans le pays de Trnovo, de Kotel et de Kustendyl, on m'a montré le *Samodivsko Choro*, ou *Chorište*, où, dit-on, les Samodivas, Samovilas ou Vilas dansent pendant la nuit. Au milieu d'une prairie on aperçoit un cercle ou un demi-cercle d'herbes ou d'autres plantes, de fraises par exemple, plus fortes que les autres. Ces plantes proviennent de graines semées par un tourbillon. On signale un grand cercle de cette espèce sur la frontière de Serbie et de Bulgarie entre Kustendyl et Vrania. Il s'appelle Vilino Kolo (Cercle des Vilas). Les paysans n'osent pas se risquer la nuit dans ces cercles ; ils ne les fauchent pas et n'en labourent pas le sol. »

Certaines plantes sont, d'après M. Jireček, particulièrement consacrées aux Samodivas, notamment la *riganina*, du grec ὀρίγανον, origan, le *thymus serpillum* et le *resenŭ* (*Dictamus albus*).

Les Vilas portent en bulgare le nom de Samovilas, Samodivas, Divas, Judas. Sous des noms divers, tous ces personnages ont les mêmes attributs. Leur source possède une eau d'une vertu merveilleuse. Celui qui en boit devient fort comme une Samovila; il jette une pierre pesant un million d'*okas* (1), il arrache des arbres entiers, il engendre des enfants avec des ailes aux bras, une chevelure blanche, des yeux de flammes.

Leur divertissement favori est la danse ; elles se

(1) Poids turc qui vaut 1 kil. 250.

Digitized by Google

plaisent parfois à venir au secours des héros, elles les épousent même, mais en général elles sont dangereuses pour les hommes; elles punissent les jeunes filles qui se permettent de travailler les jours défendus. Celui qui épouse une Samovila ou Samodiva n'a pas chance de la garder longtemps; elle s'envolerait par le tuyau de la cheminée. Quelques-unes ont des noms particuliers. Elles construisent des édifices dont les fondations réclament des victimes humaines (1).

Les noms bulgares des Vilas ne sont guère plus faciles à expliquer que le mot *Vila* Que signifie le préfixe *Samo*? En composé il veut dire *auto* (αὐτός). Y a-t-il entre les Vilas et les Samovilas le même rapport qu'entre les mots grecs δρυάς et ἁμαδρυάς ?

Le mot *diva* peut être d'origine orientale ou slave. Il peut se rattacher au persan *div*, turc *dev* = démon (2), à la racine slave *div* = sauvage (3). C'est ainsi qu'on l'interprète dans le pays de Sistovo, où l'on croit à l'existence de gens *samodivi* (sauvages) qui vivent dans les forêts. A Karaesen (arrondissement de Sistovo) les vieillards racontent que le jour de la Saint-Georges (23 avril) on offrait autrefois un

(1) Voir dans le Dictionnaire bulgare de Duvernois, les articles *Vila, Samovila, Samodiva*, etc. Le mot *Samodiva* a pénétré en grec sous la forme σαμοντιθα (*Sborniků*, t. IX, p. 80), cité par Matovů dans ses *Études grecques bulgares*).

(2) Miklošich, *Türkische Elemente*. Supplément.

(3) Šišmanovů, *Contributions à l'étymologie populaire bulgare (Sborniků*, t. IX, p. 553).

Digitized by Google

sacrifice parce qu'un saint homme avait délivré le pays de la domination d'hommes *samodivi* auxquels il était autrefois soumis. On constate chez les Tchèques et les Polonais une croyance très répandue en l'existence des personnages sauvages, *divi lidé*, *divé ženy*, *dzivożony*, etc. (1). Par suite de l'identité absolue des sons, le départ est très difficile à établir, ici, entre les éléments purement slaves et les éléments adventices.

Le nom de *juda* est spécial à la langue bulgare et ne se rencontre pas dans les idiomes congénères; on le rencontre soit seul, soit associé au mot *Samovila*. Ne serait-il point apparenté au personnage mythique que le folklore russe appelle *Jaga baba* et que le polonais appelle *jędza*, *jędzina*, *jędzi baba* (racine *ąžŭ*, serpent, monstre)? Je me permets de proposer cette hypothèse qui, je crois, n'a jamais été mise en avant. Elle me parait plus vraisemblable que celle qui rattache *juda* à *unda* (sl. *voda*) pour la raison que les Vilas fréquentent les eaux de préférence. M. Jagić, dont l'opinion ne doit jamais être négligée, a proposé de rattacher *Samovila* et *Juda*, tout simplement au latin, *Sibylla Judæa*. Les légendes polonaises sur une princesse mythique Wanda qui se serait jetée dans la Vistule rappellent peut-être un personnage analogue à la Juda des Bulgares.

(1) Máchal, p. 126-130, 132, 144, etc.

Digitized by Google

M. Veselovskij rattache (1) le culte des Vilas au culte des Mânes. Mais il s'agit de savoir si les Nymphes de l'antiquité, les Dryades, les Oréades et êtres similaires se rattachent au culte des ancêtres. C'est là une question qui sort de ma compétence.

Chez les peuples convertis au christianisme ces personnages mythiques, dont le souvenir n'a pu s'effacer, sont considérés parfois comme représentant les âmes des trépassés. Mais cette identification a dû se produire sous l'influence des idées chrétiennes.

LES RUSALKAS

Les *Rusalkas* jouent dans le folklore des Russes un rôle analogue à celui des Vilas chez les Slaves méridionaux. Elles ne sont pas, comme on l'a cru longtemps, propres à la seule Russie. Nous les retrouverons en Bulgarie. Leur nom est relativement récent ; il ne se rencontre pas dans les anciens textes et il n'est pas d'origine slave. Il ne se rattache — comme on l'a longtemps soutenu, mais à tort — ni au substantif *ruslo*, ruisseau, ni à l'adjectif *rusŭ*, blond : ces deux mots ont cependant contribué à fixer le caractère des Rusalkas, en vertu de l'étymologie populaire.

(1) *Razyskania* (*Mémoires de l'Acad. des Sciences de Pg.*, Section russe, t. XLVI, p. 181-185).

Digitized by Google

Ce nom se rencontre pour la première fois dans l'historien Tatiščevŭ (XVIIIe siècle) dont la critique est assez médiocre.

Après les recherches de Miklošich, de Tomaschek et de Veselovskij, il n'est plus permis de trouver au nom des Rusalkas une étymologie slave et il faut bien se résigner à lui attribuer une origine étrangère (1). Il vient du mot byzantin ῥουσάλια, latin *rosaria, rosalia, pasca rosata, pascha rosarum*. Il désigne une fête chrétienne qui, comme beaucoup d'autres, s'est confondue avec une fête païenne: la Pentecôte, la Pâque des roses. La fête des Rusalia vient donc en somme du latin *rosa* (allemend *Rosentag*). Ce nom de *Rusalia* a passé dans la plupart des langues slaves, dans l'ancien russe (par ex. dans la Chronique dite de Nestor), dans le slovène, le serbe, le slovaque, chez les Russes et particulièrement ceux de la Russie Blanche, chez les Bulgares.

La fête des Rusalia avait un caractère païen.

(1) Si l'on veut se rendre compte des progrès accomplis par nos études, il suffit de comparer le mémoire de Šafařik sur les Rusalkas (écrit en 1833, et réimprimé dans les *Sebrané spisy* (Prague, 1865) et les quatre ou cinq pages qui leur ont été consacrées par M. Šišmanovŭ (de Sofia) au tome IX du *Sbornikŭ*. — Consulter sur cette question : Miklošich, *Die Rusalien, ein Beitrag zur slavischen Mythologie (Sitzungsberichte der Kais. Akad. der Wiss.*, Vienne, 1869); Tomaschek, *Ueber Brumalia und Rusalia (ib.*, 1869); Veselovskij dans le *Journal* (russe) *du Ministère de l'instruction publique*, 1885, et les *Mémoires de la Section russe de l'Académie de Pg.*, t. XLVI, 1890.

Digitized by Google

D'après M. Miklošich, l'Église l'aurait maudite et les Rusalkas seraient devenues la personnification de cette fête. L'étymologie populaire (*ruslo*, ruisseau, cours d'eau) les aurait particulièrement rattachées au culte des eaux. Une foule de noms de fêtes sont devenus, comme on le sait, des noms de personnages légendaires: Beffania par exemple, chez les Italiens (chez nous le petit Noël est, dans l'imagination populaire, identifié au petit Jésus); sainte Srieda (saint Mercredi), sainte Petka (saint Vendredi), sainte Nediela (saint Dimanche) chez les Slaves orthodoxes.

M. Miličević raconte dans sa Description du royaume de Serbie (p. 25) une curieuse anecdote: « Une église des environs de Niš est appelée par les paysans la Sainte-Mère de Dieu Rusalia. Un voyageur faisait remarquer à un paysan que la Mère de Dieu ne s'appelait pas Rusalia. Alors, répliqua le paysan, ce sera la Sainte-Trinité Rusalia. »

On signale en diverses localités de Bulgarie des tombeaux de Rusalkis (Rusalskia Grobišta). C'est peut-être un souvenir des combats sanglants qui accompagnaient la fête païenne des Rusalia.

Quelle que soit d'ailleurs leur origine, les Rusalkas jouent dans le folklore russe un rôle considérable (1). Leur nom s'est évidemment substitué

(1) Les Rusalkas ont donné lieu à une littérature considérable. Outre les ouvrages ci-dessus désignés, on pourra consulter Máchal, p. 115 et suivantes, et, dans une langue plus

Digitized by Google

à celui des Vilas. Comme les Vilas, elles vivent dans les eaux, les champs et les bois ; le peuple les redoute surtout dans la semaine qui suit la Pentecôte. Dans certaines régions leur culte se rattache à celui des morts. On croit que ce sont des âmes de jeunes filles mortes avant le mariage.

Les Tchèques, les Polonais, les Serbes de Lusace connaissent aussi des Naïades ou des Nymphes des eaux. La Chronique bohême de Cosmas raconte (I, 4) que la princesse légendaire Teta instruisit le peuple à adorer les Oréades, les Dryades, les Hamadryades. Aujourd'hui encore, dit-il : « Multi villani, vel pagani, hic latices, seu ignes colit, iste lucos et arbores aut lapides adorat, ille montibus, sive collibus litat, alius quæ ipsa fecit ydola surda et muta rogat et orat ut domum suam et se ipsum regant. » Au début du livre III, Cosmas fait encore allusion aux paysans qui, à l'époque de la Pentecôte, « offerentes libamina super fontes mactabant victimas ». C'est précisément la fête des *Rusalia*.

Aujourd'hui le paysan tchèque connaît les *Vodni Panny* ou *ženy* (Vierges ou femmes des eaux), le Slovaque les *Vodopanenky* (même sens). Elles demeurent sous les eaux dans des palais de cristal, se plaisent à sortir de leurs demeures et à prendre part aux divertissements de la jeunesse. En Lusace

accessible que le tchèque, Ralston, *The songs of the Russian people* (Londres, 1872), p. 139-146.

Digitized by Google

on les appelle *Wodne jungfry* (de l'allemand *Jungfrau*).

En Pologne, elles attirent dans les profondeurs des eaux les imprudents. On les appelle aussi *Bogunki* (petites déesses); celui qui les épouse s'appelle *Boginiarz* (1).

En Bohême et en Moravie on les appelle encore *Nemodliki* (*ne*, non; *modliti*, prier). Elles punissent les enfants qui ne font pas leur prière, entraînent les jeunes gens dans les profondeurs des eaux et les obligent à les épouser.

(1) Voir les textes cités par Máchal, p. 149.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Le culte; sacrifices. — Lieux des sacrifices. — Temples. — Idoles. — Bois sacrés. — Sources. — Sorciers. — Oracles.

Dans les textes que nous avons cités à propos des diverses divinités nous avons rencontré des allusions à divers détails du culte païen. Il n'est pas inutile d'en donner ici la synthèse et de les compléter, s'il y a lieu.

Évidemment on adressait aux dieux des prières. Les textes n'y font point d'allusion directe. Il suffit de constater ici le rapprochement qui s'établit nécessairement entre le mot *modla* qui veut dire en tchèque « idole » et des verbes comme *modliti se* (prier) en tchèque, *modlić się* (même sens) en polonais (1).

Les sacrifices nous sont attestés par de nombreux textes. D'après Procope (*De bell. goth.*, III, 14) les

(1) Miklošich, *Etym. Wœrterbuch*, sub voce.

Digitized by Google

Slaves offraient au dieu de la foudre des bœufs et toute espèce d'offrandes (βοάς τε καὶ ἱερεῖα ἅπαντα).

D'après Helmold (I, 52), « les hommes et les femmes se réunissent avec les enfants et offrent à leurs dieux des bœufs et des moutons et aussi des chrétiens ; ils affirment que les dieux aiment surtout le sang de ces victimes. Après le sacrifice le prêtre fait une libation avec du sang pour mieux comprendre les oracles. Car au dire de beaucoup de Slaves les démons sont plus facilement invités par le sang. Les sacrifices ayant été accomplis suivant l'usage, le peuple se livre aux festins et aux divertissements ». D'après le passage déjà cité de Helmold, « dans leurs festins et leurs orgies ils font circuler une coupe sur laquelle ils prononcent des paroles je ne dirai pas de consécration (1), mais plutôt d'exécration au nom des dieux, du bon et du méchant, déclarant que toute bonne fortune est due au dieu bon, toute la mauvaise au dieu mauvais... »

Un peu plus loin, à propos de Svantovit, Helmold nous apprend que, pour lui rendre un hommage particulier, on lui offre chaque année un chrétien désigné par le sort et que de toutes les provinces slaves on envoie chaque année les contributions établies pour les sacrifices.

Cette assertion se retrouve au chapitre VI du même livre : « Les marchands, ajoute Helmold, qui

(1) Helmold pense évidemment ici à la consécration de la messe.

Digitized by Google

viennent dans l'île de Rügen n'ont pas la faculté de vendre ni d'acheter s'ils n'ont d'abord offert au dieu quelques objets de prix. »

Jean, évêque de Mecklembourg (ch. XXIII), fut fait prisonnier par les Sorabes. Après avoir été promené par toutes les villes slaves et tourné en dérision, il fut mis à mort. On lui coupa les pieds et les mains et sa tête fichée à une lance fut offerte au dieu Radigast. Les Slaves (ch. LXIX) immolaient aux démons et non à Dieu. Au chapitre LXXXIII Helmold décrit le temple de Proven, sanctuaire de toute la contrée, où s'accomplissaient les rites de divers sacrifices. Saxo Grammaticus nous apprend (1) que tous les ans après la moisson les habitants de l'île de Rügen sacrifiaient à Svantovit du bétail et faisaient ensuite un festin religieux où les viandes consacrées au dieu servaient à satisfaire la gloutonnerie des fidèles. Les historiens d'Otto de Bamberg racontent les sacrifices offerts à Triglav (Ebo, II, 13, 15, ; III, 1, 18). Nous avons chez les Slaves baltiques tout un culte organisé, des prêtres, des sacrifices, des offrandes, des pèlerinages.

Il n'est pas sûr qu'il y ait eu des temples en Russie. Rien n'atteste l'existence d'une caste sacerdotale, les idoles paraissent avoir été généralement érigées sur des lieux élevés. On leur offrait en sacrifice des victimes humaines. « Vladimirŭ, dit la

(1) P. 565, édition Holder.

Digitized by Google

Chronique (1), alla à Kievŭ offrir aux idoles des sacrifices avec son peuple et les anciens et les idoles dirent : Tirons au sort un jeune homme et une jeune fille et celui sur qui le sort tombera sera immolé aux dieux. » Le sort tomba sur le fils d'un Varègue chrétien ; le père refusa de livrer son enfant et s'enferma avec lui dans sa maison ; ils furent tués tous les deux. »

Vladimirŭ, dit ailleurs la Chronique (2), établit sur une éminence plusieurs idoles, Perunŭ, Chorsŭ, Dažbogŭ, Stribogŭ. On leur offrit des sacrifices ; le peuple offrit ses fils, ses filles au démon ; ils souillèrent la terre russe de leurs sacrifices... »

A Novgorodŭ Dobrynia éleva une idole de Perunŭ et les Novgorodiens lui offrirent des sacrifices comme à Dieu.

Vladimirŭ une fois converti fit élever une église de Saint-Basile sur la colline où était l'idole de Perunŭ (3), là où le prince et le peuple faisaient des sacrifices. Ces sacrifices s'appellent *tréby*, les lieux de sacrifice *trébišča*.

D'après la Chronique des églises de Novgorodŭ (p. 172), l'évêque Joachim en 988 détruisit les lieux de sacrifices. Dans la vie de Constantin de Muromŭ qui date du XVIe siècle mais qui se fonde évidemment sur des textes plus anciens (4), le biographe rappelle

(1) Dite de Nestor, année 983, p. 67 de ma traduction.
(2) *Ib.*, p. 64.
(3) Voir le chapitre consacré à Perunŭ.
(4) Cité par Kotliarevskij, *Pogr. Obyč.*, p. 124.

Digitized by Google

la conversion de cette ville et demande : « Où sont ceux qui faisaient des sacrifices aux rivières et aux lacs, ceux qui égorgeaient les chevaux sur les morts ? »

Dans le passage que nous avons déjà cité, Długosz, seul parmi les annalistes polonais, dit quelques mots des temples, des sacrifices des fêtes annuelles qui s'appelaient *stado*, station, réunion. Il a probablement beaucoup inventé.

Parmi les chroniqueurs tchèques Cosmas est le seul qui insiste sur les rites païens : mais toujours en termes académiques. Il ne fait aucune allusion à des sacrifices humains. « Celui-ci, dit-il (I, 4), faisant allusion aux rites païens qui existaient encore de son temps, apporte des offrandes aux montagnes ou aux collines (*litat*), cet autre invoque les idoles qu'il a faites lui-même et les prie de gouverner sa maison. » Plus loin (III, 1) il raconte comment le prince Břetislav III supprima en 1092 un certain nombre de restes du culte païen; par exemple les fêtes qu'on célébrait vers l'époque de la Pentecôte où l'on apportait des offrandes aux sources, où l'on immolait des victimes au démon, et les jeux funèbres sur lesquels nous reviendrons plus loin.

J'ai étudié plus haut les mots qui désignent l'idée de sacrifice (voir p. 3). Elle est le plus souvent exprimée par une racine *tréb*, qui veut dire exiger : sacrifier, c'est offrir aux dieux ce qu'ils exigent.

Digitized by Google

Il existe dans les pays slaves un grand nombre de localités où se retrouve cette racine *tréb*, depuis Trebinia en Herzégovine, jusqu'à Třebova en Bohême et Terebovl en Galicie. Ces noms désignent-ils d'anciens lieux de sacrifices ou viennent-ils simplement d'une racine *treb*, « détruire » ? Désignent-ils des lieux de sacrifices ou des localités où l'on a détruit les forêts : la question vaudrait la peine d'être étudiée de près.

On rencontre des bois et des arbres sacrés. Thietmar mentionne le bois sacré de Zutibure, « ab accolis ut *Deum in omnibus honoratum* » (VI, 38). Zutibure, c'est en slave baltique *sventibor*, exactement le bois sacré. Le nom existe toujours sous la forme Schkeitbar (entre Lützen et Zwenkau). Cette forme barbare suffit à donner une idée de la façon dont l'allemand a défiguré la toponomastique slave (1).

Un des historiens d'Otto de Bamberg nous parle d'un noisetier ou noyer sacré (2). En Bohême le nom de Raj (paradis) désigne un certain nombre de bois.

(1) Kollar dans son Commentaire sur Slavy Dcera (livre II, Sonnet 28) a relevé un texte curieux dans la Chronique de Merseburg de Brottulf : d'après ce texte personne ne pouvait dans ce bois couper un arbre ou une branche sous peine de mort : les Wendes païens s'y réunissaient pour certaines fêtes. Le chroniqueur allemand prend Zuttiberus pour le nom d'un démon.

(2) Ebbo, II, 18.

Digitized by Google

Au témoignage d'un savant tchèque, M. B. Jelinek (Revue *Český lid*, III, p. 78), on trouve dans ces bois des cendres, des ossements qui permettent de supposer que ces bois étaient des lieux de sacrifices. L'auteur du travail en question a relevé dans la toponomastique tchèque un certain nombre de noms qui paraissent se rattacher à des idées religieuses Svatá, Svatépole, Svatá hora (svat=saint) Vyšeboha, Nizebohy, Boharne, Božna, Zbožna, Zbožnice, Svetice, Svatobor, Modlany, Modlenice. Dans tous ces noms en effet on trouve une idée religieuse, mais pour chacun d'eux il y aurait lieu de discuter si cette idée a ses origines dans la religion païenne ou dans la légende chrétienne. Cosmas (I, 4 ; III, 1) fait allusion à des bois sacrés. Il fait aussi allusion à des fontaines sacrées (*super fontes mactabant*). Thietmar (livre I,3) mentionne dans le district des Glomaci (aujourd'hui Lommatsch en Saxe, aux environs de Meissen) une source miraculeuse. Elle donne naissance à un marais. Lorsque la paix et l'abondance doivent régner, la source est pleine de blé, d'avoine et de glands et les indigènes tirent de ce phénomène un heureux présage. Aux approches de la guerre la source se remplit de sang et de cendres. Au temps de Thietmar les chrétiens avaient encore plus de vénération pour cette source merveilleuse que pour les églises du voisinage.

Au XIIe siècle, en Bohême, les prédicateurs mettaient encore les fidèles en garde contre le culte

Digitized by Google

des arbres et des sources (1). « Alii solem, alii lunam et sidera colebant, alii flumina et ignes, alii montes et arbores sicut et adhuc pagani multi faciunt et plurimi etiam in hac terra nostra adorant dæmonia et tantum modo christianum nomen habentes pejores sunt quam pagani. »

Thietmar mentionne (VIII, 59) une montagne située dans le *pagus silensis* (en Silésie), montagne très haute qui à cause de ses dimensions était un objet de culte pour les païens.

J'ai déjà, dans le chapitre sur Perunŭ et saint Élie, signalé les textes relatifs au culte du chêne chez les Russes. Afanasievŭ a relevé des locutions russes relatives à ce culte des arbres. « Ils naissaient dans les bois, ils priaient les troncs ; ils vivaient dans le bois, ils priaient un tronc; vivre dans le bois, prier les troncs comme Dieu, dit le paysan en parlant de ses ancêtres païens » (2). Le folklore russe croit au lěšij ou démon des bois.

Nous avons à diverses reprises parlé des temples des dieux baltiques : ces temples étaient le théâtre de rites plus ou moins compliqués. D'après Helmold (I, 52): « les hommes et les femmes se réunissent avec les enfants et offrent à leurs dieux des bœufs, des moutons et aussi des chrétiens ; ils affirment

(1) Voir les textes cités par Zíbrt, *Seznam Povér*, p. 37. Le folklore russe croit au lěšij ou démon des bois.

(2) Afanasievŭ. Tome II, p. 325.

Digitized by Google

que le Dieu aime surtout le sang de ces victimes. Après le sacrifice le prêtre fait une libation avec le sang pour mieux comprendre les oracles. Car, au dire de beaucoup de Slaves, les démons sont plus facilement invités par le sang. Les sacrifices une fois accomplis, le peuple prend part à des festins et à des divertissements. Dans leurs festins ils font circuler, etc. » (voir plus haut, p. 154, la suite de ce texte).

Un peu plus loin à propos de Svantovit il est question de sacrifices humains. On lui offrait annuellement un chrétien tiré au sort. « De toutes les provinces des Slaves on envoyait dans ce temple les taxes établies pour les sacrifices. » Ailleurs (§ 38) Helmold déclare que les Rugiens n'avaient point de monnaie ; tout ce qu'ils pillaient d'or et d'argent ils l'employaient pour faire des ornements à leurs femmes ou le versaient dans le trésor de leur dieu. « Les peuples qu'ils ont soumis par les armes, dit encore Helmold (§ 36), ils les font tributaires de leur temple. »

On peut citer encore les témoignages de Helmold :

1° Sur le temple de Rhetra établi dans une ville qui est fermée par neuf portes et entourée d'un lac de tous côtés (I, 13). « On y entre par un pont de bois sur lequel on ne laisse passer que ceux qui viennent sacrifier ou consulter les oracles. »

2° Sur le temple de Svantovit dont nous avons déjà parlé (I, 6).

Digitized by Google

3° Sur le meurtre rituel de l'évêque Jean de Mecklembourg dont la tête fichée sur une lance fut offerte au dieu Radigast (I, 23).

Au chapitre LXIX de la Chronique il est question de sacrifices en l'honneur des démons.

Il est également question des bois sacrés détruits par l'évêque Gérold.

En étudiant le culte de Svantovit nous avons cité les textes de Saxo Grammaticus relatifs aux temples appelés *continæ*, aux sacrifices de bétail, au gâteau sacré. Le biographe d'Otto de Bamberg (Ebbo, II, 13, 15; III, 1, 18) nous apprend également qu'on offrait du bétail en sacrifice notamment au dieu Triglav.

D'après les historiens des Slaves baltiques, certains de leurs temples auraient été parfois des édifices richement ornés et dignes d'appartenir à des peuples très avancés en civilisation. Il y a lieu, je crois, de faire de sérieuses réserves sur des témoignages assez suspects.

Le principal temple de Stettin (voir les textes cités à propos de Svantovit et de Triglav) était construit avec un art merveilleux; sur les murailles au dedans et au dehors s'étalaient des bas-reliefs représentant des hommes, des enfants, des oiseaux et peints de couleurs si excellentes que ni la pluie ni la neige ne pouvaient les altérer. A Gostkov s'élevaient des temples somptueux ornés d'idoles colossales d'un art merveilleux, si lourdes que plu-

Digitized by Google

sieurs paires de bœufs pouvaient, au dire d'Ebbo, à peine les traîner ; les habitants consacraient à leur entretien des sommes d'argent considérables (1).

Le temple de Radigast à Rhetra était en bois ; il était orné de statues des dieux et des déesses de même nature. Il servait de lieu d'assemblée, on y faisait des divinations. Thietmar (VI, 17) décrit dans la ville de Riedgost (peut-être Rhetra) un temple construit en bois et qui est supporté sur des cornes d'animaux. Les parois extérieures sont revêtues d'images de dieux et de déesses merveilleusement sculptées ; à l'intérieur s'élèvent des dieux faits à la main, portant leurs noms gravés (2), revêtus de casques et de cuirasses ; la principale idole est celle du dieu Zuarasici. Nous avons déjà discuté ce nom.

Saxo Grammaticus décrit le temple d'Arkona (voy. plus haut) orné d'après lui de sculptures et de peintures assez grossières.

« Autant il y a de régions dans ces parties, dit encore Thietmar (VI, 18), autant il y a de temples et les images des démons sont adorées par les infidèles ; c'est au temple qu'ils viennent au moment de faire la guerre, c'est là qu'ils rapportent des présents après une expédition heureuse et, ainsi que je l'ai dit, c'est par le sort et notamment par la divination du cheval qu'ils apprennent quelle victime

(1) Ebbo, III, 9; Herb., III, 7.

(2) On a beaucoup discuté sur ce témoignage. Jusqu'ici rien ne prouve qu'il y ait eu des runes slaves.

Digitized by Google

doit être offerte aux dieux. Le peuple appelé les Lutices ne reconnait pas de divinité spéciale. »

Les Slaves construisaient-ils eux-mêmes ces temples ? Appelaient-ils pour les édifier des artistes étrangers? Nous manquons de documents à ce sujet. Le géographe arabe Masoudi (xe siècle) avait entendu parler des temples des Slaves : il ne les avait pas visités; il n'en parle que par ouï-dire et avec toute la fantaisie d'une imagination orientale. Le lecteur n'aura pas l'idée d'aller chercher ce qu'il en dit au chapitre LXVI (tome IV) des *Prairies d'or*. Je reproduis ici cette description fantastique, en faisant, bien entendu, toutes les réserves de droit :

« Il y avait chez les Slaves plusieurs monuments sacrés : l'un était bâti sur une des montagnes les plus hautes de la terre, au dire des philosophes. On vante l'architecture de ce monument, la disposition habile et les couleurs variées des pierres qu'on y avait employées, les mécanismes ingénieux placés sur le faite de l'édifice de façon à être mis en jeu par le soleil levant, les pierres précieuses et les œuvres d'art qui s'y conservaient, lesquelles annonçaient l'avenir et mettaient en garde contre les calamités de la fortune avant leur accomplissement; on cite enfin les voix qui se faisaient entendre du haut du temple et l'effet qu'elles produisaient sur les assistants.

« Un autre temple avait été construit par un de

Digitized by Google

leurs rois sur la Montagne noire. Il était entouré de sources merveilleuses dont les eaux différaient de couleur et de goût et renfermaient toutes sortes de propriétés bienfaisantes (1). La divinité adorée dans ce temple était une statue colossale, représentant un vieillard tenant un bâton avec lequel il évoquait les squelettes hors de leurs tombeaux; sous son pied droit on voyait des espèces de fourmis; sous son pied gauche des oiseaux au plumage noir tels que des corbeaux et d'autres oiseaux et des hommes d'une forme qui appartenait à la race des Abyssins.

« Un troisième temple s'élevait sur un promontoire entouré par un bras de mer (2); il était bâti en blocs de corail rouge et d'émeraude verte. Au centre se dressait une haute coupole sous laquelle on avait placé une idole dont les membres étaient formés de quatre pierres précieuses, de béryl, de rubis rouge, d'agate jaune et de cristal de roche. La tête était en or pur (3). Une autre statue placée en face représentait une jeune fille qui lui offrait des

(1) A la rigueur, cette description pourrait s'appliquer aux montagnes de la Bohême ou aux Carpathes. Un orientaliste russe, M. Fr. Westberg, dans un travail en allemand publié au Bulletin de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg (1899. Tome XI, n° 5, p. 212), s'est occupé de ce passage de Masoudi. Il croit qu'il ne s'agit point de Slaves et que les temples en question devaient être situés dans le Caucase.

(2) Arkona (?). M. Westberg croit qu'il s'agit de la presqu'île de Taman.

(3) Cf. La barbe d'or de Perunŭ.

Digitized by Google

sacrifices et des parfums. Les Slaves attribuaient l'origine de ce temple à un de leurs sages qui vivait à une époque reculée... »

Nous avons constaté l'existence d'une caste sacerdotale chez les Slaves de la Baltique et de l'Elbe. Cette caste ne paraît pas avoir existé chez les Slaves de Russie, ni chez les Slaves balkaniques très rapidement convertis au christianisme.

En revanche, chez les Slaves occidentaux et chez les Russes on voit également figurer des sorciers, des magiciens. Le sorcier s'appelle en ancien russe *vlŭchvŭ*, la magie *vlŭšba*. Ce mot n'existe qu'en russe et paraît se rattacher à une racine *vels*, d'où *vlŭsnąti*, balbutier, murmurer des paroles magiques. Cette étymologie paraît être du même ordre que celle du russe moderne *vraćŭ* qui veut dire aujourd'hui le médecin, mais qui probablement voulait dire jadis celui qui charme le mal par ses paroles (1).

L'enchanteur s'appelle encore *ćarodéecŭ*, celui qui fait des *ćary*, tchèque *ćarodéjnik*, polonais *czarodziej* (en kaschoube *ćarecel*). Le sens primitif du mot *ćarŭ* n'est pas connu. En tchèque et en wende, le mot *ćara* veut dire raie, barre. Le *ćarodéecŭ* ne serait-il pas celui qui dessine des caractères magiques ? Le tchèque et le polonais connaissent en-

(1) Le serbe a *vračar* au sens de sorcier.

Digitized by Google

core *čérnokniżnik*, *czarnoksięznik*, celui qui se sert de livres noirs, c'est-à-dire démoniaques. Nous avons bien en français la magie noire.

Chez les Slaves baltiques, les magiciens n'apparaissent pas nettement à côté de la caste sacerdotale. On les rencontre au contraire en Bohême et en Russie. Cosmas fait de la princesse légendaire Libuše une pythonisse et une prophétesse (III, 8). Il rapporte sous l'année 1092 comment le prince Břetislav II fit chasser de ses États les devins et les magiciens (II, 136). Ils revinrent bientôt naturellement; l'homiliaire de l'évêque de Prague (XIIe siècle) y fait de nombreuses allusions (1).

La Chronique russe dite de Nestor raconte, sous l'année 1091, des exploits de magiciens. Je renvoie les curieux à ma traduction (p. 148-149).

Certains sanctuaires étaient célèbres par les oracles qu'on venait y consulter. « Svantovit, dieu des Rugiens, était, dit Helmold (I, 52), celui dont les oracles étaient les plus certains... » Le prêtre prédisait l'abondance ou la disette d'après la quantité de liquide restée dans un vase, d'après la hauteur d'un gâteau (2).

(1) Cité par Zíbrt, *Seznám*, p. 85.

(2) Aux textes que j'ai cités dans le chapitre sur Svantovit relativement à cette croyance dans le folk-lore moderne peut s'ajouter celui-ci : « Le maître de la maison se cache derrière les blinis (crêpes) et demande : Ma commère, me vois-tu ? — Elle répond : Je ne te vois pas. — Dieu fasse, reprend le maître de maison, que tu ne me voies pas non plus l'année pro-

Digitized by Google

Il prédisait aussi l'avenir d'après la manière dont un cheval passait à travers des lances disposées d'une certaine façon. Nous avons cité plus haut les textes. (Voir l'index sub voce *Cheval.*)

Thietmar (VI, 24) parle assez vaguement d'oracles dans lesquels un cheval sacré joue un rôle. Ce cheval passe sur deux lances fichées à terre. Parfois aussi, dit-il, un sanglier énorme sort de la mer et apparaît aux croyants épouvantés.

La Chronique dite de Dalimil signale le hibou (vyr) comme un oiseau sacré.

D'après Saxo Grammaticus (XIV, p. 567, éd. Holzer), les Rugiens, avant de tenter quelque entreprise, tiraient des présages des animaux qu'ils rencontraient, de morceaux de bois blancs ou noirs, de lignes paires ou impaires tracées dans la cendre par des devineresses. Les biographes d'Otto de Bamberg (Herbord, II, 32, 33; Ebbo, II, 12; Priefling, II, 11) parlent encore en termes assez vagues de divinations par les coupes et par les sorts. On ne sait exactement ce qu'était cette divination par les coupes... Une fête annuelle était célébrée à Pyris; elle avait un caractère tout ensemble rustique et guerrier; une autre à Volyn (Ebbo, II, 12, 13).

chaine » (Šeinŭ, *Materialy dlja izučenija byta Sev. Zap. Kraja*, t. II, p. 601).

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

La vie d'outre-tombe. — Les Slaves y croyaient-ils? — Témoignages contradictoires. — Le Nav, le dieu Nya. — Le Raj. — Modes et lieux de sépulture. — Fêtes funéraires. — Le culte des ancêtres en Russie.

Cosmas de Prague, rappelant les superstitions païennes que le prince Břetislav II s'efforça de supprimer par un édit de 1092, s'exprime ainsi :

« Item sepulturas quæ fiebant in sylvis et campis atque scenas (1) quas ex gentili ritu faciebant in biviis et in triviis quasi ob animarum pausationem, item et jocos profanos quos super mortuos suos inanes cientes manes ac induti faciem lavis bacchando exercebant exterminavit. »

Ce texte relatif aux Tchèques païens a beaucoup exercé la sagacité des commentateurs. Il révèle à

(1) Le continuateur de Cosmas, dit le moine de Sávaza, emploie la forme *cœnas*. Elle ne change rien au sens général de la phrase.

Digitized by Google

à coup sûr l'existence d'un culte des morts chez les Slaves de Bohême. Il semble même prouver que ceux-ci croyaient à l'immortalité de l'âme, puisqu'ils faisaient des sacrifices *ob animarum pausationem*. Mais Cosmas s'est peut-être laissé influencer par les idées chrétiennes. Les expressions qu'il emploie appartiennent au langage de l'Église.

Au XIIe siècle l'homiliaire dit Opatovický (1) invite le clergé bohémien à interdire les chants diaboliques que le peuple chante la nuit sur les morts et les scènes scandaleuses (*cachinnos*) qui les accompagnent.

Thietmar qui n'était pas Slave et qui, en sa qualité de prélat allemand, n'aime pas le paganisme slave, raconte au premier livre de sa Chronique (§ 14) un certain nombre d'histoires de revenants et il ajoute : « Ne muti canis obprobrio noter inlitteratis et maxime Sclavis, qui cum morte temporali omnia putant finiri hæc loquor... »

Le témoignage de Thietmar parait confirmé par celui de la Chronique russe dite de Nestor. Après avoir reçu la visite des missionnaires des différents cultes, Vladimirŭ (p. 88 de ma traduction) fait appeler ses boïars et leur communique le résultat de ses entretiens. « Les Grecs, dit-il, sont venus blâmant toutes les religions, mais louant la leur, et

(1) Publié par Hecht, Prague, 1865.

Digitized by Google

ils ont longuement parlé de la création du monde, et ils disent qu'il y a un autre monde. »

En mettant ces paroles dans la bouche de Vladimirŭ, le chroniqueur veut évidemment faire croire que les Slaves païens ne connaissaient pas « cet autre monde ».

Les témoignages des deux ecclésiastiques catholiques sont absolument divergents sur cette question délicate. Cosmas affirme que les païens faisaient des sacrifices pour le repos des âmes, Thietmar prétend qu'ils croyaient que tout finissait avec la mort. Le prétendu Nestor qui appartient à l'Église grecque orthodoxe, s'inspire évidemment de préjugés chrétiens. Les témoignages des Slaves païens nous font absolument défaut.

Voyons un peu ce que nous apprennent les documents linguistiques et les rares textes que nous possédons. L'idée de la mort est exprimée dans les langues slaves par une racine *mer* identique à celle du sanscrit et du latin qui traduit l'idée de lassitude, d'engourdissement, de destruction. L'idée de l'endroit où l'on va après la mort est exprimée par une racine *nav* apparentée évidemment à une racine *ny* qui exprime l'idée de lassitude (tchèque *unaviti*, fatigue; russe *nytĭ*, faire mal, *unylyj*, abattu).

Or, cette racine donne un substantif *nav* qui paraît indiquer le lieu où les hommes vont après la mort. *Potom Krok jde do navi*, « ensuite Krok alla dans le

Digitized by Google

nav », écrit la Chronique tchèque, dite de Dalimil, III, vers 5 (1). On pourrait être tenté de songer au mot *nava* au sens de *navis* : Krok alla dans le bateau, dans le cercueil. Mais la construction de la phrase, l'emploi de la préposition *do* ne me paraît pas autoriser cette interprétation. On peut donc avec ce texte seul admettre que *nav* ou *nava* désigne le pays d'outre-tombe.

On trouve, d'autre part, le mot *navĭ* au sens de défunt (Mikl., *Lexicon palaeoslovenico-latinum*, p. 400).

Długosz (éd. Cracov., p. 47) nous fournit une indication des plus précieuses, parce qu'elle concorde cette fois avec les données de la linguistique. « Plutonem cognominabant Nya quem inferorum deum et animarum, dum corpora linquunt, servatorem et custodem opinabantur; postulabant se ab eo post mortem in meliores inferni sedes deduci. » Długosz évidemment n'a pas inventé ce mot de *Nya*.

Les défunts appelés *navi*, un séjour des morts appelé *nav* ou *nava*, un dieu des morts appelé *Nya*, tout cela se tient fort bien. Évidemment Długosz qui veut ramener la mythologie slave à la mythologie classique doit endosser la responsabilité du rapprochement de Nya avec Pluton. S'agit-il réelle-

(1) Mikl., *Dict. étym.*, p. 211, a ignoré ce texte si important de la Chronique tchèque.

Digitized by Google

ment d'une divinité ou simplement d'un séjour des morts appelé en ancien polonais *nyja*? Nous n'en savons rien.

Chez les Russes des Carpathes on appelle *Mavky*, *Navky* des espèces de Rousalkas qui paraissent représenter les âmes des morts (1).

D'après les témoignages réunis par M. Máchal (p. 121), témoignages que je n'ai pas le moyen de contrôler, le même nom existerait en Bulgarie. Chez les Slovènes on appelle *Mavje*, *Navje*, les âmes des enfants morts sans baptême.

A côté du mot *nav* il y a dans les langues slaves un mot panslave *raj* qui désigne le paradis chrétien. Ce mot est évidemment antérieur au christianisme. On peut, d'après ce que nous avons dit plus haut, p. 188, supposer qu'il désignait chez les Slaves païens une forêt séjour des justes, quelque chose comme les Champs Élysées, par rapport à *nav* qui aurait désigné les enfers, le Tartare.

Mais les textes sont muets et l'examen de la racine *raj* ne nous révèle rien de positif. Au fond nous savons très peu de chose des idées des Slaves païens sur la vie d'outre-tombe. Un savant russe, M. Kotliarevskij, a consacré tout un volume à l'étude des rites funéraires chez les Slaves païens (2).

(1) Veselovskij. Razyskanija, *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, 1890, p. 269 ; Máchal, p. 121.

(2) Ce travail publié pour la première fois en 1868 a été

Digitized by Google

Il y met malheureusement à profit des textes qu'on sait aujourd'hui absolument apocryphes. D'autre part il applique aux Russes slaves des textes arabes qui paraissent bien plutôt s'appliquer aux Russes scandinaves (1). Ce qui résulte de l'ensemble des textes (2) relatifs aux Russes ou aux Slaves occidentaux, c'est que les anciens Slaves pratiquaient les deux modes de sépulture, l'ensevelissement et l'incinération. C'est qu'ils célébraient en l'honneur de certains morts des banquets ou des fêtes; c'est que certaines femmes, à l'instar des femmes hindoues, se faisaient brûler, sur le même bûcher qui anéantissait la dépouille de leurs maris. Ibn Foslan raconte qu'il a assisté à l'incinération d'un Russe, et il met les paroles suivantes dans la bouche d'un Russe (Slave ou Varègue?) qui prenait part à la cérémonie : « Vous Arabes, vous êtes un peuple sot; vous ensevelissez l'homme dans la terre où il est dévoré par les animaux et les vers; nous, nous le brûlons en un instant pour qu'il s'en aille immédiatement dans le paradis. »

Il n'y a pas, je crois, grand fonds à faire sur ce texte.

Les Slaves païens n'avaient pas de lieux spéciaux

réimprimé sans changements par l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg (*Sborniků*, t. XLIX, 1891).

(1) Sur cette distinction voir mon édition de la *Chronique dite de Nestor*.

(2) Ces textes ont été étudiés par Kotliarevskij, *op. cit.*

Digitized by Google

consacrés à la sépulture. C'est le christianisme qui a introduit chez eux les cimetières. Nous avons cité plus haut le texte de Cosmas sur les sépultures « quæ fiebant in sylvis et in campis ». Cela est confirmé par une lettre de l'évêque Otto, de Bamberg, relative aux Slaves baltiques : « Ne sepeliant mortuos christianos inter paganos in silvis aut in campis (1). »

Kadłubek, le chroniqueur polonais du XIIIe siècle, atteste encore l'existence de fêtes funéraires. « Funebres superstitiones quas eciam hodie in funeribus exercet gentilitas (2). »

Dans les anciennes Chroniques russes il est question d'une fête funèbre appelée *tryzna*. Miklošich (3) écrit *trizna* et traduit ce mot par « pugna », tout en signalant un mot petit-russe : *tryzna* = repas des morts. L'orthographe des textes slaves russes hésite entre *tryzna* et *trizna*. Dans ce doute j'estime que le mot peut être rattaché à la racina *trŭ* « dévorer (4) », et que le mot désigne primitivement un banquet funéraire (5). Cette explication admise le mot serait évidemment apparenté au mot *strava* employé par Jordanes pour désigner le festin funèbre célébré par les Huns en l'honneur d'Attila :

(1) Pertz, *Monum.*, VIII, p. 263.
(2) Bielowski, *Monumenta hist. Pol.*, t. II.
(3) *Etym. Wœrterbuch*, sub voce.
(4) Toute réflexion faite, cette interprétation me semble préférable à celle que j'ai donnée dans l'index de mon *Nestor*.
(5) Krek, *Einleitung*, p. 435 et suivantes.

Digitized by Google

« Postquam talibus lamentis est defletus stravam super tumulum ejus quem appellant ipsi ingenti commessatione concelebrant... » (ed. Mommsen, c. XLIX, p. 258). On a beaucoup discuté sur ce mot *strava*. Même à l'époque d'Attila les Huns étaient en contact avec les Slaves et l'on peut admettre qu'ils leur ont emprunté le mot *strava*. Il y avait d'ailleurs évidemment des Slaves dans les armées d'Attila.

Je ne discuterai pas longtemps le mot *tryzna* et je renvoie le lecteur au texte français de ma *Chronique de Nestor* :

« Quand un des Radimitches mourait... ils célébraient une tryzna autour du cadavre puis ils faisaient un grand bûcher, posaient le mort sur le bûcher et y mettaient le feu. Ensuite ils rassemblaient les os, les mettaient dans un petit vase et plaçaient ce vase sur une colonne au bord de la route. Ainsi font encore aujourd'hui les Viatitches. »

Dans la même Chronique, sous l'année 969 (p. 54 de ma traduction), il est dit : « Olga mourut. On l'enterra. Elle avait ordonné qu'on ne lui fit pas de tryzna; car elle avait un prêtre et ce fut lui qui l'ensevelit. »

Le christianisme n'a pas aboli chez tous les peuples slaves les anciens rites païens en l'honneur des morts. Il suffit pour s'en convaincre de relire, fût-ce dans la traduction française, le poème de

Digitized by Google

Mickiewicz, les *Aïeux*. Mickiewicz écrit en polonais ; les paysans de son poème sont des Russes Blancs, des Uniates, c'est-à-dire au fond des orthodoxes chez lesquels l'action du christianisme représenté par un clergé inférieur s'est beaucoup moins utilement exercée que sur leurs congénères slaves, les Polonais catholiques. Parmi tous les peuples slaves, ils représentent peut-être l'état d'âme le plus primitif. Les rites qu'ils célèbrent sont absolument les mêmes que le poète latin polonais Kłonowicz signalait au XVIe siècle chez leurs ancêtres, dans son poème *Roxolania* :

Quin etiam mos est morientum poscere Manes
Portari tepidos ad monumenta cibos
Creduntur volucres vesci nidoribus umbræ
Ridiculaque fide carne putantur ali.

Dans le poème des *Dziady* (les Aïeux) Mickiewicz a mis en scène les rites populaires auxquels donne lieu la fête des ancêtres célébrée par les Russes Blancs dans son pays natal, la Lithuanie. Ces rites que le poète avait observés, ces chants qu'il avait entendus et qu'il interprétait en beaux vers polonais, ont été recueillis à diverses reprises, notamment dans la belle publication de M. Šeinŭ : *Matériaux pour l'étude de la vie et de la langue de la population russe des provinces du Nord-Ouest* (Saint-Pétersbourg, imprimerie de l'Académie des Sciences, 3 vol. in-8°, 1896).

Digitized by Google

Dans le tome III (p. 582 et suivantes), M. Šeinū a consacré une cinquantaine de pages à l'étude des rites en l'honneur des ancêtres.

Ce que le paysan de la Russie Blanche appelle *dziady*, *dzidy*, *diady* (*roditeli*, parents dans la Grande Russie), ce sont les âmes des parents défunts. Ces âmes ne sont pas nécessairement celles d'ancêtres ou d'aïeux. On fait figurer parmi les *dziady*, non seulement les grands-parents, les oncles, les tantes, mais même des enfants morts en bas âge.

Ce qui caractérise ces rites, c'est qu'ils sont absolument païens. On les célèbre parfois quarante jours après le décès du défunt qu'on veut honorer. Au début de novembre, il y a une fête générale des Dziady. La partie essentielle de cette fête, c'est un repas dont on garde les restes pour les défunts.

La veille de la fête, on nettoie la maison, on prépare les mets. La propreté de la maison, la bonne qualité des mets attirent les ancêtres. Le soir, les parents et les invités se réunissent dans la maison. Le père de famille allume un cierge; tout le monde s'asseoit autour de la table chargée de mets, de bière et d'eau-de-vie et celui qui a dit la prière profère la formule suivante :

Saints ancêtres, nous vous appelons,
Saints ancêtres, venez à nous.
Il y a ici tout ce que Dieu nous a donné.

Digitized by Google

Je vous offre tout ce que j'ai,
Tout ce dont notre maison est riche.
Saints aïeux, nous vous en prions, venez, descendez vers nous.

Puis il verse un verre d'eau-de-vie, de façon à ce qu'il en déborde un peu sur la table pour les ancêtres, et boit. Tous les adultes font de même. Personne ne commence à manger avant qu'on ait enlevé de chaque mets une cueillerée ou un morceau que l'on met dans un vase spécial. On place ce vase près de la fenêtre (toujours pour les ancêtres). Puis on se met à manger et à boire, mais sans gaieté. Les vieillards sont plus tristes encore que les autres, ils prêtent l'oreille au moindre bruit, au murmure des feuilles, au souffle du vent, au craquement de la porte, au vol d'un papillon de nuit. Tous ces phénomènes semblent indiquer la présence des défunts. Le repas fini, on se lève de table, après avoir congédié les ancêtres par cette formule :

Saints ancêtres, vous êtes venus ici,
Vous avez bu et mangé,
Allez-vous-en maintenant chez vous.
Dites, que vous faut-il encore?
Ou plutôt allez-vous-en au Ciel.

Les Slaves de la Russie Blanche sont de race pure; ils ont été peu touchés par la civilisation; le christianisme n'a fait que les effleurer. Leur état

Digitized by Google

d'âme est encore aujourd'hui celui de leurs ancêtres païens d'il y a dix siècles. Le témoignage que nous apporte leur folk-lore mérite d'être pris en sérieuse considération.

Ces traditions encore existantes en dépit du christianisme chez certains peuples slaves sont jusqu'à nouvel ordre la meilleure preuve à fournir pour démontrer que leurs ancêtres païens avaient l'idée d'une vie d'outre-tombe. C'est le folk-lore qui doit ici suppléer au silence des textes anciens. Mais le domaine du folk-lore est infini, et les indications que nous avons données suffisent pour le moment. L'archéologie nous vient d'ailleurs ici à la rescousse. On a trouvé en Bohême, dans des tombeaux païens, des vases qui avaient dû renfermer des aliments et qui avaient été évidemment déposés pour servir aux défunts dans la vie d'outre-tombe (1).

(1) Krek, *Einleitung*, p. 418.

Digitized by Google

APPENDICE

Svantovit et saint Vit[1].

Dans le chapitre qu'on a lu plus haut sur *Svantovit*, dieu des Slaves de l'île de Rügen, *et les dieux en vit*, je me suis efforcé de démontrer contre Miklošich et quelques hypercritiques, contre Helmold et Saxo Grammaticus, que le nom de ce dieu était formé d'éléments purement slaves et qu'il ne fallait pas y voir une altération du latin *Sanctus Vitus*. Cette interprétation est fondée tout simplement sur une de ces étymologies fantaisistes qui pullulent à propos des noms slaves dans les chroniqueurs latins du moyen âge. J'ai eu la bonne fortune de voir se rattacher à mon opinion l'éminent successeur de Miklošich dans la chaire de philologie slave de l'Université de Vienne,

(1) Mémoire communiqué à l'Académie des Inscriptions dans la séance du 6 avril 1900.

Digitized by Google

M. V. Jagić (1). Seulement, au lieu d'admettre comme moi que *vit* aurait voulu dire oracle, M. Jagić rattache ce nom à la racine *vi*, combattre. Je n'ai point de répugnance à me rattacher à cette interprétation; elle explique mieux que la mienne les noms comme Vitodrag, Zemovit, Hostivit, Ljudevit, Vitoslav, Vitomir.

La racine *svent* veut dire en slave saint; peut-être voulait-elle dire primitivement fort (cf. l'allemand *heilig*); elle figure dans un grand nombre de noms propres; par exemple Sventopolk, Svatopluk, Sviatopolkŭ en Moravie, en Bohême, en Russie, en Poméranie. On rencontre encore en Russie le nom de Sviatoslavŭ (Σφενδοσθλάβος des chroniqueurs byzantins), en Pologne Svatobor, nom d'homme (*ap.* Gallus, II, 27), Svatobor, le bois sacré, etc.

Les chroniqueurs latins qui identifient *Svent* à *Sanctus* commettent une erreur analogue à celle des Roumains peu critiques qui veulent absolument rattacher à *Sanctus* l'adjectif *sfint* qui a passé du slavon dans leur langue.

(1) *Arch. für Slavische Philologie*, t. XIX, p. 318. L'un des biographes d'Otto de Bamberg, Ebbo, traduit le nom de Gerovit, *qui lingua latina Mars dicitur*; il l'appelle aussi *deus militiæ*. Dans son récent travail *Zur Entstehungsgeschichte der Kirschenslavischen Sprache* (Extrait des Mémoires de l'Académie des Sciences de Vienne), M. Jagić relève encore deux noms où figure l'élément *vit* : Witemir cité dans la *Conversio Carantanorum* (p. 6 et 86) et Unevit.

Digitized by Google

Les deux éléments du mot *Svantovit* sont donc slaves tous les deux.

En identifiant cette divinité païenne à Sanctus Vitus, Helmold et Saxo Grammaticus se sont laissé entraîner par une ressemblance purement fortuite de forme et de son. C'est le procédé habituel des chroniqueurs du moyen âge, allemands ou indigènes, pour expliquer la plupart des noms slaves. Ils cherchent le plus souvent à leur trouver un sens, non pas dans la langue à laquelle ils appartiennent, non pas, ce qui serait à la rigueur vraisemblable dans la langue germanique, mais dans la langue latine et dans les souvenirs de l'antiquité classique. C'est là chez eux un système absolu. Je voudrais dans ce plaidoyer pour Svantovitus contre Sanctus Vitus réunir quelques exemples qui n'ont pas que je sache été systématiquement groupés jusqu'ici.

Commençons par Helmold, puisque c'est précisément contre lui qu'il s'agit d'argumenter. Dès le premier paragraphe des *Chronica Slavorum*, nous le surprenons en flagrant délit de fantaisie archéologique. Il s'agit de la mer Baltique : « Sinus hujus maris... appellatur ideo Balticus eo quod in modum baltei longo tractu per Scythicas regiones tendatur usque in Græciam. » Disons à la décharge de Helmold qu'il a littéralement copié cette phrase dans Adam de Brême (*Descriptio insularum Aqui-*

Digitized by Google

lonis § 10). Adam de Brême, qui aime aussi à étymologiser, rattache par parenthèse le nom des Vinules, peuple slave, à celui des Vandales.

Un peu plus loin Helmold, qui tient à faire preuve d'érudition classique, parle d'une ville *quæ dicitur Woligast* : « apud urbaniores (les lettrés) vocatur Julia Augusta propter urbis conditorem Julium Cæsarem ». Jules César, fondateur d'une ville sur les bords de la Baltique, cela vaut bien Sanctus Vitus donnant son nom à une divinité slave.

Herbord, l'historien d'Otto de Bamberg, décrit les temples païens situés dans la ville de Stettin et appelés *continæ* (1). Il se fait poser cette question par un interlocuteur imaginaire :

« Quare illa templa vocabant continas ? »

Et il répond :

« Sclavica lingua in plerisque vocibus latinitatem attingit et ideo puto ab eo quod est continere continas esse vocabant. »

La première partie de la réponse est fort juste. La seconde partie est de pure fantaisie.

Pertz a fort bien senti qu'il fallait chercher autre chose et il propose en note une interprétation tirée du polonais. « Polonis est *konczyna* finis : continæ igitur ædificia fastigata. » Cette interprétation ne vaut guère mieux que celle de Herbord.

(1) Herbord, *Dialogus de vita Ottonis*, éd. Pertz, Hanovre. 1868 (livre II, 31).

Digitized by Google

M. Krek a deviné plus juste en rattachant le mot *contina* qui paraît incontestable au slavon *kątŭ, kąšta*, qui a le sens de maison, habitation, édifice et qui subsiste encore aujourd'hui dans le serbe *kuća*, dans le bulgare *kŭšta*, dans le tchèque *koutina* (Gesindstube, *Kott*, Supplément, p. 698). Le mot *contina* a donc le même sens que *chramŭ* qui veut dire tout ensemble maison et temple. Il est particulièrement intéressant pour le vocabulaire assez maigre de la langue des Slaves baltiques(1).

Thietmar, évêque de Mersebourg, avait toute espèce de bonnes raisons pour connaître les origines de sa ville épiscopale et l'étymologie de son nom. Cette étymologie est purement slave : Mezi bori (tchèque : *mezi ;* kachoube : *mieze;* polonais : *między*, entre; *bori*, mot panslave, les bois de sapins). Mais l'allemand par étymologie populaire transforme *bor* en *burg*. Thietmar, soit qu'il n'ait jamais entendu parler des origines slaves de sa ville épiscopale, soit tout simplement qu'il désire les ennoblir, rattache *merse* au nom du dieu Mars :

« Et quia tunc fuit hæc apta bellis et in omnibus semper triumphalis antiquo Marti signata est nomine. Posteri autem *mese*, id est mediam regionis

(1) *Einleitung in die Slavische Literaturgeschichte*, 2e éd., Graz, 1885, p. 139 - 412. Le mot *contina* a malheureusement échappé à Miklošich qui n'était pas historien. Il aurait pu trouver place dans son dictionnaire *sub voce : Konšta* ou *Kontŭ*.

Digitized by Google

nuncupabant eam vel a quadam virgine sic dicta. »

Thietmar par hasard rencontre la vraie étymologie, mais il lui répugne de la reconnaître et il préfère évoquer le nom d'une vierge légendaire (1).

Le Saint-Siège n'est pas mieux inspiré que le prélat. Thietmar cite à deux reprises un *mons Silensis* dans lequel on peut reconnaître le nom de la Silésie (*Szlązek*, prononcez *Chlonzek* en polonais). Ce *mons Silensis* dans une bulle d'Eugène II (*apud* Jaffé, 2, II, 2998) devient *mons Silentii* !

Un historien d'Otto de Bamberg, Ebbo, raconte (2) gravement que la ville de Julin (autrement appelée Volyn) sur les bords de la Baltique fut construite par Jules César, que l'on y conservait sa lance attachée à une colonne élevée en l'honneur du héros romain. Le prêtre Bernhard, enflammé de l'amour du martyre, entreprend de briser cette colonne. Si Ebbo n'a point hésité devant l'invraisemblance de pareilles fantaisies uniquement suggérées par l'homophonie des mots Julius et Julin, faut-il s'étonner que Helmold et Saxo Grammaticus aient accepté le rapprochement cent fois plus vraisemblable entre Svantovitus et Sanctus Vitus ?

(1) Thietmar interprète correctement certains noms slaves, belegori, beleknegine, Iaremirus. Il se trompe sur d'autres. Ainsi rencontrant le nom de Medebur (le bois riche en miel), il traduit par *mel prohibe*.

(2) Livre II, 1.

Digitized by Google

Passons chez les Slaves méridionaux. L'historien de l'Église slave de Salone en Dalmatie, l'archidiacre Thomas (XIIIe siècle), assimile le nom slave des Croates à celui des anciens Curètes ou Corybantes : « Hæc regio antiquitus vocabatur Curetia et populi qui nunc dicuntur Chroati dicebantur Curetes vel Coribantes (1)... » Cette étymologie fantaisiste ne suffit pas à l'archidiacre Thomas. Il éprouve le besoin d'expliquer aussi le nom des Curètes : « Dicebantur vero Curetes quasi currentes et instabiles ; quia per montes et silvas oberrantes agrestem vitam ducebant. »

L'auteur des *Chronica Slavorum*, Arnold (XIIIe siècle), rencontre chemin faisant le nom des Serbes du Danube et il ne peut s'empêcher de faire un jeu de mots sur la forme latine de ce nom : « In medio nemoris cujus habitatores Servi dicuntur filii Belial, sine jugo Dei, illecebris carnis et gulæ dediti et *secundum nomen suum immunditiis omnibus servientes* (2). » Évidemment Arnold ne doute pas un instant que les Serbes ne doivent leur nom latin à la servitude où ils sont vis-à-vis des mauvaises passions. Ce nom des Serbes, sous sa forme grecque, Σπόροι, n'avait pas porté plus de bonheur à Procope de Césarée (*De bello gothico*, liv. III, 14) : « Σπόρους γὰρ τὸ παλαιὸν ἐκάλουν ὅτι δὴ σποράδην, οἶμαι,

(1) *Historia Salonitana*, édition de l'Académie d'Agram, Agram, 1894.

(2) Livre 1, 3, éd. Lappenberg, Hanovre, 1868.

Digitized by Google

διεσκηνημένοι τὴν χώραν οἰκοῦσι : On les appelle *Sporoi*, parce qu'ils vivent disséminés, d'une façon sporadique. »

L'étymologie joue aussi son rôle dans la Chronique tchèque latine de Cosmas (XIIe siècle) et dans la Chronique rimée dite de Dalemil qui en dérive. Toutes deux font venir le nom de Prague, *Praha*, du mot *prah*, seuil, parce que la ville aurait été construite à l'endroit où un charpentier et son fils fabriquaient un seuil (1). Même phénomène dans les chroniques polonaises. Ainsi la Chronique dite de Boguchval (2) explique le nom de la Pannonie par le mot polonais *pan*, seigneur, et celui de la Dalmatie par *dala mat* (dedit mater).

Il serait facile de multiplier à l'infini des exemples analogues. Ceux que j'ai produits suffisent à démontrer quel rôle jouent dans les chroniques primitives l'analogie des sons, l'étymologie populaire, le vulgaire calembour. Ils permettent d'affirmer à coup sûr que le nom de Zvantevitus, Svantovitus est bien un dieu slave authentique, en dépit du rapprochement que Helmold et Saxo Grammaticus ont voulu établir entre son nom et celui de Sanctus Vitus.

(1) *Fontes rerum bohemicarum*. Prague, 1874 - 1882, t. II, p. 16 et III, p. 17.
(2) Citée par Krek, *Einleitung*, p. 562.

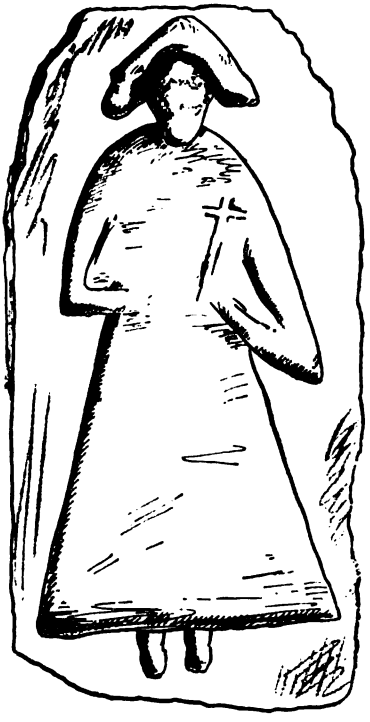
Digitized by Google

FIGURES

Digitized by Google

Digitized by Google

1

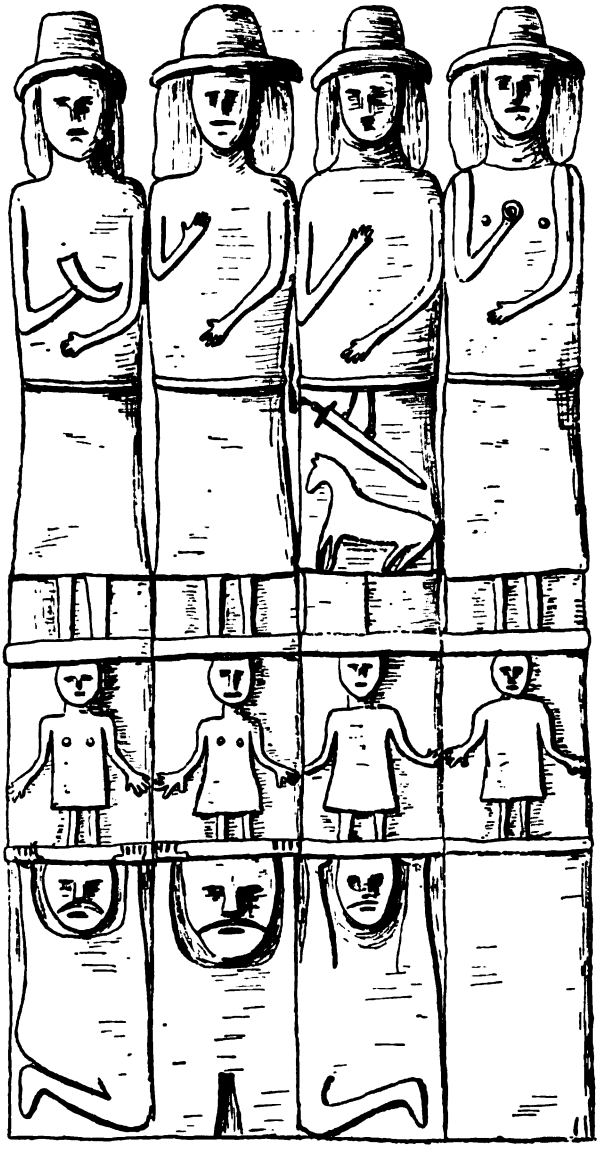


2

LE PRÉTENDU SVANTOVIT DE L'ÉGLISE D'ALTENKIRCHEN
(Voir page 98.)

(Voir plus loin l'explication de cette planche et des suivantes.)

Digitized by Google



3

LES QUATRE FACES DU PRÉTENDU SVANTOVIT CONSERVÉ ACTUELLEMENT A CRACOVIE

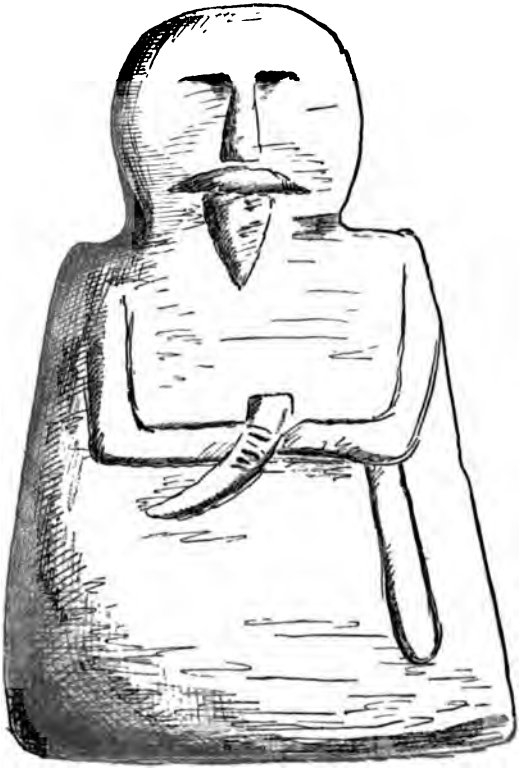
(Voir pages 99 et suivantes.)

Digitized by Google

4

5

6

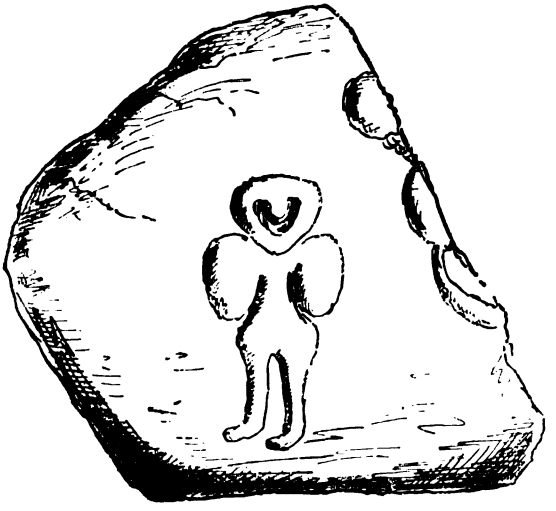


7

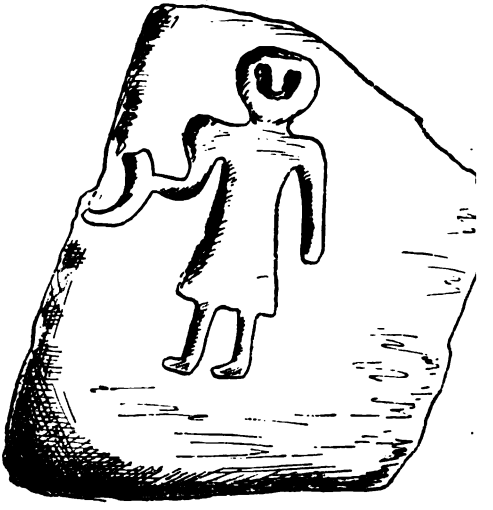
Digitized by Google

8

9

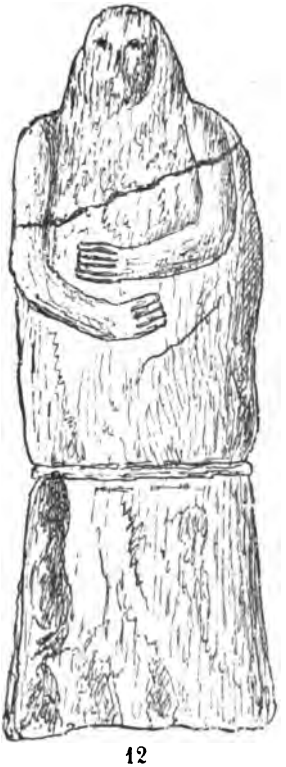


10

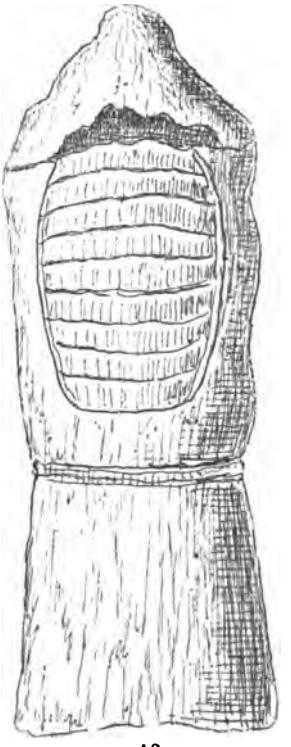


11

Digitized by Google

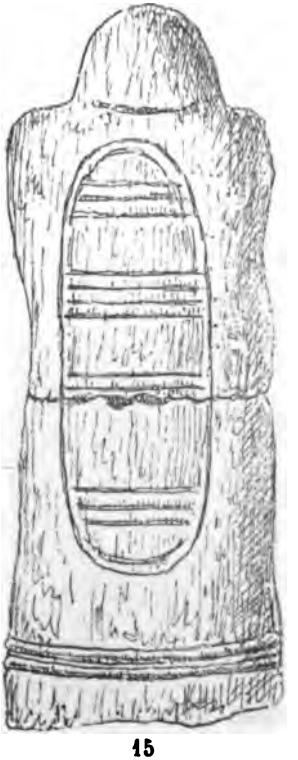


12



13

14

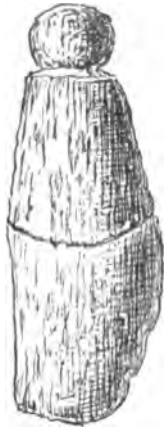


15

15

Digitized by Google

16

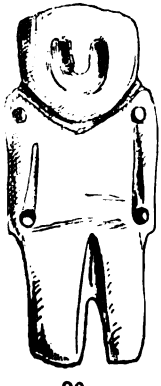


17

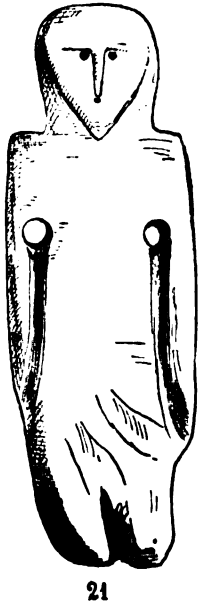
1/15

18

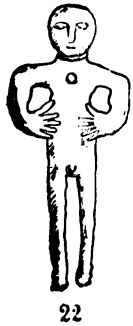
19



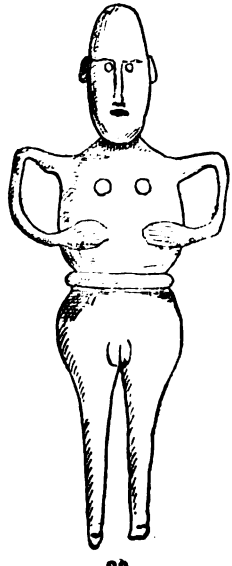
20



21



22



23

Digitized by Google

Les clichés que nous donnons ici sont empruntés à la revue allemande *Archiv für Anthropologie* (Brunswick, tome XI, pp. 45 et suivantes). Ils illustrent un article de M. Weigel.

Le cliché 1 a été interprété p. 98 de notre texte. Le cliché 2 reproduit une dalle tumulaire de l'église de Bergen dans l'île de Rügen. Cette dalle est considérée comme appartenant au tombeau d'un moine. La figure paraît bien être la réplique du cliché n° 1. Il est permis de supposer que, pendant la période chrétienne, la corne à boire aura été remplacée par une croix.

La figure 3 est commentée pp. 99 et suivantes.

La figure 4 est une statue de granit rouge qui, de temps immémorial, servait de borne entre les villages de Mosgau et de Grossherzogwalde (cercle de Rosenberg, Prusse orientale). — Cette statue est aujourd'hui conservée au musée de Dantzig.

La figure 5 représente cette statue vue de côté.

La figure 6 est une statue en granit gris qui servait de borne entre les villages de Rosenberg et de Rosenau (Prusse occidentale). La corne à boire était peut-être rattachée au cou par un cordon aujourd'hui effacé. — Musée de Dantzig.

La figure 7, en granit gris, servait de borne-frontière entre les villages de Rosenberg et de Grossninkau (Prusse occidentale). — Musée de Dantzig.

Digitized by Google

La figure 8, en granit gris, servait de borne entre les villages de Goldau et Heinrichau (Prusse occidentale). — Musée de Dantzig.

La figure 9, bloc de granit gris, figure un cheval et un cavalier grossièrement ébauché. Trouvée au village de Grosslesen, cercle de Rosenberg (Prusse occidentale).

Figures 10-11. Sur le côté gauche de cette pierre, un homme de grossière exécution; sur le côté opposé, figure d'homme tenant une corne. — Musée de Dantzig.

Figures 12-13. Face et revers d'une figure en pierre trouvée en 1859 aux environs de Bamberg en Bavière.

14-15. Figure en pierre trouvée aux environs de Bamberg.

16-17. Figure en pierre trouvée aux environs de Bamberg. — La Bavière du Nord-Est a été occupée par des populations slaves. (Les originaux sont conservés au lycée de Bamberg.)

18. Figure en bois d'Alt Friesack (cercle de Ruppin, province de Brandebourg).—Musée ethnographique de Berlin.

19. Figure en argile trouvée à Rhinow, cercle de Havelland (Brandebourg). Très mal cuite. — Musée ethnographique de Berlin.

20, 21. Figures en ambre jaune trouvées à Schwarzort (Prusse occidentale). — Musée de Dantzig.

Digitized by Google

22. Figure de femme en bronze trouvée à Kleinzastrow, cercle de Greifswald (Poméranie).

23. Figure en bronze trouvée à Thorn (Prusse orientale). — Musée de Dantzig.

Rien ne prouve d'une manière absolue que ces figures soient nécessairement d'origine slave. Cependant l'attribution que leur a prêtée M. Weigel parait fort vraisemblable. Quelques-unes d'entre elles offrent des détails qui coïncident avec les descriptions que nous avons relevées dans les chroniques.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTE

SUR LES IDOLES SLAVES

Rien ne prouve que toutes les figures reproduites dans les planches précédentes soient des représentations de divinités. Telle d'entre elles (par ex. nos 1 et 2) est peut-être un simple monument funéraire.

Les monuments en question ont été étudiés par Weigel (*Archiv für Anthropologie*, 1894), par A. Hartmann et Kœhler (*ib.*, 1896).

Il faudrait procéder à un inventaire des découvertes qui ont pu être faites d'objets paraissant se rattacher au culte des Slaves païens. Malheureusement ce travail n'a pas été fait. J'ai consulté à ce sujet l'homme qui connaît le mieux l'archéologie préhistorique de la Bohême, M. le Dr Niederle. Voici quelques indications qu'il a bien voulu me fournir tout en me déclarant que son attention ne s'est pas portée d'une façon particulière sur la question qui m'intéresse.

La Revue tchèque *Památky Archéologické* — je la possède par bonheur dans ma bibliothèque — a publié en 1880 (pp. 338 et suivantes) un article de M. Smolik sur les découvertes archéologiques faites

Digitized by Google

en Bohême du XVIe au XVIIIe siècle. Bienenberg, dans son ouvrage *Versuch über einige merkwürdige Alterthümer in Kœnigreich Bœhmen* (Kœniggratz, 1779-1785), signale la découverte aux environs de Jaroměř d'objets de l'âge de bronze parmi lesquels se seraient trouvés douze dieux domestiques (lares). On ignore bien entendu ce que ces lares sont devenus. Bienenberg signale une découverte du même genre aux environs de Hradec. Dans la même revue, tome III, p. 27-29, Zap a décrit et reproduit trois idoles de bronze trouvées l'une à Buchlov en Moravie, l'autre à Chrudim en Bohême, l'autre appartenant au Collegium Clementinum à Prague. Sont-elles d'origine slave? Je n'ose me prononcer sur la question.

Un archéologue morave, le Dr Wankel, a signalé dans le *Časopis Olomouckého Musea* (Journal du Musée d'Olomouc, Ollmütz, année 1889, p. 58) la découverte dans des tombes à Naklo, près d'Olomouc, de deux statues de pierre à très grosse tête qui étaient brisées.

L'ouvrage intitulé *Schlesiens Vorzeit* (que je ne connais pas et dont j'ignore l'auteur) dit que dans les tombeaux de Stanovice, cercle d'Ohlau, Silésie, on a trouvé *zwei Götzenbilder* (idoles).

Kalina, dans son ouvrage (*Bœhmens heidnische Opferplätze*, Prag, 1836, p. 167) mentionne à Kvilice, près de Rakovnik, en Bohême, un piédestal de pierre sur lequel se dresse aujourd'hui une croix,

Digitized by Google

mais sur lequel, d'après la tradition, se serait jadis dressée une idole.

Les *Mittheilungen der Central-Commission* de Vienne, 1890 (p. 226) mentionnent à Kokor, près d'Olomouc, Moravie, une statue naguère coloriée du type des femmes de pierre (kamenne baby).

On a signalé en Bohême des statues du type des femmes de pierre qui ne paraissent pas appartenir à la période slave. L'une d'entre elles a été longuement décrite par Bolelucký (*Rosa Bohemica*, 1868), dont le texte a été reproduit dans le *Časopis Českého Museum*, année 1891, p. 417. C'était : « rude quoddam saxum, truncum et acephalum ad instar cylindri truncum potius quam statuam repræsentans. A summo, quo pectus ob humeris descendit... cujus cumque bubulci manus supercilia, oculos, nasum, os et mentum clavo, vel quocunque ferro sculpsit, mammas etiam muliebres adjecit... Utero prægrandi tumet illius saxum quasi parturiens fœtum ». Les gens de la campagne appelaient cette statue Élisabeth et les femmes enceintes allaient en pèlerinage auprès d'elle.

Digitized by Google

Digitized by Google

SUPPLÉMENT

Les paragraphes relatifs à Svarogŭ, à Svarožičŭ, Svarasici et Stribogŭ auraient dû figurer à la page 124 et aux suivantes. Ils ont été omis par erreur. Nous les donnons ici.

SVAROGŬ, SVAROŽIČŬ, SVARASICI

Dans le chapitre consacré a Dažbogŭ, nous avons cité un fragment traduit du grec (d'après le texte dit *ipatievskij*) de Georges Hamartolos, dans lequel le nom de Svarogŭ paraît traduit de Ἥφαιστος. Ce nom de Svarogŭ ne se rencontre que dans ce seul texte.

En revanche un Svarožičŭ ou fils de Svarogŭ se rencontre dans des textes russes des XIVe, XVe et XVIe siècles. Ils expliquent Svarožičŭ par le feu. « Ils invoquent le feu, l'appelant Svarožičŭ. »

Ce Svarožičŭ fait naturellement penser à un dieu Zuarasici dont Thietmar signale l'idole dans le temple de Redigast chez les Rhétariens (VI, 23) : « Dans l'intérieur du temple se dressent des dieux faits à

Digitized by Google

la main, portant chacun leur nom gravé, vêtus de façon terrible de casques et de cuirasses ; le premier d'entre eux s'appelle Zuarasici ; il est honoré plus que tous les autres par tous les païens. Auprès de ces dieux sont leurs étendards qui ne quittent le temple que pour les expéditions. »

D'autre part l'existence d'un dieu appelé Zuarasici nous est attestée par une lettre de saint Bruno à l'empereur Henri II. Ce document date des premières années du XIe siècle. L'empereur, pour faire la guerre aux Polonais, s'était allié au peuple slave des Vélètes, alors païens. Bruno lui reproche cette alliance et l'interpelle ainsi : « Bonumne est persequi christianum et habere in amicitia populum paganum ? Quæ conventio est Christi ad Belial (1) ? Quæ comparatio lucis ad tenebras ? Quomodo convenient Zuarasiz diabolus et dux sanctorum vester et noster Mauritius ? Qua fronte coeunt sacra lancea et diabolica vexilla ? (2) ». Ce qui résulte très nettement de ce texte, c'est que le Zuarasici des Slaves de l'Elbe est un dieu guerrier. Un Svarasiz figure encore dans la *Knytlinga saga* (3).

Ce dieu est évidemment apparenté au Svarožičŭ russe qui paraît lui-même dérivé de Svarogŭ. Mais Svarožičŭ est-il un dieu indigène russe ou tout simplement importé en Russie ? M. Jagić (Arch. für slav.

(1) Saint Paul aux Corinthiens, II, VI, 15.
(2) Bielowski, Monumenta Poloniæ historica, t. I, p. 226.
(3) *Archiv für slav. Philologie* (IV, p. 124).

Digitized by Google

Philologie, IV, 412) suppose que Zuarasici, autrement dit Svarožičŭ, a tout simplement été importé par des étrangers et que sur cette forme patronymique ou aura construit une forme Svarogŭ.

L'hypothèse est assurément fort ingénieuse. M. Jagić fait remarquer que Svarogŭ et Svarožičŭ ne figurent pas dans les anciennes chroniques russes, qu'ils n'apparaissent que fort tard. Il suppose qu'ils viennent de Novgorodŭ qui était en rapports constants avec les Slaves baltiques. D'autre part, le traducteur ayant à interpréter le nom de Ἥφαιστος, a pu penser au verbe russe *svaritĭ*, *svarivatĭ*, forger. Cette hypothèse n'ôte rien à la réalité du Svarozici ou Suarasici de Thietmar et de Bruno.

M. Krek (p. 332) tient pour l'authenticité de Svarogŭ et lui donne une interprétation indo-européenne (sanscrit svarga, le ciel mouvant, le ciel nuageux). Mais on ne s'explique pas comment *svarogŭ* aurait donné Svarožičŭ. *Nebo* (en slave, ciel) donne un adjectif *nebeskij*, céleste, et non pas nebesičŭ. Svarogŭ, au sens de ciel, aurait dû donner Svarožskij. M. Syrku (Journal russe du Ministère de l'Instruction publique, mai 1887) signale un mot roumain *svarog* qui veut dire sec, maigre, surchauffé. Ce mot n'est certainement pas d'origine latine. M. Syrku suppose qu'il a pu être emprunté aux langues slaves où il avait le sens de soleil. M. Miklošich (Dict. étym. sub voce *svarogŭ*) a relevé comme nom de localité chez les Kachoubes, Svaroženo. Il suppose une ra-

Digitized by Google

cine *sŭr*, qu'il ne justifie point d'ailleurs. Il serait intéressant d'identifier la localité appelée Svaroženo ; mais Miklošich ne fournit aucune indication précise.

En somme il est certain qu'il y eut chez les Slaves de l'Elbe un dieu — très probablement un dieu de la guerre — qui s'appelait Suarasici. La terminaison *ici* parait patronymique. Mais nous n'avons, dans le peu que nous savons de mythologie slave, aucun exemple de famille ou de filiation de divinités. Nous ne savons qui est le père de Suarasici. Le Svarogŭ russe paraît suspect. C'est dommage. Ce serait la clef de voûte du système mythologique russe baltique (1).

STRIBOGŬ

L'idole de ce dieu figure à Kievŭ en compagnie de celles de Perunŭ, de Chorsŭ, de Mokošĭ (voy. les notices sur ces divinités).

Son nom est formé, comme celui du Cernibog de Helmold, du Dažbogŭ des Chroniques russes. En dehors de la Chronique dite de Nestor, il ne se retrouve que dans des textes douteux tels que le *Dit de la bataille d'Igorĭ*. Or la façon même dont il y figure est un des arguments que j'invoque pour contester l'authenticité de ce texte. Je n'admets pas

(1) Schafarik a consacré un travail spécial à Svarogŭ dans les *Rospravy z oboru véd slovanských* (Prague, 1865).

Digitized by Google

qu'un écrivain chrétien du XIIIe siècle puisse avoir eu l'idée de désigner ses compatriotes et coreligionnaires comme petits-fils d'un dieu païen. Un peu plus loin l'auteur du Dit appelle les vents les petits-fils de Stribogŭ. Si cette désignation était : 1° authentique ; 2° exacte, elle pourrait nous éclairer sur le rôle et les attributs du dieu.

Miklošich renonce à expliquer ce nom. M. Jagić le fait venir d'un verbe *stéréti*, lith. *styrieti*, *starr*, *steiff sein*, *erstarren*, être raide ou glacé. Ce serait un dieu du froid. Il n'a point d'analogue connu chez les peuples slaves en dehors de la Russie.

Digitized by Google

Digitized by Google

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

Absalon, évêque de Lund, 20, 21, 104.
Adam de Brême, chroniqueur, 12, 13.
Afanasievü, IX.
Altenkirchen (Bas-relief d'), 34, 98, 226.
Apocryphes (Documents), 45.
Arbres (Culte des), 73, 190.
Arkona, ville de l'île de Rügen, 20, 21, 97.

B

Balvanŭ, idole, mot turc, 37.
Bamberg (Lion de), 2, 43. Otto de —. Voyez Otto.
Baudouin de Courtenay, IV.
Belegori, 17, 216.
Beleknegini, 17, 216.
Bernard, missionnaire, 49.
Běsŭ, démon, 36, 44.
Blaise (Saint), 112-116.
Bog, *Bogŭ*, nom slave de Dieu, 35, 36. Ses dérivés, 36.
Bogunki, 181.
Boharne, nom de lieu, 189.
Bois sacrés, 189.
Bolislaus, 17.
Botho, chroniqueur saxon, 149.
Božna, nom de lieu, 189.
Božnica, sanctuaire, 36.
Břetislav II, prince de Bohême, 7.
Bukovine, 71.

C

Čarodějnik, *Czarodziej*, magicien, 41.
Čary, enchantement, 44, 196.
Černoknižnik, magicien, 41, 196, 197.
Černy Bog, le Dieu noir, 154.
Čertŭ, le diable, 36.
Čertŭ, *czart*, *čortŭ*, nom du démon; étymologie possible, 162.

Digitized by Google

Chêne, arbre sacré, 73-75.
Cheval sacré, 83-85, 138, 146.
Chlevnikŭ, dieu domestique en Russie, 160.
Chorsŭ, 6, 55, 112, 117-118, 125.
Chowanec, nom du dieu domestique en polonais, 160.
Chozegow (ville), 26. (Gutzkow.)
Chozjainŭ, nom du dieu domestique en Russie, 160.
Chramŭ, temple, 37.
Constantin Porphyrogénète, 31.
Continæ, temples païens, 29; étymologie, 37, 135, 137, 214, 215.
Corvey, abbaye, 17 et suiv.
Cosmas, chroniqueur, 6, 7, 75, 200.

D

Dabog, 131.
Dažbogŭ, Dažďbogŭ, 6, 55, 118-121.
Dĕduška domovoj, 159.
Déesses, 156.
Destin, inconnu des Slaves, d'après Procope, 32, 165.
Did, *dido*, nom du dieu domestique, 160.
Dieu suprême, 46 et suiv.
Dieux domestiques, 158.
Dimitri (Saint), 130.
Divination par les lances, 84, 146; par les coupes, 198.
Długosz, historien polonais, 10, 11.
Dobrava, 17.
Dobrowský, VI.
Dolja, 165.
Domovoj, 159.
Domovyk, 160.
Dzevana, déesse, 157.
Dziady, *dzidy*, *diady*, ancêtres, 10, 208,
Dzidzilelya, déesse, 10, 157.

E

Ebbo, biographe d'Otto de Bamberg, 24, 25, 26, 27.
Élie; chapelle de saint — à Kiev, 55; substitué à Perunŭ, 66, 67-73.
Erben, mythographe tchèque, VIII, XII.

F

Falsifications de la *Mater Verborum*, 44, 45.
Famycinŭ, mythographe tchèque, X.
Feosta, déformation du grec Héfaïstos, 119.
Finnois, 112.
Fleuves (Culte des), 162.
Folk-lore, XVII.

G

Gallus, chroniqueur polonais, 9.
Gerovit, dieu slave, 30, 106-107.
Glomaci (Glommatsch), peuple, 189.
Gornickij, III.
Gostkov, ville, 192.
Guagnini, historien, 57.

Digitized by Google

H

Hajek, chroniqueur tchèque, 75.
Hanuš, mythographe, VII.
Helmold, chroniqueur, 14, 15, 16, 19, 46, 49.
Herbord, historien d'Otto de Bamberg, 27, 28, 29.
Herovit. Voyez Gerovit.
Hibou, oiseau sacré, 198.
Hilarion, théologien russe, 33.
Hologast, ville, 30.
Hospodařiček, nom tchèque du dieu domestique, 161.

I

Ibn Foslan, écrivain arabe, 204.
Idole du Zbrucz, 34, 99 et suiv. Reproduction, 222.
Idoles, 34, 186. Figures, 221 et suiv.
Igorĭ (Dit de la bataille d'), 3.
Immortalité de l'âme, 201, 204.

J

Jaga baba, 176.
Jagić, III, XI.
Jean, évêque de Mecklembourg, 185.
Jędza, jędzi baba, 176.
Juda, 176.
Jula, idole, 144.
Jules César, 25, 216.
Julin, nom de ville, 25, 216.

K

Kaisarovŭ, mythographe russe, V-VI.
Kapĭ, idole, 37, 38.
Kapišče, temple, idole, 33, 37.
Kirpičnikovŭ, XI.
Kłonowicz, poète polonais, 207.
Kněž, *Ksiądz*, nom du prêtre chrétien.
Knytlinga saga (Historia Knytidarum), 22.
Konjušnikŭ, nom d'un dieu domestique, 160.
Kotliarevskij, savant russe, X.
Krek, XII-XIII.
Kumirŭ, idole; *Kumirište*, lieu où se trouvent les idoles, 38.

L

Lances; divination par les —, 84. 146.
Léon le Diacre, écrivain byzantin, 32.
Lěšij, génie des bois, 190.
Liada, divinité, 10.
Liutices, peuple. 15, 144.

M

Máchal, mythographe tchèque, XIV-XV.
Magiciens, 196.
Masoudi, écrivain arabe; sa description d'un temple, 194.
Mater Verborum, 45.
Mickiewicz (Adam), 207.
Modla, idole en tchèque, 39.
Modlany, Modlenice, nom de lieu.
Modlić się, pol., prier, 183.
Modliti se, tch., prier, 40, 183.
Mokoši, divinité russe, 55, 117, 123, 214.

Digitized by Google

Mokuša, 123, 124.
Molitisję, sl., prier, 40.
Montagne, objet de culte, 190.
Mythologie slave, développement de cette science. Introduction, I-XIX.

N

Nav, *Nava*, séjour des morts, 201.
Navĭ, id., 201.
Navky, 203.
Nestor (Chronique dite de), 4. 5, 50.
Novaković (Stojan), III.
Ny, racine, 201.
Nya, dieu des morts, 202.
Nymphes (Culte des), 163.

O

Obětŭ, sl., sacrifice, 39.
Obotrites, peuple slave, prétendues divinités obotrites, 149.
Oracles, 197.
Orisnice, Urisnice, divinités du destin chez les Bulgares, 165.
Otto, évêque de Bamberg, 23, 24, 26, 27, 28, 49, 107, 137.

P

Perunŭ (Peroun), dieu des russes, 51; son culte, 54-56, 57, 58; interprétation du nom, 66; 112, 117.
Pieron, nom d'un oiseau, 65.
Pisamar, 22, 155.
Podaga, divinité, 15.
Polivka, III.
Porenutius, 105.
Porevit, dieu slave, 105, 151.
Přebŭh, nom tchèque du Dieu suprême, 51.
Prêtres païens, 196.
Preux (Jules), XIX.
Priape, 153.
Priefling (Anonyme du monastère de), 31.
Prillwitz (Idoles de), 2, 43.
Pripegala, divinité, 152.
Procope, écrivain byzantin, 31, 32, 46.
Proven, 15, 185.
Pulkava (Chronique de), 8.
Puruvit, 155.

R

Radigast ou Redigost, 13, 15, 43, 144-151; description de son temple, 145, 193.
Raj, paradis, 42, 203.
Ralston, III.
Redariens, 18, 148.
Rhetarii, peuple slave, 147, 148.
Rhetra, ville slave, 12, 15, 18, 147.
Riedigost, 18; Ridegost. Voy. Radigast.
Riedireri, peuple slave, 145.
Rinvit, 155.
Rodjenice, Rożanice, déesses de la naissance, 164, 165.
Rodŭ. Voy. Rodjenice.
Ρουσάλια, 178.
Rügen, Rugiens, 13, 34. Voy. Svantovit, 185.
Rugievit, dieu de Rügen, 104.
Rusalia, 178, 180.

Digitized by Google

Rusalkas, nymphes des eaux, 178-181.

S

Sacrifices, 183-192.
Sacrifices humains, 91, 191.
Samodivas, l'un des noms des Vilas chez les Bulgares, 174.
Samodivsko Choro, 174.
Samovilas, 167, 174.
Saxo Grammaticus, historien danois, 20, 21, 23. Voy. Svantovit.
Schafarik (Šafařik), VII.
Sépultures païennes, 199.
Simarglŭ, divinité russe, 55, 122, 123.
Siva, Živa, déesse, 157.
Skotŭ, 112.
Skřitek, dieu domestique, 161, 162.
Skrzat, dieu domestique, 161, 162.
Sojenice, Sudičky, Sudnice, Sudjenice, 165.
Šotek, 161.
Sreča, la chance, 165.
Stado, 11, 187.
Stanitsa, 85.
Stettin, 29.
Strava, fête funèbre, 42, 205, 206.
Stribogŭ, 5, 55, 238.
Sueno, 10 5.
Svantibor, 18.
Svantovit, grand dieu de Rügen, 15, 21, 76-86; confondu avec saint Vit, 87-90; 98, 99-103, 184, 210.
Svarasici, Suarasici, 235-238.
Svarogŭ, 119, 120, 235.
Svarožičŭ, 235-238.
Svatá, 189.
Svatá hora.
Svatepole, 189.
Svatobor, 189.
Sveboh, nom d'homme, 51.
Svebohy, nom de lieu, 51.
Svent, idée de sainteté, 40, 93.
Svęšteniků, sl. prêtre, 40 = sacerdos.

T

Temples, 190-197. Voyez Rhétra, Svantovit.
Thietmar, chroniqueur, 16, 17, 18, 34.
Tiarnoglovius, Tiernoglav, 22, 154.
Trajan = Trojanŭ devenu dieu chez les Slaves méridionaux, 124-133.
Transcription des mots slaves, XIX.
Tréb, idée de sacrifice, 39.
Tréba, sacrifice, 186; noms de lieu qui se rattachent peut-être à cette forme, 39.
Triglav, dieu slave, 39.
Triglav, dieu des Slaves baltiques, 135-144; son idole à Stettin, 141, 185.
Trizna ou *Tryzna*, fête funèbre, 42, 205.
Turupid, dieu des Slaves baltiques, 22, 155.

U

Ukrivolsa, 92.
Urisnica, 165.

Digitized by Google

V

Valdemar, roi de Danemark, 97.
Veles. Voy. Volosŭ, 125.
Veselovskij (Alexandre), XVI.
Vilas, sortes de nymphes, 166-175.
Vilino kolo, cercle des Vilas, 174.
Vit, sens probable, 93-95; noms où *vit* se rencontre, 96.
Vit (Saint), 15, confondu avec Svantovit, 87, 210.
Vladimirŭ, prince russe, 55, 56, 112, 117.
Vlasii, forme russe de Blaise.
Vlŭhvŭ, sl., magicien, 198.
Vlŭsnąti, sl., balbutier, 198.
Vodni Panni, vierges des eaux, 181.
Volin, ville, 24.
Volosovo, village, 113.
Volosŭ, dieu des troupeaux, 54, 112-119.
Volšebnikŭ, rus., magicien, 198.
Volsi, dieu scandinave, 115.

W

Welnes, démon du folk-lore lithuanien, 115.

Y

Yesza, 10.

Z

Zbrucz, rivière de Galicie (L'idole du), 108-109, 226.
Zcernoboh, 154.
Zeus, traduit le nom de Perunŭ, 58.
Žrĭcŭ, le sacrificateur, 40.
Zuarasici, 19, 145.
Zutibure, 18, 188 (Sventi bor, le bois sacré).
Żywie, dieu de la vie d'après Długosz, 157.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION I

CHAPITRE PREMIER

Les sources de la Mythologie slave 1

Les chroniqueurs indigènes; la Chronique russe dite de Nestor, les Chroniques tchèques de Cosmas, du prétendu Dalimil, la Chronique polonaise de Długosz. — Les chroniqueurs étrangers; Adam de Brême, Helmold, Thietmar, Saxo Grammaticus, la Knytlinga Saga, les historiens d'Otto de Bamberg, les Byzantins. — Les monuments figurés. — La langue. — Documents apocryphes.

CHAPITRE II

Le Dieu suprême 47

CHAPITRE III

Les deux grands dieux des Slaves russes et baltiques Perunŭ (Peroun) et Svantovit 53

Les deux systèmes russe et baltique. — Perunŭ d'après les textes slavons-russes; son culte en Russie. — Divinités de noms analogues en d'autres pays slaves: Parom, Proven, Porenutius. — Perunŭ et saint Élie. — Le chêne arbre sacré. — Svantovit dieu de Rügen; son culte. — Svantovit et saint Vit; le prétendu Svantovit de Galicie. — Les dieux en *vit* : Rugievit, Gerovit, etc... — Note complémentaire.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Pages.

Volosŭ en Russie et Veles en Bohême. — Volosŭ et saint Blaise. — Chorsŭ. — Dažbogŭ. — Simarglŭ. — Mokošĭ. — Svarogŭ, Svarožičŭ, Suarasici. — Stribogŭ. — Trojanŭ, Trajan; traditions russes et balkaniques 111

CHAPITRE V

Divinités inférieures. Triglav. — Jula. — Radigast. — Podaga. — Pripegala. — Zcernoboch. — Divinités anonymes. — Rinvit, Turupid, Puruvit, Pisamar, Tiernoglav. — Déesses. — Les dieux domestiques 135

CHAPITRE VI

Les divinités du destin. — Les Vilas. — Les Rusalkas. — Les nymphes des eaux chez les Tchèques et les Polonais 163

CHAPITRE VII

Le culte; sacrifices. — Lieux des sacrifices. — Temples. — Idoles. — Bois sacrés. — Sources. — Sorciers. — Oracles. 183

CHAPITRE VIII

La vie d'outre-tombe. — Les Slaves y croyaient-ils? — Témoignages contradictoires. — Le Nav, le Dieu Nya. — Le Raj. — Modes et lieux de sépulture. — Fêtes funéraires. — Le culte des ancêtres en Russie. 199

APPENDICE

Svantovit et saint Vit 210
Figures. 219
Explication des figures. 227
Note sur les idoles slaves 231
Supplément. Svarogŭ, Svarožičŭ, Svarasici. — Stribogŭ. 235
Index alphabétique 241

Paris. — Imprimerie G. Maurin, 71, rue de Rennes.

Digitized by Google

Digitized by Google

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, rue Bonaparte, Paris.

Anderson (R.-B.) *Mythologie scandinave.* Légendes des Eddas. Traduction de M. J. LECLERCQ. In-18. 3 fr. 50

Diehl (Charles), correspondant de l'Institut. *Justinien et la civilisation byzantine au VIe siècle.* Grand in-8°, avec nombreuses illustrations et 9 planches. 25 fr.

— *L'Afrique byzantine.* Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709). In-8°, cartes, figures et planches. 20 fr.

Gobineau (Le Comte de). *Les Religions et les Philosophies dans l'Asie centrale.* In-8°. 7 fr. 50

Goblet d'Alviella (Le Comte). *La Migration des symboles.* In-8°, figures. 6 fr.

Leger (Louis), de l'Institut. *Études slaves. Voyages et Littérature.* In-18. 3 fr. 50

— *Nouvelles Études slaves.* 2 séries. In-18. Chaque 4 fr.

— *Chronique dite de Nestor,* traduite sur le texte slavon-russe, avec introduction et commentaire critique. In-8°. 15 fr.

Maistre (J. de). *Religion et Mœurs des Russes.* Anecdotes recueillies par DE MAISTRE et le P. GRIVEL, annotées par le P. GAGARIN. In-18. 2 fr. 50

Marie Feodorowna. *Correspondance de S. M. l'Impératrice Marie Féodorowna avec Mlle de Nélidoff (1797-1801).* Publiée par la Princesse LISE TROUBETZKOÏ. In-18, 2 portraits. 5 fr.

Pierling (Le P.) *Rome et Démétrius* (le faux Dimitry), d'après des documents nouveaux. In-8°. 7 fr. 50

— *Bathory et Possevino.* Documents inédits sur les rapports du Saint Siège avec les Slaves. In-8°. 10 fr.

Troubetzkoï (Princesse Lise). *Les Princes Troubetzkoï.* Histoire de la maison ducale et princière des Troubetzkoï. In-4° de luxe, avec planches. 25 fr.

Paris. — Imp. G. Maurin, 71, rue de Rennes.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

STALL STUDY
CHARGE

BOOK DUE-WID
6 1 79850
AUG 8 1978
AUG 9 1978

BOOK DUE-WID
6944534
NOV 25 1980
1980

Digitized by Google

27223.1
La mythologie slave
Widener Library 002435722
3 2044 089 093 306

Digitized by Google